



LES GANACHES

COMÉDIE

Représentée pour la première fois à Paris, sur le théâtre du Gymnase,
le 29 octobre 1862.

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

DU MÊME AUTEUR

Les Pattes de Mouche, comédie en trois actes, en prose.
Nos Intimes! comédie en quatre actes, en prose.
Les Ganaches, comédie en quatre actes, en prose.
Les Diables noirs, drame en quatre actes, en prose.
Piccolino, comédie en trois actes, en prose.
La Perle noire, comédie en trois actes, en prose.
M. Garat, comédie en deux actes, en prose.
Les Gens nerveux, comédie en trois actes, en prose.
La Papillonne, comédie en trois actes, en prose.
Les Prés Saint-Gervais, comédie en deux actes, en prose.
L'Écureuil, comédie en un acte, en prose.
La Taverne, comédie en trois actes, en vers.
Les Premières Armes de Figaro, comédie en trois actes, en prose.
Bataille d'amour, opéra-comique en trois actes, en prose.
Le Dégel, comédie en trois actes, en prose.
Les Femmes fortes, comédie en trois actes, en prose.
Don Quichotte, comédie en trois actes, huit tableaux, en prose.
Le Capitaine Henriot, opéra-comique en trois actes.
Les Vieux Garçons, comédie en cinq actes, en prose.
La Famille Benoiton, comédie en cinq actes, en prose.
Maison neuve! comédie en cinq actes, en prose.
Nos Bons Villageois, comédie en cinq actes, en prose.
Les Pommes du voisin, comédie en trois actes, quatre tableaux.
Fernande, pièce en quatre actes, en prose.
Séraphine, comédie en cinq actes, en prose.
Patrie! drame historique en cinq actes, huit tableaux, en prose.
Le Roi Carotte, opéra-bouffe-féerie, en quatre actes, vingt-deux tableaux.
Rabagas, comédie en cinq actes, en prose.

LA PERLE NOIRE

ROMAN

Un volume grand in-18

D. Thiéry et Cie. — Imprimerie de Lagny

LES

GANACHES

COMÉDIE EN QUATRE ACTES

PAR

VICTORIEN SARDOU

NOUVELLE ÉDITION



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1874

PERSONNAGES :

LE MARQUIS DE LA ROCHEPÉANS	MM.	LAFONT.
MARCEL CAVALIER		LAFONTAINE.
FROMENTEL		LESUEUR.
LE DUC DE LA ROCHEPÉANS		FERVILLE.
LÉONIDAS VAUCLIN		LANDROL.
URBAIN FROMENTEL		DIEUDONNÉ.
DE VALCREUSE		KIME.
BARILLON		DERVAL.
BOURGOGNE		BLAISOT.
UN DOMESTIQUE		ULRIC.
MARGUERITE	Mmes	VICTORIA.
ROSALIE DE FORBAC		MÉLANIE.

La scène est à Quimperlé, de nos jours.

Pour la mise en scène exacte et détaillée, s'adresser à M. HÉROLD, regisseur de la scène, au Gymnase.



LES GANACHES

ACTE PREMIER

Un salon de rez-de-chaussée, ameublement Louis XVI. Portraits de famille. — Au premier plan, à droite du spectateur, une grande cheminée avec du feu. — Au premier plan à gauche, fenêtre sur le jardin. — Dans le pan coupé à droite, porte d'appartement. — Dans le pan coupé à gauche, porte sur un vestibule qui conduit au jardin. — Porte d'entrée au fond. — A gauche, une table de jeu toute dressée, avec les deux chandeliers, les cartes, la boîte, etc., et trois chaises autour de la table. C'est en hiver ; il fait nuit, le feu et les bougies sont allumés. —Devant le feu, un large fauteuil ; le pareil à l'extrême droite, dans le coin de la cheminée.

SCÈNE PREMIÈRE

MARCEL, BARILLON, BOURGOGNE.

Au lever du rideau, Bourgogne est en scène et achève de ranger la table de jeu. La porte du fond est ouverte, et Barillon paraît sur le seuil avec Marcel. — Un domestique en costume breton paraît au fond et leur montre Bourgogne.)

BARILLON, à Bourgogne.

Est-ce que M. le Marquis de la Rochepéans n'est pas chez lui?

BOURGOGNE *.

Que monsieur me pardonne : on n'a pas pu dire à monsieur que M. le Marquis n'était pas chez lui; on a dû lui dire que l'on ne savait pas si M. le Marquis pourrait recevoir ces messieurs. Et si ces messieurs veulent bien dire leurs noms...

BARILLON.

Est-ce que vous ne me reconnaissez pas, monsieur Bourgogne?

* Barillon, Marcel, Bourgogne.

BOURGOGNE, le reconnaissant.

Oh! que monsieur me pardonne! — Monsieur, si je ne me trompe, est le premier clerc de maître Honorin, le notaire de Vannes, qui a charge des affaires de M. le Marquis?

BARILLON.

Précisément. — Je succède à maître Honorin... et je viens rendre mes devoirs à votre maître.

BOURGOGNE, regardant Marcel.

Et qui aurai-je l'honneur d'annoncer avec monsieur?

BARILLON.

Monsieur est de mes amis. Il arrive de Paris et désire parler à M. le Marquis, à qui d'ailleurs il est inconnu. (A Marcel.) N'est-ce pas?...

(Marcel s'incline en signe d'assentiment.)

BOURGOGNE.

Si ces messieurs veulent prendre la peine d'attendre une petite minute, je vais prévenir Monsieur, qui est à table.

SCÈNE II

MARCEL, BARILLON.

BARILLON.

Il fallait donc le dire tout de suite!

MARCEL.

Voilà un vieux serviteur qui fait consciencieusement son devoir!

BARILLON, à la cheminée.

Est-il solennel, hein?... « Je demande pardon à ces messieurs — de demander à ces messieurs... ce que demandent ces messieurs... »

MARCEL.

Il n'est pas trop changé, ce pauvre Bourgogne!

BARILLON, surpris.

Tu le connais?

MARCEL.

Sans doute, et depuis l'enfance! — Quand nous nous sommes rencontrés tout à l'heure sur le seuil de cette grande porte, que j'hésitais un peu à franchir, le plaisir de retrouver un ancien

ami ne m'a pas laissé le temps de te rappeler que je suis un enfant de Quimperlé, moi!

BARILLON.

Eh! c'est ma foi vrai; et un compatriote qui nous fait honneur! — Vertudieu! mon gaillard, comme nous marchons! Ingénieur en chef de l'une de nos grandes compagnies de chemin de fer, décoré, et déjà célèbre à l'âge où l'on est à peine connu!...

MARCEL, l'interrompant.

Eh bien, pour laisser là ma célébrité, mon grand-père était intendant des la Rochepéans, avant la révolution... la grande!...

BARILLON.

Ah! bah!

MARCEL.

Mon père, lui, suivit une tout autre voie, tu le sais. On s'est perdu de vue naturellement, sans grande sympathie réciproque, et je ne tiens pas à rappeler ces souvenirs au Marquis pour la petite affaire qui m'amène...

BARILLON.

Si mes services peuvent...?

MARCEL.

Merci, ce n'est pas de ton ressort. Je te conterai cela tout à l'heure, à table; car j'espère bien que nous dînons ensemble. Je ne pars pour Brest qu'à dix heures, et...

BOURGOGNE, rentrant.

M. le Marquis prie ces messieurs de l'attendre; il achève de souper avec M. le Duc.

BARILLON.

C'est bien, nous attendrons!...

(Il ôte son paletot et le remet à Bourgogne, qui sort.)

MARCEL, étonné.

Le Duc! — le Duc de la Rochepéans? le père du Marquis?

BARILLON, assis dans le fauteuil devant le feu.

Oui!

MARCEL, allant à lui.

Il existe encore?

BARILLON.

Mais oui: un peu fossile par exemple, un peu radoteur; et revenant de temps en temps, comme le père d'Hamlet, pour raconter une petite histoire qui n'est pas toujours de saison... Mais enfin, vieux bonhomme vit encore.

MARCEL.

Il a au moins quatre-vingt-quinze ans!

BARILLON.

A peu près! — La province conserve!

MARCEL, s'asseyant à droite, dans le fauteuil qui est au coin de la cheminée.

C'est vrai.— Il y a bien cinq ou six ans que je n'étais venu à Quimperlé voir mon brave père, et j'ai tout retrouvé dans le même état, hommes et choses! — Ici le métier d'un tisserand dont je reconnaissais le bruit... là, une vieille figure à lunettes, assise dans le même fauteuil, derrière la même vitre; plus loin, une enseigne bien connue... et le vieux puits où j'ai jeté si souvent des pierres! —Tandis que je cherchais à me reconnaître dans ce dédale de rues tortueuses, étroites, mal pavées, mes instincts d'ingénieur se révoltaient contre la routine provinciale: j'aurais tout bouleversé!... Et pourtant, dans un petit coin de mon cœur, je ne sais quelle émotion plaidait pour ces bonnes vieilles connaissances qui semblaient m'attendre au passage et me dire : « Eh! Marcel! sois le bienvenu chez toi, mon garçon! Te voilà donc de retour? Rien n'est changé, tu vois, et nous t'aimons toujours. »

BARILLON.

Ah bien, la maison du Marquis doit faire ton bonheur!

MARCEL.

Eh oui! j'ai reconnu avec plaisir le marteau de la porte, le *heurtoir*, comme nous disions, nous autres gamins, en le cognant à tout rompre pour faire enrager Bourgogne. Et la mousse!... et l'herbe de la cour!

BARILLON.

En cherchant bien, on en trouverait dans le salon. Que's bons meubles, hein! Et la pendule!... Depuis qu'elle est arrêtée, il y pousse des champignons!... Mais le mobilier n'est rien, ce sont les habitants que je te recommande.

MARCEL.

Les habitants?... Combien donc en comptes-tu?

BARILLON.

Mais d'abord ici et au-dessus, le Marquis et son père, qui ne se sont réservé que ce rez-de-chaussée et le premier étage avec le jardin de l'hôtel. Au second, le sieur Fromentel, veuf et rentier, et son fils Urbain. Au troisième, le docteur Vauclin, et sur le même palier, mademoi elle Rosalie de Forbac, une cousine éloignée des la Rochepéans, recueillie par charité. Tu connais le Marquis?

MARCEL.

Très-mal!... et seulement par ce que m'en a dit mon père, que je soupçonne un peu de partialité.

BARILLON, se levant et l'amenant sur le devant de la scène, en baissant un peu la voix.

Oh! bien alors, un léger croquis peut t'être de quelque utilité pour ce qui t'amène. — En 1827, M. le Marquis Henri de la Rochepéans était un fort beau garçon, spirituel, charmant, officier dans les gardes du corps, et en passe d'arriver à tout par le mérite que lui reconnaissaient les dames... 1830 éclate comme une bombe! et patatras!... voilà mon homme désarçonné! Persuadé que ceci est tout au plus un petit orage qui ne saurait durer, il quitte Paris, en jurant de n'y rentrer qu'avec son roi, et se retire à Quimperlé. La France ne s'en émeut guère! Héroïque dans sa foi, cramponné avec un entêtement sublime à une branche qui ne veut pas refleurir, le voilà depuis trente ans enterré dans son trou de province. Savoir, esprit, mérite, vertus, rien ne lui manque, rien ne sert!... Comme sa pendule : tous les ressorts y sont, mais adieu le mouvement!

MARCEL.

Et probablement l'entourage?... ce médecin?...

BARILLON.

Ah! le médecin?... Je te présente le docteur Léonidas Vauclin, fils du citoyen Vauclin, greffier du tribunal révolutionnaire de Vannes en 93, puis secrétaire du club des Jacobins.

MARCEL.

Oh!... Et Léonidas?

BARILLON.

Engagé volontaire après thermidor et chirurgien des armées de la république, le fusil d'une main, la trousse de l'autre, jusqu'en 1804, où il rentre dans ses foyers pour ne pas autoriser par sa présence la transformation de Bonaparte en Napoléon; et depuis, comme avant, voué au Spartiate à perpétuité. Matérialiste et, comme Clootz, ennemi personnel de Dieu, qui n'a qu'à bien se tenir... Qu'on ne lui parle pas, monsieur, des clochers, des cloches, ni des curés!... Rasés les clochers!... Des canons avec les cloches!... Un fusil sur l'épaule des curés! Et en avant marche! sur l'ennemi!... et au besoin sur l'ami! car pour un principe, monsieur, il ferait sauter toutes les têtes de Quimperlé... à commencer par la sienne!

MARCEL.

Et le troisième?

BARILLON.

Oh! celui-là n'est pas méchant, et entre les deux premiers, l'un qui monte toujours à l'assaut, l'autre qui descend toujours à reculons, celui-là représente assez bien...

MARCEL.

Celui qui va d'un pas raisonnable!

BARILLON.

Pas du tout!... Celui qui va de travers... Nicolas Fromentel, rentier, millionnaire, enrichi dans les conserves alimentaires pour la marine, est né à Quimperlé vers 1800, un journal à la main et un shako de garde national sur la tête. A trente ans, commis marchand à Paris, il n'était pas content de Charles X et faisait la révolution de 1830 avec enthousiasme, pour en être un peu fâché le lendemain. Aussi a-t-il bien pris sa revanche le 24 février, en renversant le gouvernement de son choix, avec le même enthousiasme... pour en être tout à fait désolé une heure après.—Fromentel n'a qu'une note, mais il en joue bien!... *Ça ne va pas! Ça va mal! Ça ne va plus comme de son temps!* — Ajoute à cela l'incurable ennui d'un vieux commerçant qui n'a plus ni légumes à conserver, ni gouvernement à démolir: peuple sa solitude d'un garnement de fils qui lui fait de l'opposition pour être fidèle aux traditions de la famille; et tu vois d'ici ce personnage éternel qui fait toutes les révolutions, ne profite d'aucune, et sert à tort et à travers la cause du progrès... sans jamais y rien comprendre!..

MARCEL.

Ah çà!... comment le Marquis a-t-il de pareils locataires? Tout ce monde-là doit s'égorger dans l'escalier!...

BARILLON.

Eh bien! non. Tu vois ces trois siéges...

(Il désigne la table de jeu et les trois chaises qui sont autour.)

MARCEL.

Oui!

BARILLON, s'asseyant sur la chaise du milieu qui fait face au spectateur.

C'est là qu'ils viennent s'asseoir tous les jours, après souper, pour passer ensemble la soirée!

MARCEL, s'asseyant sur la chaise de droite.

Dans le salon du Marquis?

BARILLON.

Dans le salon du Marquis!

MARCEL.

Et quelle raison?...

BARILLON.

Ah! d'abord, le Marquis et le Docteur ne sont pas ennemis; loin de là! — Sous le Directoire, Vauclin vint à passer dans cette rue, au moment où un enfant de dix ans, tombé d'une fenêtre et suspendu par un pan de sa jaquette à demi déchirée, allait choir sur le pavé; mon Spartiate le reçut dans ses bras : c'était le Marquis! — De là une affection réciproque, favorisée par la familiarité que justifiait leur âge autant que les habitudes de l'époque; et plus tard une vaillante amitié qui a su résister à toutes les atteintes. — Ce sont, il est vrai, des discussions quotidiennes. Mais le Docteur ne souffrirait pas qu'un autre que lui se levât la nuit pour soigner son *animal d'aristocrate,* et le Marquis n'accepterait pas d'un autre que de son *infâme démagogue* la potion qui doit le soulager.

MARCEL.

Oui; bien... mais le sieur Fromentel?

BARILLON.

Nous y arrivons! — On se réunissait le soir, pour faire un whist à trois, avec le vieux Duc. On jouait *le mort!* — Le Duc radotait un peu, mais enfin l'on jouait. Un soir le Duc s'endort sur son jeu; coup de foudre!... on joue bien avec un mort, on ne joue pas avec deux. Il faut à tout prix remplacer le Duc et trouver un *troisième :* mais lequel?... On essaye d'abord de M. le sous-préfet, pour qui l'on sait trouver un sourire : joli joueur, mais faisant l'éloge du gouvernement à chaque levée! — Pour des hommes d'opposition, ce n'était pas tenable!... Il fallut bien se rabattre sur l'abbé Fournel, vicaire de l'église Sainte-Croix et directeur du vieux Duc; mais un soir Léonidas voulut absolument lui faire avouer qu'il n'y a pas de Dieu! — Sur ce, discussion, rupture! — Arrive Fromentel, qui loue le premier étage! — Un joueur émérite!... quelle trouvaille!... Enrichi dans les comestibles, c'est vrai, mais du moins toujours mécontent, celui-là! On est sûr qu'il ne fera l'éloge de rien, ni de la terre, ni du ciel! — Et voilà comment s'est constitué ce tapis vert, qui représente en petit tout un parlement. — Le Marquis à droite... le Docteur à gauche... Fromentel au centre... et vis-à-vis, *le Mort,* qui est là, mélancoliquement, pour leur rappeler à tous le néant des discussions humaines...

(Il se lève et redescend à gauche.)

MARCEL.

Et de femmes... point?...

BARILLON.

Si! la Forbac; mais est-ce bien une femme? — Une vieille fille de province dont personne n'a voulu, bigote, cancanière, et ne désespérant pas de faire tester le Marquis en faveur de je ne sais quelle *société*, dont elle est fondatrice, pour le salut des demoiselles... égarées... jamais de celles qui sont en détresse!... Enfin, charitable à la façon de ces philanthropes qui donnent pour le rachat des petits Chinois dix centimes dont ils ne feraient pas l'aumône à un petit Français: tu vois cela d'ici.

(On entend frapper un coup.)

MARCEL.

Qu'est-ce que cela?

BARILLON.

C'est le marteau, ton *heurtoir*, qui t'annonce un visiteur pour le Marquis.

MARCEL.

Ou le Docteur.

BARILLON.

Non!... non!... un coup pour le premier et le rez-de-chaussée; deux coups pour le second; trois pour le troisième. Tu as oublié la province... C'est à chaque locataire d'ouvrir sa porte: cela supprime le concierge!

MARCEL, riant.

C'est peut-être un progrès! — Mais je te quitte.

BARILLON *.

Déjà! — Tu n'attends pas?

MARCEL.

Non! le Marquis tarde trop. J'ai deux confrères chez moi qui s'impatientent, et puis ce que tu m'as dit de ses opinions... Non... décidément, je ne le verrai pas! Et je laisserai seulement ma carte à Bourgogne. (Il montre la porte de gauche par où est sorti Bourgogne.) Viens-tu? — Tu verras le Marquis demain matin!...

BARILLON.

Oh! moi! impossible!... demain matin, le Marquis serait seul! Il faut que je voie mes trois hommes réunis. C'est une jeune fille à recommander. Ils ont tous une raison de s'intéresser à elle; reste à savoir lequel est le plus capable... le plus digne... Enfin... c'est très-délicat!...

* Marcel, Barillon.

MARCEL.

Comment, nous ne dînerons pas ensemble?

BARILLON.

Pas ce soir.

MARCEL.

Alors, à mon retour, dans quinze jours!

BARILLON.

A Vannes! — car moi aussi je repars ce soir!...

MARCEL.

Eh bien, à Vannes, soit! — C'est mon chemin, et j'irai te demander l'hospitalité en retournant à Paris.

BARILLON.

Ah! bravo! Mais mon adresse! Attends!...

MARCEL.

Bah! un notaire!...

BARILLON.

C'est vrai! — Ah! à propos de notaire... Dis donc... tu n'es pas marié?

MARCEL, *prêt à sortir, sur le seuil.*

Oh! Dieu! jamais de la vie!

BARILLON.

Pourquoi cette horreur?

MARCEL, *riant.*

Bah! un ingénieur, pourquoi faire?

BARILLON, *le ramenant.*

Non! — Mais sérieusement... veux-tu que je te marie?

MARCEL.

Sérieusement! ma foi, non!

BARILLON.

Une jolie fille! dix-huit ans!...

MARCEL.

Ta protégée!... non! non!

BARILLON, *insistant.*

Orpheline!... pas de parents!

MARCEL.

Non! non! non!

BARILLON.

Allons! bonne chance!

MARCEL.

Tu vois!... je prends le bon moyen!

BARILLON.

Adieu!

MARCEL, sortant.

Au revoir!

BARILLON, seul, retournant à la cheminée.

Charmant garçon! — Je l'aime tout plein, moi... et on se retrouve avec un plaisir!...

SCÈNE II.

BARILLON, URBAIN.

URBAIN, entrant par le fond ; il parle à Bourgogne, et tient à la main un cigare.

Allons, c'est bon! Puisque je vous dis qu'il est éteint, mon cigare.

BARILLON, assis et lisant une brochure.

Ah! ah! c'est l'aimable Urbain Fromentel.

URBAIN.

Dieu de Dieu! sont-ils encroûtés dans cette maison-là! Une bicoque où on ne fume pas après dîner!... Oh! la la! si ça ne fait pas mal, au dix-neuvième siècle!...

(Il s'assied dans le fauteuil à droite, au coin de la cheminée.)

BARILLON, à part.

Toujours gentil!

URBAIN.

Dis donc, papa! (Plus haut.) Papa! (Regardant.) Tiens! c'est Barillon, mon ex-maître clerc!... Oh! cette rencontre! Je vous prenais pour papa.

BARILLON.

Il n'y a pas de mal.

URBAIN.

Ah! cristi! si... il y a du mal; si vous le connaissiez! — Comment vous va? hein!

BARILLON.

Et vous-même?

URBAIN.

Oh! moi, fameusement bien, depuis que j'ai quitté votre satanée étude... Cette idée du père Fromentel de me fourrer chez Honorin! Aussi je l'ai *balancé*, Honorin... sans *balancer*. Tiens! c'est un petit mot. — Ah! c'est gentil, ça ne vous fait pas rire?...

BARILLON.

Pas aux éclats!...

URBAIN, à part.

Il ne comprend pas! — Est-il bête!... Notaire... va!

BARILLON.

Et qu'est-ce que vous faites maintenant, jeune Urbain?... Indépendamment des jolis petits mots?

URBAIN.

Je m'embête.

BARILLON.

Ça, c'est un gros mot!

URBAIN.

Qu'est-ce que vous voulez qu'on fasse dans une fichue ville comme ça, quand on est intelligent comme moi! — C'est vieux! c'est encroûté! Je végète ici; mes facultés s'éteignent : et quand on a quelque chose là... (Il se frappe le front en se levant.) Seulement il n'y a rien là!

(Il se frappe le gousset.)

BARILLON.

Ah! voilà le mal!

URBAIN, passant à gauche.

Voilà!... Et le père Fromentel ne veut pas entendre parler de Paris! Ah! cristi, si j'étais à Paris!...

BARILLON, debout et descendant.

Qu'est-ce que vous feriez?

URBAIN.

Ce que je ferais?... Je ferais de la littérature, donc!

BARILLON.

Ah! bah!

URBAIN.

Un peu!

BARILLON, à part.

Oh! oui, très-peu...

URBAIN.

L'art est dans le marasme! Il est bien temps que les jeunes s'en mêlent, et que nous fondions la littérature du dix-neuvième siècle.

BARILLON.

Tiens, moi qui croyais que Balzac, Lamartine, Musset, George Sand...

URBAIN, avec mépris.

Oh! les vieux!... Avec ça qu'ils sont forts!

BARILLON.

Dites donc, Urbain, j'ai vu de vos copies chez maître Honorin.

URBAIN.

Eh bien?

BARILLON.

Eh bien!... l'orthographe!... hein! c'est ça qui était jeune!

URBAIN.

Peuh! l'orthographe!... avec ça que Corneille la savait, l'orthographe! — On se raccroche au style.

BARILLON.

Ah! si on se *raccroche!*

URBAIN, mystérieusement.

Dites donc... lisez-vous quelquefois *la Sentinelle de Quimperlé?*

BARILLON, de même.

Jamais!

URBAIN, de même.

Eh bien! c'est moi qui fais la Correspondance parisienne sous le nom de *Quasimodo!*

BARILLON, de même.

Que me dites-vous là!

URBAIN.

Parole d'honneur! et ça vous a un fameux chic, allez!... C'est écrit à la gentilhomme... à la *va te faire fiche!*

BARILLON.

Et l'abonné vous prend au mot.

URBAIN.

Tiens, c'en est encore un de *mot!*

BARILLON.

Vous croyez?

URBAIN, tirant son calepin

Positivement, c'en est un! Vous me le donnez?...

BARILLON.

Gratis! — Fourrez-moi ça dans *la Sentinelle*, ça fera bien.

URBAIN écrivant.

Ah! si le père Fromentel n'était pas un vieux grigou, avec tout ce que j'entasse de matériaux, j'irais à Paris fonder un journal à moi!... Je deviendrais influent : j'aurais mes entrées dans les théâtres, chez les actrices!... Et je ferais jouer mes pièces comme les autres. .

BARILLON.

Oui! mais si on ne vous jouait pas?

URBAIN.

Alors *j'éreinterais* les autres: ce serait toujours ça

(On entend tousser au dehors.)

BARILLON.

Chut! Voici papa qui tousse!

SCÈNE IV

Les Précédents, FROMENTEL *.

FROMENTEL, entrant en toussant et de mauvaise humeur.

Mais voilà un froid!... Mais quel froid!... Mais de mon temps, au mois de mars, il ne faisait jamais si froid que cela!...

BARILLON.

Le fait est que ce soir...

FROMENTEL, allant à la cheminée, sans voir son fils.

Je suis enrhumé, tenez!... moi qui n'ai pas su pendant trente ans ce que c'était qu'un rhume!

BARILLON, allant à lui.

Je crois bien, monsieur Fromentel, vous me parlez d'une époque... où l'hiver était bien plus doux.

FROMENTEL, vivement, le dos au feu.

Il n'y a pas de comparaison, monsieur!

* Urbain, Barillon, Fromentel.

BARILLON.

C'est seulement depuis 48...

FROMENTEL.

Positivement! Il s'est fait un changement dans la température. Il pleut, et puis il neige, et puis il tonne, et puis il grêle.. On n'a jamais vu ça...

BARILLON.

Entre nous, est-ce bien étonnant?

FROMENTEL.

Mais ce n'est pas étonnant du tout... avec le déboisement des forêts!...

BARILLON, regardant la tête de Fromentel.

Oui... Et le déboisement des crânes!

FROMENTEL.

... Et le déboisement... (Il porte la main à son crâne.) Oui, l'un entraîne l'autre!

BARILLON.

Parbleu! vous supprimez les arbres, n'est-ce pas, qui arrêtent le vent...

FROMENTEL.

... Alors le vent arrive avec une violence!...

BARILLON.

... Il ne faut plus qu'un malheureux courant d'air!...

FROMENTEL.

... Et vous avez la grippe!...

BARILLON.

C'est clair!

FROMENTEL.

Et ça s'appelle un gouvernement! (Il tousse.) Gredins, va, m'ont-ils enrhumé!...

URBAIN, à Barillon, à demi-voix.

Eh bien, vous ne le faites pas mal poser, vous!...

FROMENTEL, l'apercevant.

Ah! te voilà, polisson!

URBAIN *.

Oui, papa.

FROMENTEL.

Où as-tu déjeuné ce matin? Où as-tu dîné ce soir?

* Barillon, Urbain, Fromentel.

URBAIN.

J'ai dîné en ville, papa.

FROMENTEL.

Où ça, en ville?

URBAIN.

Chez une dame qui me veut du bien.

FROMENTEL, grommelant et remettant une bûche au feu.

Une dame... Ta blanchisseuse?

URBAIN.

Ce n'est pas une blanchisseuse; c'est la cafetière du café du *Commerce*. (A Barillon.) Une femme... Je vous ferai voir ça... Elle s'appelle Clotilde!...

(Il remonte et va s'adosser à la cheminée.)

FROMENTEL, après avoir cherché du côté de Barillon, à qui il s'adresse d'abord, retrouvant Urbain à la cheminée.

Je t'en donnerai, moi, des cafetières... Regardez-moi ça *... Quelle mine!... C'est échiné!... c'est courbé!... c'est vert-de-gris!... et ça n'a pas vingt ans!... Où as-tu passé la nuit dernière, grand vaurien?

URBAIN.

Oh! je suis rentré hier au soir à dix heures, papa.

FROMENTEL.

Ce n'est pas vrai, garnement! A dix heures et demie, j'ai regardé ton trou à la serrure, et ta cheville n'était pas dans le trou!

URBAIN.

Oh! par exemple!

FROMENTEL.

Elle n'était pas dans le trou!...

URBAIN.

Eh bien, je l'ai oubliée, quoi! (Quittant la cheminée pour aller à Barillon.) C'est trop bête aussi! Est-ce qu'ils n'ont pas imaginé de percer dix trous à la porte, en dedans, autant que d'habitants dans la maison: à chacun son trou, avec un petit morceau de bois pendu à côté, pour boucher son trou en rentrant; et quand toutes les chevilles sont dans tous les trous, c'est que tout le monde est rentré et qu'on peut tirer les verrous... Est-ce assez ridicule, une invention pareille, au dix-neuvième siècle!

* Barillon, Fromentel, Urbain.

FROMENTEL *.

De mon temps, monsieur, on ne découchait jamais.

URBAIN, remontant.

Oui! je t'en moque!

(Il va à la table de whist et fait un lansquenet pendant ce qui suit.)

FROMENTEL, descendant, à Barillon **.

Mais voilà la jeunesse d'aujourd'hui, monsieur! Et on favorise ces choses-là. Ça entre dans leurs idées! Ils sont contents!... Ils se frottent les mains!... Ils se disent : « Le fils Fromentel ne rentre pas !... Bon! encore un garnement dont nous ferons ce que nous voudrons... »

BARILLON.

Vous croyez qu'ils en feront quelque chose?

FROMENTEL.

Oh! je n'en sais rien; moi, je n'ai jamais pu rien en faire!

BARILLON.

Bah!... Il a du pain sur la planche, et avec vos rentes!...

FROMENTEL.

Oui, parlons-en, de mes rentes Vous n'avez pas de rentes, vous!... Vous êtes bien heureux!... Vous n'êtes pas obligé de jouir de la vie... Moi, je jouis de la vie... (Il tousse.) C'est amusant!

BARILLON.

Occupez-vous,... Le jardinage, la culture...

FROMENTEL, grommelant.

Eh bien! oui, je cultive des ananas dans la serre!...

BARILLON.

Eh bien?

FROMENTEL.

Eh bien, il vient quelque chose qui ressemble à des carottes!... Il n'y a plus de culture, monsieur!... La terre est épuisée!...

BARILLON.

Pourtant, la campagne!

FROMENTEL.

Mais il n'y a plus de campagne, monsieur! — Où voyez-vous la campagne?... Il n'y a plus que des villes!...

* Barillon, Urbain, Fromentel.

** Urbain, Barillon, Fromentel.

BARILLON.

Enfin, les paysans?...

FROMENTEL.

Mais il n'y a plus de paysans, monsieur!... Ils sont tous à Paris, et ils sont tous maçons... (Il tousse.) Ah! les gredins! nous faire tousser comme ça!

SCÈNE V

LES PRÉCÉDENTS, VAUCLIN, puis BOURGOGNE.

VAUCLIN, entrant, brusque et légèrement railleur; grande redingote noire, souliers lacés, gilet blanc, cravate blanche roulée en corde.

Bonsoir, messieurs!... (Apercevant Urbain.) Ah! te voilà, toi!

URBAIN, continuant à jouer tout seul.

Mais oui, docteur.

VAUCLIN.

Oui!... Eh bien, tu as une jolie figure, parlons-en! Va toujours ce train-là, mon garçon, tu n'as pas deux ans à vivre!

URBAIN, jetant les cartes et descendant.

Sapristi! monsieur Vauclin... On ne fait pas des plaisanteries pareilles!

VAUCLIN.

Et encore, quand je dis deux ans, c'est pour ne pas t'effrayer!

URBAIN.

Merci*!

(Il remonte.)

VAUCLIN, le suivant des yeux.

Voilà une belle génération! Tenez!

FROMENTEL, assis sur le fauteuil en face de la cheminée.

Il n'y a plus que nous de jeunes!

URBAIN.

Dites donc, pour recevoir des compliments pareils, j'aime mieux aller fumer un cigare au Café du Commerce...

VAUCLIN **.

Oui! ça te fera du bien, tiens... avec un petit verre d'absinthe!...

* Urbain, Vauclin, Fromentel, Barillon.

** Vauclin, Urbain, Fromentel, Barillon.

URBAIN, jetant son chapeau sur sa tête.

Bonsoir!... (A part, en s'en allant.) Burgraves!...

(Il sort.)

FROMENTEL.

Si tu ne rentres pas cette nuit, galopin, je te déshérite!

URBAIN, rouvrant la porte.

Brr... On connaît son Code!... Tu n'en a plus le droit!

(Il sort.)

SCÈNE VI

LES PRÉCÉDENTS, moins URBAIN.

FROMENTEL, se levant.

Non! ce n'est pas mon fils!... Il y a quelque chose là-dessous qu'on ne saura jamais!

(Il remonte s'asseoir.)

VAUCLIN*, brusquement, à Bourgogne qui entre par la gauche.

Laroche n'est pas encore là?

BOURGOGNE, portant le café sur un plateau et soulignant avec intention les premiers mots.

M. le Marquis de la Rochepéans est encore à table avec M. le Duc.

VAUCLIN.

C'est cela! à huit heures et demie, et puis on viendra dire : « Docteur, je ne digère pas!... docteur, je ne dors plus!... »

BOURGOGNE.

Il faut pourtant bien que M. le Marquis dîne à sa faim.

VAUCLIN**, ironiquement, traversant à droite.

Mais, comment donc! si M. le Marquis ne dînait pas à sa faim, la société serait bien malade!... Et voici M. le café de M. le Marquis, n'est-ce pas, et madame la liqueur de M. le Marquis?

(Pendant ce temps, Fromentel traverse au fond et va s'asseoir à l'extrême gauche, où il lit son journal.)

* Vauclin, Bourgogne, Fromentel, Barillon.

** Bourgogne, Vauclin, Fromentel, Barillon.

BOURGOGNE.

Oui, monsieur.

VAUCLIN.

Eh bien, dépose ce plateau; M. le Marquis s'en passera ce soir!

BOURGOGNE.

Monsieur veut priver mon maître...

VAUCLIN.

Pardieu! je m'en prive bien depuis cinquante ans, moi!... et il y a assez de malheureux qui s'en privent tous les jours.

BOURGOGNE.

Il y a aussi des malheureux qui n'ont plus de dents! — Si M. le Marquis n'était plus libre de se servir des siennes.

VAUCLIN, s'échauffant.

Il n'est pas libre de s'empoisonner!

BOURGOGNE.

M. le Marquis a plaisir à s'empoisonner.

VAUCLIN.

Si ton intelligence n'était pas abrutie par la livrée que tu portes, tu saurais que ton maître est citoyen avant d'être homme, et qu'il est responsable envers la Société de tout le tort qu'il peut faire à sa propre personne, en l'abreuvant d'une substance nuisible à la conservation de l'espèce humaine!

BOURGOGNE.

Il faudra maintenant que nous demandions à la *Société* la permission de prendre notre café?

VAUCLIN, brutalement, prenant la cafetière sur le plateau.

Et la Société... c'est moi... Je refuse!

(Il jette le café au feu.)

BOURGOGNE.

Oh!

VAUCLIN, remettant la cafetière vide sur le plateau.

Il n'y a que les moyens révolutionnaires!... Si on discutait avec ces brutes-là!

(Il traverse à gauche, s'assied devant la table et ouvre son journal.)

SCÈNE VII

Les Précédents, le MARQUIS, le DUC, de VALCREUSE.

LE MARQUIS *, entrant en donnant le bras à son père : le Marquis en cheveux blancs, le Duc poudré.

Eh bien ! eh bien ! On se dispute ici ?...

BOURGOGNE.

Si monsieur n'a pas son café ce soir, il s'en prendra à la *Société* qui l'a jeté au feu !

LE MARQUIS.

Comment, la *Société* ?

VAUCLIN, assis et lisant son journal.

Oui... moi !

LE MARQUIS.

C'est toi qui jettes mon café ? — Bonjour, monsieur Barillon.

BARILLON, saluant.

Monsieur le Marquis !...

VAUCLIN.

As-tu assez dévoré ce soir ? — T'es-tu assez gorgé de nourriture ?

LE MARQUIS, à son père en le faisant asseoir dans le fauteuil devant la cheminée.

Il paraît, monsieur le Duc, que nous venons de faire une petite orgie ?

LE DUC, s'asseyant.

Eh ! eh ! de petits libertins !...

LE MARQUIS, à Valcreuse.

C'est Anténor, c'est vous qui nous débauchez, Valcreuse ! Vous êtes connu pour un mauvais sujet, voisin !

DE VALCREUSE, pincé, corseté, haut cravaté, astiqué, pommadé et peint, avec fatuité, en prenant une pastille dans une bonbonnière.

On le dit, monsieur le Marquis !

VAUCLIN.

Et cela vous demande pourquoi on a fait 89 ! — Parce que vous mangiez trop !... parce que vous mangiez tout !

* Fromentel *assis*, Vauclin *assis*, Barillon, le Marquis, le Duc, Valcreuse, Bourgogne.

LE MARQUIS.

Et comme nous étions bien gras, c'était le moment de nous manger nous-mêmes.

VAUCLIN.

Allons donc; on vous a tout au plus mordu les talons, et vous courez encore.

LE MARQUIS.

C'est qu'on vous sait enragés! (Vauclin hausse les épaules et se remet à lire son journal; le Marquis, se tournant vers Barillon qui est descendu à droite.) Vous attendez depuis longtemps, monsieur Barillon? — Je vous demande pardon!...

BARILLON.

C'est plaisir pour moi, monsieur le Marquis, de vous consacrer toute ma soirée.

LE MARQUIS.

A la bonne heure! Vous prenez le thé avec nous... Si le citoyen Léonidas y consent toutefois; car avec ces amis de la liberté, on n'est jamais sûr de ce qu'ils nous permettent! (Vauclin hausse les épaules sans répondre.) En attendant, si vous voulez que nous causions!

BARILLON.

Oh! nullement, monsieur le Marquis, rien ne presse!

LE MARQUIS, surpris.

Mais!...

BARILLON.

Ne vous occupez pas de moi, je vous en prie. Ma communication ne peut que gagner à ce retard.

LE MARQUIS.

Vous êtes mon hôte... commandez!

BARILLON, à part.

C'est tout ce que je demande. Et maintenant étudions nos gens.

LE MARQUIS, à Fromentel, qui lit le journal *.

Quoi de nouveau ce soir, Fromentel?

FROMENTEL, le nez dans son journal.

Ah! ne m'en parlez pas! Ils ne savent plus ce qu'ils font! Voilà qu'ils bâtissent un Opéra maintenant...

* Fromentel, le Marquis, Vauclin, le Duc, de Valcreuse *debout devant la cheminée*, Barillon.

DE VALCREUSE, prenant une pastille dans une bonbonnière.

Un Opéra! — A quoi bon? quand on ne fait plus que de la musique de sauvages!

LE DUC.

Eh! eh! les sauvages... ceci me rappelle ce que M. de Lafayette disait un jour devant moi à Louis XVI...

BARILLON, à part.

Parions qu'il n'est pas à la question!

LE DUC.

« Sire!... savez-vous qui faisait nos plans de campagne en Amérique!... C'étaient les Peaux-Rouges!... »

FROMENTEL, VAUCLIN, regardant le Duc d'un air étonné.

Les Peaux-Rouges!...

BARILLON, à part.

Il n'y est pas!

LE DUC, continuant.

« Nous n'avions qu'à leur dire : « En avant!... »

LE MARQUIS, allant à lui, et l'interrompant.

Pardon, mon père!... mais nous disions...

LE DUC, montrant Valcreuse.

Je dis cela pour monsieur, qui discute là sur les sauvages!...

LE MARQUIS.

Non, mon père; non, nous parlons du nouvel Opéra que l'on construit à Paris.

LE DUC.

Ah! l'Opéra. Ah! bien!... Ah! pardon!

(Il se renfonce dans son fauteuil.)

FROMENTEL.

Au lieu d'assainir des quartiers infects, comme la place Maubert! si ce n'est pas une honte : des maisons pourries où les pauvres gens sont entassés!... On n'aurait pas seulement le cœur de faire un quartier neuf!...

BARILLON, traversant à gauche sur le devant de la scène.

C'est fait, monsieur Fromentel!

FROMENTEL.

C'est fait... quoi, c'est fait?

BARILLON.

Ce que vous dites...

FROMENTEL.

Des maisons neuves à la place Maubert !...

BARILLON.

Tout un quartier neuf pour vos pauvres gens!...

FROMENTEL, se levant.

Eh bien ! c'est ça, tenez; qu'est-ce que je dis? Et puis ils ne sauront plus où se loger!...

VAUCLIN, se levant.

Voyons!... ce whist... Jouerons-nous ce soir?

LE MARQUIS, après avoir étalé les cartes sur la table.

Monsieur Barillon*!...

BARILLON.

Pardonnez-moi, monsieur le Marquis, je n'y entends rien.

LE MARQUIS.

Ah! monsieur Barillon, c'est le cas de vous dire avec Talleyrand : « Quelle triste vieillesse vous vous préparez ! »

FROMENTEL, après avoir tiré.

Allons, bien ! c'est encore moi qui suis avec le *Mort!*

LE MARQUIS. (Il remonte à gauche.)

Il le faut bien... Anténor!... Jamais le whist, lui... c'est encore un jeune homme!

DE VALCREUSE.

Clotilde le prétend et ne compte mes jours,
Que du moment heureux où sont nés nos amours!

BARILLON, à part, redescendant.

Clotilde aussi ! Il n'y a donc que des Clotilde à Quimperlé... (Haut.) Ah ! vous rimez, monsieur?

DE VALCREUSE, avec une aimable modestie**.

Quelquefois... et Pégase n'est pas toujours rétif!... Mais les lettres sont tombées dans un tel discrédit... Vous connaissez sans doute mon poëme épique en quatre chants sur le jeu de Dominos?

BARILLON.

Parbleu!... si je le connais...

(Pendant ce temps, on prépare les cartes et les jetons pour le whist.)

* Le Marquis, Fromentel, Vauclin, Barillon, le Duc, Valcreuse.

** Le Marquis *assis à gauche de la table*, Fromentel *au milieu, de face*, Vauclin *à droite*, le Duc *au fond, dans le fauteuil, devant le feu*, Barillon et Valcreuse *à l'avant-scène à droite.*

DE VALCREUSE.

La Dominoïde!...

BARILLON, reculant vers la gauche en remontant.

La Dominoïde!... je crois bien. (A part.) Je suis perdu!

DE VALCREUSE, le poursuivant.

Couronnée en 1850 par la Société des *Amis d'Apollon* de Quimperlé!

BARILLON, même jeu.

Un chef-d'œuvre! monsieur de Valcreuse.

DE VALCREUSE.

Oh! vous êtes trop indulgent. Mais il y a là, dès le début, une petite invocation, avec description du domino, qui a vraiment conquis tous les suffrages!

BARILLON.

Délicieuse!... j'allais vous le dire!... délicieuse! la description!...

DE VALCREUSE, commençant à déclamer.

Je vais chanter!...
(Surprise de tous.)
Je vais chanter... ô Muse, échauffe mes accents...
Ce noble jeu créé pour les cœurs innocents...
Cette mince tablette où l'ivoire et l'ébène
S'unissent, avec art, pour la lutte prochaine;
Et qui dans nos cafés retentit tous les soirs
Comme un bouclier blanc constellé de points noirs!...

Voyez-vous le domino?...

BARILLON, cherchant.

Le domino?

DE VALCREUSE.

... *Comme un bouclier blanc constellé...* On le voit... J'ai risqué un petit effet d'harmonie imitative... le bruit des dominos sur le marbre... *Retentit tous!* (Frappant sur la table avec un jeton.) L'entendez-vous?...

TOUS, impatientés.

On l'entend! on l'entend!

DE VALCREUSE, regagnant la droite.

C'est adorable!

VAUCLIN.

Allons! Voyons! ce whist!...

Il donne les cartes.)

FROMENTEL.

Sapristi!... c'est lugubre, ça, de jouer tous les soirs en face de ce cadavre!... On ne trouvera donc jamais un quatrième?...

BARILLON *.

A propos de quatrième, vous savez, monsieur le Marquis, que l'on change votre sous-préfet?...

LE MARQUIS.

Pour le cas que j'en faisais!...

VAUCLIN, retournant.

Carreau!

(Ils ramassent leurs cartes.)

LE MARQUIS.

Pas si haut : mon père s'endort...

VAUCLIN.

Eh bien, Fromentel, comment va votre *mort*?

FROMENTEL, regardant les cartes du *mort*.

Ah! le gredin! il n'a rien; tenez, comme toujours!... Il n'a rien du tout!... Qu'est-ce que je vais faire de ce squelette-là?...

VAUCLIN.

Allons! quand vous voudrez!

FROMENTEL.

Attendez... voilà... attendez! — (Il cherche dans le jeu du *mort* la carte à jouer.) Non, pas ça!... le roi de cœur!...

(Il joue, pour le *mort*, le roi de cœur.)

VAUCLIN.

Oui, le roi de cœur! tâchez d'en trouver un!

FROMENTEL.

Un quoi?

VAUCLIN.

Un roi... de cœur!

(Le Marquis ramasse la levée faite par Vauclin.)

FROMENTEL, grommelant.

Tâchez!... tâchez!... (Vauclin joue la reine de trèfle, le Marquis cause bas avec Barillon.) Scélérat de *mort*, va!... Il n'aurait pas seulement un petit trèfle! — Allons!... le valet!...

(Il joue le valet.)

* Barillon *assis*, le Marquis, Fromentel, Vauclin, le Duc, Valcreuse *assis à droite*.

LE DOCTEUR.

Oh ! des valets, il y en a toujours... (Au Marquis, qui cause bas avec Barillon.) Laroche !...

LE MARQUIS, se retournant.

Ah !... pardon !... à qui la *reine* de trèfle ?...

VAUCLIN, avec intention.

La *dame* de trèfle, à moi.

LE MARQUIS, jouant.

Ce n'était pas la peine de me reprendre, on dit toujours la *Reine* de trèfle... malgré 89.

VAUCLIN.

Pardon ! on dit toujours la *Dame!* Je n'ai jamais entendu dire...

LE MARQUIS.

On dit la *Reine.*

VAUCLIN.

La *Dame.*

FROMENTEL, impatienté.

Enfin la *femme* de trèfle, quoi ! C'est au docteur !

LE MARQUIS, après avoir joué ; on fait un tour.

Atout !

(On entend le marteau frapper trois coups.)

VALCREUSE, prenant une pastille.

Quis novus hic nostris accessit sedibus hospes?

LE MARQUIS, jouant.

C'est mademoiselle de Forbac qui rentre du salut !

FROMENTEL, embarrassé de jouer.

Messieurs !... whist en anglais veut dire silence !... (Il hésite devant les cartes du mort.) Ceci !... non... ça... Ce *mort* est ignoble !... Ce *mort* m'entraîne au tombeau !...

LE MARQUIS, abattant ses cartes.

Et à nous ! à nous ! et à nous !... triple !... (Il fredonne en mettant ses fiches dans la bobèche du chandelier.) *Pour triompher... Pour triompher !...*

VAUCLIN, ramassant les cartes.

Ah ! voilà un air qu'Elleviou chantait bien !... au temps où l'on savait encore chanter !

DE VALCREUSE.

Mais aussi quelle délicieuse musique, ces *Maris garçons !...*

(Il prend une pastille.)

LE MARQUIS.

Oui !... Va-t'en voir s'ils font la pareille aujourd'hui !

DE VALCREUSE.

Vous rappelez-vous la nuance du récitatif? Était-ce gracieux et fin!... (Il fredonne.) *ou craignez...* (Il montre le poing.) *Craignez les lois de la guerre !*

(Il envoie un baiser.)

LE MARQUIS, s'échauffant.

Et les notes piquées d'Elleviou !

(Il chante sans accompagnement.)

Pour triompher (*ter*) de la beauté
Faisons la guerre (*ter*) avec franchise!...

LE DUC, se réveillant.

Amour... Délicatesse!... (*bis*) et Gaîté !...

(Tous le regardent avec surprise.)

LE MARQUIS.

D'un bon Français c'est la devise!

VAUCLIN, le reprenant.

De *nos drapeaux* c'est la devise.

LE MARQUIS.

D'*un bon Français*...

VAUCLIN.

De *nos drapeaux*...

LE DUC, reprenant.

Amour... Délicatesse!... (*bis*) et Gaîté...

TOUS.

D'un bon Français } c'est la devise!...
De nos drapeaux }

D'un bon Français } sera toujours... ours!... la devise!... (*bis*)
De nos drapeaux }

La devise! (*ter.*)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, ROSALIE, toilette de dévote un peu surannée, un ridicule au bras, des lunettes, et portant un petit chien.

LE MARQUIS.

Ah! voici la cousine! Bonsoir, cousine!

ROSALIE.

Je ne vous demande pas comment va votre précieuse santé ! mon cousin!... Quand on chante l'amour!...

LE MARQUIS, coupant les cartes.

Oui! oui ! merci! je vais bien, et vous, cousine?...

ROSALIE.

Hélas! trop bien, moi! Je vais trop bien ! je le disais tout à l'heure à *Modeste!* (Elle serre sa chienne sur son cœur.) Nous allons trop bien toutes les deux...

LE MARQUIS.

Comment, trop bien?

ROSALIE, tandis que Fromentel donne les cartes, sans voir Vauclin.

Ce n'est pas faute pourtant de demander à Dieu l'épreuve d'une petite maladie...

VAUCLIN.

Il faut lui demander une colique de *miserere*, votre bonheur sera complet.

ROSALIE, s'éloignant de lui, à part, grommelant.

Il est déjà là, ce monstre d'athée... je sentais *Modeste* trembler de tout son corps ! Satan, va! (A la chienne.) Ne crains rien, ma fille!... il ne peut rien sur toi, va! le ciel est avec nous!

LE MARQUIS, jouant.

Le salut est déjà fini?...

ROSALIE.

Oui, mon cousin!

VAUCLIN.

Avez-vous assez carillonné ce soir, avec vos satanées cloches !...

ROSALIE, à part.

Renégat ! (Haut, devant le fauteuil du Duc.) Allons, Modeste, faites la révérence à M. le Duc!...

(Le Duc ne bouge pas.)

VAUCLIN, railleur.

Comment va l'abbé qui doit me convertir? (Rosalie ne répond pas.) Et la Société maternelle pour le rachat des demoiselles... égarées? Cela marche-t-il un peu?

(Fromentel donne les cartes.)

ROSALIE, redescendant avec un siége qu'elle place près du fauteuil du Duc.

Oui, cela marche! (A elle-même.) C'est toi qui ne seras jamais racheté, païen!... Où ai-je mis ma laine?.. Tu mourras dans l'impénitence finale!... As-tu vu ma laine, Modeste? Cherche, ma fille, cherche... Et tu grinceras des dents!.. Et tu hurleras!... Tu dis que non!... je te dis que si... moi!... et tu ne seras pas écouté, réprouvé!... maudit... jacobin!..

(Tous se retournent étonnés.)

LE MARQUIS.

Eh bien! à qui en avez-vous?..

ROSALIE.

Moi? rien: je cherche ma laine, mon cousin.

VAUCLIN, à Fromentel, qui par distraction donne deux ou trois cartes au mort

Mais, que diantre!... arrêtez donc.. vous donnez tout au *mort!*

FROMENTEL.

Plaît-il?

VAUCLIN, remettant les cartes en place.

Mais, c'est comme ça!

LE MARQUIS, de même.

Non, comme ceci!

FROMENTEL, de même.

Mais, non, là... là!

BARILLON, se levant et traversant à droite.

Allons!... décidément, je me suis trompé!... des radoteurs.. des maniaques!... Il n'y a rien à faire ici pour ma pauvre petite protégée!... Si je pouvais m'esquiver sans être vu...

(Bourgogne, qui est entré depuis quelque temps, prépare le thé au fond sur un plateau.)

VAUCLIN, après avoir compté ses cartes.

Allons!... mal donné.

(Il jette les cartes.)

FROMENTEL.

Tant qu'on n'aura pas trouvé un quatrième et que j'aurai devant les yeux ce vide-là qui me fait loucher!...

LE MARQUIS *, tandis que Bourgogne donne les tasses de thé.

S'il n'y avait que celui-là dans la maison...

VAUCLIN.

Qu'est-ce qu'il y manque, dans la maison?

LE MARQUIS.

Hélas!... Des enfants et une femme!

(Barillon, prêt à sortir, s'arrête.)

LE MARQUIS.

Ne fût-ce que pour nous servir le thé à la place de Bourgogne!...

VALCREUSE, avec complaisance.

Il est certain que le thé versé par une jolie main a une saveur!... (Déclamant.)

Où la femme n'est pas, le bonheur peut-il être!...

FROMENTEL.

Nous avons Rosalie!...

LE MARQUIS.

Ah!... si l'on pouvait recommencer la vie!...

(Barillon écoute.)

FROMENTEL.

Comme je ne me remarierais pas, moi!...

LE MARQUIS.

Et comme je me marierais, moi!...

BARILLON.

Et vous, Docteur?

VAUCLIN.

Moi!... Oh! saprebleu! ne me parlez pas de femme!

(Il boit.)

ROSALIE, à part.

Monstre! va! si tu pouvais boire du poison!

VAUCLIN, continuant.

La femme est évidemment un être inférieur! l'anatomie vous e prouve!

LE MARQUIS.

Belles preuves, en effet, de chercher les saintes vertus et les angéliques bontés de nos mères à la pointe du scalpel, et dans la dépouille du mort...

* Valcreuse *assis*, le Marquis, Fromentel, Vauclin, Barillon *prêt à sortir*, le Duc *endormi*, Bourgogne *au fond à gauche.*

FROMENTEL, rangeant les cartes du mort.

Quand je ne peux pas seulement y trouver un pauvre petit atout !

BARILLON, qui est redescendu.

Vous croyez donc, monsieur le Marquis, qu'une femme dans une maison?...

LE MARQUIS.

Hélas! Valcreuse a raison : quoiqu'il le dise en vers. C'est le soleil.

ROSALIE.

Ah ! oui!

FROMENTEL.

Quand elle est jeune!

VAUCLIN, la regardant de côté.

Mais quand elle est vieille?

ROSALIE, à sa chienne.

Patience, ma fille!... patience ! tu le mordras.

LE MARQUIS.

Raille la femme, triste sire : c'est par là que toutes les niaiseries sociales de ce siècle ont commencé...

FROMENTEL.

Messieurs, en anglais, whist veut dire *silence!* Le *mort* a joué pique.

VAUCLIN, raillant.

Je coupe!... Tu nies le progrès aujourd'hui ? je te croyais libéral.

LE MARQUIS.

A la chrétienne, oui !... Pas à la sans-culotte.

ROSALIE.

Ne le laissez pas répondre, monsieur le Marquis, il ferait tomber le tonnerre sur la maison!

VAUCLIN, raillant.

Grand malheur!... Une vieille bicoque vermoulue comme l'ancien régime!...

FROMENTEL.

Et de grandes diablesses de cheminées qui vous mangent un bois!...

LE MARQUIS.

Ma cheminée vous paraît trop grande, monsieur Fromentel? c'est qu'elle était faite pour réchauffer une grande et belle fa-

mille assise en cercle autour d'elle; ma *bicoque*, citoyen Léonidas?... tous les miens y sont nés... ils y sont morts! J'y suis né! j'y mourrai, et je m'en réjouis! En quoi je suis fort ridicule et très à plaindre, assurément; mais quand je rencontre un de vos riches bourgeois qui déménage, promenant par la ville ses luxueux pénates, je ne saurais m'empêcher de murmurer tout bas : « Où vas-tu, pauvre diable? tu quittes la demeure où tu t'es marié; où tes enfants sont venus au monde; où tu as ri, pleuré, souffert, aimé..., et cela pour un autre logis inconnu, sans souvenirs. Quoi! tu n'auras pas honte de suspendre le portrait de celle que tu aimes au clou planté par quelque butor pour y accrocher son horrible image?... Tu me diras, il est vrai, que de nos jours... un portrait...Ah! mon Dieu! la plus jolie femme du monde... pour trente sous, sur une petite carte (montrant la carte qu'il joue), comme Pallas!... Mais placer le lit de ta femme, celui de ta fille, dans l'alcôve dorée de quelque drôlesse!... fi... pouah!... Allons, suis ta charrette... pauvre homme!... et ris de ma *bicoque!*... Ma *bicoque* est à moi! je suis sûr de ma *bicoque*... Il se peut que les meubles y tombent en poussière et que les murs s'écroulent... L'honneur y reste toujours vert et la probité toujours jeune!... »

VAUCLIN.

Il est délicieux avec sa maison! Si j'étais propriétaire comme toi, je ne déménagerais jamais, parole d'honneur!

LE MARQUIS.

Nous nous sommes donc bien appauvris... car au quatorzième siècle, tout le monde l'était plus ou moins, propriétaire!...

VAUCLIN.

Oui! oui! les grands!

FROMENTEL.

Messieurs, messieurs... whist en anglais...

LE MARQUIS.

Et les petits, qu'ont-ils gagné! les petits?.. Aristocratie pour aristocratie, celle du sang valait bien celle des écus!...

VAUCLIN.

Oh! elle est encore jolie... celle-là; c'est Fromentel, ça!...

FROMENTEL.

Plaît-il?...

VAUCLIN.

Mais nous avions fondé celle du mérite, nous, et de l'intégrité!

LE MARQUIS.

Ah! oui, parlons-en, de l'intégrité de tes grands hommes!

VAUCLIN, cessant de jouer.

Oui, leur intégrité!...

LE MARQUIS, jouant.

Comment donc! et Mirabeau, payé, vendu!... et Danton, payé, vendu!...

VAUCLIN.

C'est faux!

LE MARQUIS.

Oh! par exemple!

VAUCLIN.

C'est faux, ne touchez pas aux géants!

LE MARQUIS.

Mais j'y toucherai si je veux aux géants, et je suis bien libre.

(On cesse de jouer.)

VAUCLIN.

Non! — Tu n'es pas libre de calomnier...

LE MARQUIS.

Encore faut-il prouver que je...

VAUCLIN, colère croissante.

Je n'autorise personne à dire de telles infamies.

LE MARQUIS.

Discutons, au moins...

VAUCLIN, se levant sans l'écouter.

Je ne veux pas discuter! je ne discute pas; je vous défends de discuter!...

FROMENTEL, se levant.

Mais au risque de me faire conspuer, la liberté...

VAUCLIN, avec violence.

Une invention de la haine que les journaux ont eu la scélératesse de propager.

LE MARQUIS.

S'ils le croient.

VAUCLIN.

Si nous vivions en liberté... je te ferais saisir le premier qui oserait...

LE MARQUIS.

Bon!...

FROMENTEL.

Mais!...

VAUCLIN.

Et je te le coffrerais!...

LE MARQUIS.

C'est ça!

FROMENTEL.

Je...

VAUCLIN.

Pour lui apprendre... imbécile!... idiot! crétin!...

FROMENTEL.

Mais!...

VAUCLIN, à Fromentel.

Mais, jour de Dieu! laissez-moi donc parler... vous! On n'entend que vous!

FROMENTEL.

Ah!...

VAUCLIN, jetant ses cartes.

Ou plutôt allez au diable, tenez... vous ne méritez pas qu'on s'épuise... Pourris! pourris! pourris!

(Il remonte.)

ROSALIE, le suivant des yeux.

S'il pouvait donc avoir un coup de sang!

LE MARQUIS, traversant à droite.

Voilà de mes libéraux, tenez, qui réclament la liberté de discussion!

LE DUC, réveillé.

Qu'est-ce que c'est? une querelle!

LE MARQUIS.

Rien, mon père... rien. (Il va à lui.) C'est le jeu qui s'anime!...

LE DUC.

Marquis, il me semble que nous veillons bien tard ce soir!

FROMENTEL, regardant le jeu du mort.

Et cet animal de *mort* qui attend ce moment-là pour avoir tous les *honneurs !*...

BARILLON, regardant le Marquis.

Décidément, mon homme, c'est celui-là. Préparons l'assaut!

(Le Marquis redescend. De Valcreuse remonte à la cheminée, où il lit une brochure. — Fromentel va à la console à gauche, entre les deux portes, où il prend du thé. — Rosalie offre du thé au Duc. — Vauclin va et vient au fond pendant le commencement de la scène suivante.)

LE MARQUIS, prenant le siége de Vauclin et faisant signe à Barillon de s'asseoir.

Voyons, monsieur Barillon, de quoi s'agit-il ?

BARILLON.

Mon Dieu, monsieur le Marquis, je vous vois bien ému !

LE MARQUIS.

Non, non ! ce n'est rien; nous avons bien d'autres prises ensemble !... Voyons ce qui vous amène ?

BARILLON, tirant une lettre de son portefeuille et s'asseyant.

Le jour même où maître Honorin me remettait la clef de l'étude, il recevait cette lettre, venue de Paris, signée d'un nom très-honorable, et qui lui recommandait instamment une jeune personne...

LE MARQUIS, l'interrompant.

C'est assez, monsieur Barillon, gardez la lettre. Il s'agit de la fille de ma défunte sœur, n'est-ce pas ?...

BARILLON.

Précisément, monsieur le Marquis.

LE MARQUIS.

Maître Honorin pouvait se dispenser de vous faire faire ce voyage, monsieur. Je lui ai donné tout pouvoir de subvenir aux besoins de cette enfant. Si la pension que j'ai faite jusqu'ici est insuffisante, augmentez-la, doublez-la, faites enfin tout ce qu'il faudra... et n'en parlons pas davantage.

(Il va pour se lever.)

BARILLON.

Mon Dieu, monsieur le Marquis, pardonnez-moi d'insister; mais ce n'est pas d'un secours d'argent qu'il s'agit cette fois....

LE MARQUIS.

Ah! et de quoi s'agit-il ?...

BARILLON.

Croyez que je suis désespéré de toucher à des questions qui paraissent vous affecter douloureusement.

LE MARQUIS.

Oui... oui, douloureusement, en effet, et plus que vous ne pouvez le croire ! — M. Honorin vous a certainement mis au courant de cette triste histoire, monsieur ?...

BARILLON.

Oui, monsieur le Marquis.

LE MARQUIS.

Mais il l'a fait sans doute à sa manière. Il n'aura pas manqué

de vous dire, monsieur, pour justifier ma sœur, que son choix n'était pas blâmable, ce qui est vrai; que l'homme qu'elle avait distingué, si humble que fût sa condition, était fort honorable en tout point, et je n'en disconviens pas... qu'ils s'aimaient depuis longtemps, et que le refus de mon père à autoriser leur union prenait sa source dans un étrange orgueil nobiliaire qui n'est plus de saison... (ce que je ne discute pas); mais quitter la maison de son père, la nuit, furtivement, à l'heure même où la loi la déclarait majeure,... se réfugier dans la famille inconnue de cet homme, et là, nous dépêcher sommations sur sommations, jusqu'au mariage audacieusement conclu sous le coup de la réprobation paternelle. Ah! voilà, monsieur Barillon, ce que toutes les dissertations philosophiques du monde ne me feront jamais admettre. C'est une révolte contre la loi de Dieu, qui a le pas sur celle des hommes... Et si vos conquêtes de la législation moderne autorisent beaucoup d'actes semblables, je m'applaudis de ne pas même connaître de nom ces droits nouveaux qui nous dispensent si effrontément des anciens devoirs.

BARILLON.

Il y aurait beaucoup à répondre, monsieur le Marquis, si nous étions ici pour discuter. Mais j'aime mieux vous accorder que votre sœur fut coupable, impardonnable même... pour vous rappeler seulement que cette coupable est morte, que cette impardonnable est aujourd'hui devant le seul juge qui puisse la déclarer sans excuse, et que sa pauvre enfant innocente...

LE MARQUIS.

Mais je vous l'ai dit, monsieur, faites pour cette enfant tout ce qu'il faudra, et s'il lui manque...

BARILLON.

Eh! monsieur le Marquis, ce qu'il lui manque... tout l'argent du monde ne saurait le donner, ni le remplacer! Songez qu'elle a dix-sept ans, que les personnes qui l'avaient recueillie ne sauraient la garder plus longtemps... Ajoutez qu'elle vient d'être cruellement malade, elle aussi, et qu'elle est à peine convalescente. Ce qu'il lui manque, hélas! suis-je forcé de vous le dire, monsieur, c'est le conseil tendre que son âge implore, la douce indulgence, les soins affectueux, la protection constante, et tout cela dans un seul mot : c'est la famille!

LE MARQUIS, *ému.*

Sans doute... Mais...

BARILLON.

Et puis, une femme, monsieur le Marquis, une jeune fille!... Pensez-y ; vous qui déplorez ici l'absence d'une femme. Une femme, jeune, douce, bonne, belle, charmante!... C'est le soleil, disiez-vous! c'est le sourire qui réjouit!... Allons, monsieur le Marquis, plus de préjugés, plus de rancunes!... Vous êtes ému!... Votre œil est humide, je le vois ; et il ne vous reste plus qu'à ouvrir vos bras, qu'à les ouvrir bien grands, pour rappeler à vous cette partie de votre cœur qui est si loin de vous et qui ne demande qu'à vous revenir!...

LE MARQUIS, luttant contre son émotion.

Sans doute!... je... peut-être... mais enfin! (Avec chaleur.) Ah! qu'elle vienne donc!...

BARILLON.

Ah! monsieur le Marquis, merci pour elle!

LE MARQUIS.

Écrivez-lui... tout de suite... Écrivez qu'elle parte!

BARILLON.

C'est fait, monsieur le Marquis, elle est en route!

LE MARQUIS.

En route?...

BARILLON.

Elle arrive ce soir... tout à l'heure... dans un instant!... (On frappe.) La voici peut-être...

LE MARQUIS, saisi.

Déjà!... (Inquiet.) Si vite!... Mais, diable d'homme, il ne vou laisse pas le temps de respirer!

BARILLON.

J'étais sûr de lui trouver ici un asile.

LE MARQUIS.

Mais mon père!... mais son consentement?...

BARILLON.

Nous l'aurons.

LE MARQUIS.

Il le faut bien! Mais en vérité... je ne sais... lui, si sévère!... ah! mon Dieu!... voici bien des affaires!

SCÈNE IX

LES MÊMES, BOURGOGNE.

BOURGOGNE.

Monsieur le Marquis, c'est une jeune fille qui vient de Paris.

LE MARQUIS.

Miséricorde !.. c'est elle... Barillon !...

BARILLON.

C'est elle !

ROSALIE, à part.

Une jeune fille !... ici !...

LE MARQUIS.

Et M. le Duc qui va se réveiller! nous sommes perdus ! (A Bourgogne.) Où est cette enfant ?... (A Barillon.) Je n'aurai jamais le temps ! (A Bourgogne.) Faites entrer ! Non, pas encore... Ah ! mon Dieu !...

VAUCLIN.

Mais qu'est-ce qu'il a ?... Qu'est-ce que tu as ?...

LE MARQUIS * le ramenant à gauche, à l'avant-scène, ainsi que Fromentel. A demi-voix tout ce qui suit.

Vauclin !.. Fromentel... Vauclin... mon vieil ami... mon excellent ami !.. c'est la fille de Madeleine qui nous arrive.

VAUCLIN.

Ma filleule !

LE MARQUIS.

Ta filleule ?...

VAUCLIN.

Parbleu ! je ne m'en suis pas vanté ! mais c'est moi que ta pauvre sœur avait choisi pour parrain !... à distance, par exemple, car pour fourrer les pieds dans une église !..

LE MARQUIS.

Bon ! bon ! alors tu vas m'aider !

VAUCLIN.

A quoi ?...

* Vauclin, le Marquis, Fromentel, Bourgogne *au fond*, Barillon, le Duc, Rosalie.

LE MARQUIS.

Comment, à quoi ?... mais à décider mon père à la voir.

VAUCLIN.

Saperlotte ! un vieux chouan qui voulait tuer la mère, le père et l'enfant, sous prétexte que Désiré Dervin était un croquant !

FROMENTEL.

Désiré Dervin... le père ?...

LE MARQUIS.

Oui ! vous l'avez connu ?...

FROMENTEL.

Pardieu oui... de nom ! — C'était le propre fils du frère aîné de madame Fromentel.

VAUCLIN.

Alors, l'enfant est votre petite-nièce?

FROMENTEL, stupéfait.

Hein?... oui !... Ah ! tiens, oui ! c'est curieux !

LE MARQUIS.

Mais alors, elle a trop de parents ! Qu'est-ce qu'il dit, Barillon ?... (A Barillon.) Mais qu'est-ce que vous dites donc, Barillon?

BOURGOGNE.

Monsieur le Marquis, cette jeune personne est bien pâle, elle est fatiguée... elle grelotte, là, dans l'antichambre.

LE MARQUIS.

Dans l'antichambre ! dans l'antichambre !... Une demoiselle de la Rochepéans qui grelotte dans l'antichambre ! — Ouvre la porte à deux battants, Bourgogne, et au risque du tonnerre !... qu'elle entre !... Nous la réchaufferons dans nos bras !...

SCÈNE X

LES MÊMES, MARGUERITE.

(Marguerite paraît; elle hésite en regardant tout le monde. Barillon lui montre le Marquis qui lui tend les bras : elle y court.) — (Musique jusqu'à la fin de l'acte.)

MARGUERITE, l'embrassant à plusieurs reprises*.

Mon oncle ! mon bon oncle !

* Fromentel, Vauclin, le Marquis, Marguerite, Barillon et Bourgogne au fond, le Duc, de Valcreuse, Rosalie.

LE MARQUIS, l'embrassant.

Pauvre enfant !... chère enfant !... pauvre chère enfant !

MARGUERITE.

Laissez-moi vous remercier à genoux.

LE MARQUIS.

Pas aux miens, ma fille... mais ici... près de votre grand-père .. mon cœur est à vous ! C'est le sien qu'il faut gagner.

(Il la fait passer près du Duc et s'agenouiller devant lui.)

MARGUERITE, bas en traversant.

Ah ! que j'ai peur !... Ma pauvre mère ! aidez-moi !... aidez-nous !

(Silence.)

LE DUC, se réveillant, sans voir Marguerite tout d'abord.

Eh bien ! Marquis, ce whist est fini ! ne se couchera-t-on pas ?...

LE MARQUIS, timidement.

J'allais vous le proposer, mon père.

LE DUC, apercevant Marguerite.

Tiens, quelle est cette jolie enfant.... Marquis ?...

LE MARQUIS, avec une grande émotion.

Mon père !... il y avait tout à l'heure à notre porte, et presque dans la rue... une enfant, une orpheline qui nous demandait asile.

LE DUC.

Une orpheline ! (Il regarde attentivement Marguerite.) Oui !... attendez ! ces yeux, ce regard !... C'est l'enfant de Madeleine.

LE MARQUIS, vivement.

C'est Mademoiselle de la Rochepéans, mon père, votre petite-fille, et ma nièce... J'ai pensé que notre sang ne devait connaître ni le froid, ni la honte, ni la douteuse charité des autres, et je me suis permis...

LE DUC, l'interrompant.

Et vous avez bien fait, Marquis... (Il tend les bras à Marguerite.) Embrassez-moi, ma fille !

MARGUERITE, se jetant dans ses bras.

Ah! mon père!

VAUCLIN, essuyant ses yeux.

Ils ont quelquefois du bon, ces vieux chouans!

FROMENTEL, de même.

Qu'est-ce qui croirait jamais que c'est ma nièce?... Elle ne me ressemble pas du tout!

(La toile tombe.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME

Même décor. — La table au milieu. — Un piano a pris la place, au fond à droite, du secrétaire, qui est maintenant placé à gauche, premier plan, près de la fenêtre. — Sur la table et la cheminée, des vases de fleurs. — Un portrait, qui était au premier acte sur la porte d'entrée, est placé maintenant au-dessus de la cheminée.

SCÈNE PREMIÈRE

MARGUERITE, BOURGOGNE.

(Marguerite, debout devant la fenêtre, regarde dehors tristement.)

BOURGOGNE, entrant un plumeau à la main et une serviette, à part.

C'est cela!... encore des nouveautés! Hier un piano, aujourd'hui des fleurs dans les vases. Ce plaisir de tout changer pour me brouiller. (Haut, avec intérêt.) Mademoiselle va se faire mal!...

MARGUERITE.

Me faire mal! Comment cela, mon bon Bourgogne?

BOURGOGNE, époussetant.

M. Vauclin a formellement défendu à mademoiselle de se fatiguer, et elle est là debout à cette fenêtre!

MARGUERITE.

Oh! ce n'est rien, il fait si beau! le joli temps d'hiver! et la belle gelée avec ce soleil!... Je suis forte maintenant et je sortirais bien!

BOURGOGNE.

Forte! forte!... mademoiselle est encore bien pâle; et depuis quinze jours seulement qu'elle est ici, elle n'a pas eu le temps de se remettre tout à fait! Une fièvre cérébrale!... on peut avoir une rechute. (Il reste, son plumeau en l'air, devant la cheminée.) Tiens!

MARGUERITE.

Quoi donc

BOURGOGNE.

Le portrait de M. le maréchal qui était ici!...

(Il montre le dessus de la porte du fond.)

MARGUERITE.

Oui, je l'ai fait mettre à gauche; il est mieux éclairé.

(Elle passe à droite.)

BOURGOGNE, à demi-voix, grognant.

C'est ça, encore un changement!

MARGUERITE.

Est-ce que cela vous contrarie, Bourgogne?

BOURGOGNE.

Grand Dieu! ce que fait mademoiselle est bien fait; mais trouver M. le maréchal à gauche quand on a depuis quarante-cinq ans l'habitude de l'épousseter à droite... Enfin, je tâcherai de m'y faire... (Il va pour épousseter le portrait et s'arrête.) Mais aujourd'hui, non!... non!... Si mademoiselle n'a plus besoin de moi, j'irai chercher le journal de M. le Marquis?

MARGUERITE, achevant de ranger les vases sur la cheminée.

Oui, et n'oubliez pas aussi de prendre celui de mon parrain et de le lui porter.

(Elle repasse à gauche.)

BOURGOGNE.

Oui, mademoiselle. (A lui-même.) Encore une nouveauté! — Il a bien besoin de le lire son journal, pour se monter la tête!

MARGUERITE, rangeant, et poussant un cri d'étonnement en prenant une carte sur le secrétaire.

Ah!

BOURGOGNE, s'arrêtant.

Mademoiselle?

MARGUERITE, avec joie.

M. Cavalier ici!... M. Marcel!... Il connaît mon oncle?

BOURGOGNE.

Ça, mademoiselle! — oh! c'est une carte ancienne déjà! C'est un monsieur qui est venu ici il y a quinze jours.

MARGUERITE.

Ah!... si longtemps!

BOURGOGNE.

Oui, il n'avait pas l'honneur d'être connu de M. le Marquis. Il s'est ennuyé d'attendre, et il est parti. J'ai mis sa carte là;

et M. Vauclin m'ayant fait une scène ce jour-là, j'ai oublié de la remettre à M. le Marquis.

MARGUERITE.

Il est venu... il y a quinze jours. Ah! c'est singulier!

BOURGOGNE.

Mademoiselle le connaît?

MARGUERITE.

Je crois bien! un ami de la maison où l'on m'a recueillie, et qui était si affectueux pour moi!... Et il n'est pas revenu?

BOURGOGNE.

Non, mademoiselle; seulement je crois bien l'avoir vu passer hier dans la prairie qui est au bout du parc.

MARGUERITE.

Là-bas?

BOURGOGNE.

Oui, mademoiselle!... Mademoiselle n'a plus rien...?

MARGUERITE.

Non, non. Allez!

SCÈNE II

MARGUERITE, seule. Elle court d'abord à la fenêtre.

Dans la prairie!... Non, personne!... Quelle idée! parce qu'il a passé hier!... (Redescendant.) Enfin, il est ici, toujours... Moi qui justement pensais à lui ce matin, hier encore!... Quel bonheur!... Se retrouver ainsi quand on n'est plus entouré que de figures nouvelles!... Lui surtout!... si bon pour moi! Il me semble que je suis encore à Paris; qu'il va venir comme autrefois quand j'étais triste et souffrante... Mais comment n'est-il pas revenu depuis? Où demeure-t-il?... Mon oncle le sait peut-être... Si je le demandais... Je n'ose pas!... Cela m'a tellement surprise!... Oh! non! pas maintenant! — Et pas d'adresse!...

(Elle regarde la carte.)

SCÈNE III

MARGUERITE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, venant sur la pointe du pied la surprendre par derrière.

A quoi pensez-vous là, petite sournoise?

MARGUERITE, cachant la carte.

Ah! mon oncle! vous m'avez fait peur!

LE MARQUIS.

Je ne crois pas cela, par exemple : je ne suis pas encore à faire peur. (A Marguerite, qui l'embrasse.) Vous voyez bien que je ne vous fais pas peur!

MARGUERITE.

Vous avez bien dormi?

LE MARQUIS.

Peuh!... le sommeil s'en va! Mais vous-même, chère enfant, déjà levée, à huit heures, en plein hiver? — Dieu! la mine florissante! Mais vous n'êtes plus la même aujourd'hui!... l'œil brillant, le teint animé!... Qu'y a-t-il donc?

MARGUERITE, embarrassée.

Mais rien!... rien!... Seulement, je me suis un peu occupée ce matin...

LE MARQUIS *.

A quoi?

MARGUERITE, vivement, pour cacher son trouble, et allant déposer la carte sur le secrétaire.

Mais à mille choses!... J'ai fait ranger votre cabinet, qui était dans un affeux désordre; j'ai fait épousseter tous vos livres, qui étaient blancs de poussière...

LE MARQUIS.

Tu as fait cela?

MARGUERITE.

Avec Bourgogne, oui!

LE MARQUIS.

Tu as décidé Bourgogne à ranger mon cabinet?

* Marguerite, le Marquis.

MARGUERITE.

Mais oui!

LE MARQUIS.

Voilà un jour à marquer d'une croix blanche! — Car il est un peu maniaque, Bourgogne, je ne sais pas si tu l'as remarqué?... Il est même insupportable, Bourgogne!

MARGUERITE.

Mais il vous aime tant!

LE MARQUIS.

Eh! c'est bien ce qui me gêne! Le moyen de renvoyer un homme qui est né dans cette maison, et qui nous sert depuis l'âge de quatorze ans, sans gages!... Ce qui me coûte beaucoup plus cher!... (A Marguerite, qui regarde du côté de la fenêtre.) A quoi penses-tu donc?...

MARGUERITE.

Mais à ce que vous me dites! J'ai ma petite tête aussi, moi, et nous changerons tout cela.

LE MARQUIS.

Vous avez déjà commencé, chère enfant!... La maison n'est plus la même! Elle était triste, humide, et voici qu'elle a pris, je ne sais comment, un air de fête!...

MARGUERITE.

C'est bien facile! — Un peu plus de lumière dans la chambre et trois fleurs dans un vase...

LE MARQUIS.

Non, ma belle, non! — Ce pâle soleil n'y est pour rien! ni ces fleurs pâles comme lui! — C'est votre jeunesse qui se joue sur tout cela comme un rayon d'avril et qui fait tout resplendir autour d'elle! Vous êtes venue par un soir d'hiver chez de vieux garçons tristement accroupis autour de leur feu!... Vos yeux étaient pleins d'éclairs, vos mains étaient pleines de roses, si bien que le peu de joie qui nous restait encore au fond, tout au fond du cœur, s'est mis à battre de l'aile pour vous suivre; et nous voilà tous fringants et tous fiers d'un éclat nouveau qui nous enchante et qui n'est que le reflet de vos regards et de vos sourires.

MARGUERITE.

Et comme il n'y aurait plus pour moi de sourires sans votre douce et tendre affection, vous voyez bien que c'est encore à vous qu'il faut en rapporter tout l'honneur.

LE MARQUIS.

Ta, ta, ta!... Quelle est donc la bonne fée qui préside à toute chose dans ma vieille maison?— D'où vient que tout se fait à propos, sans bruit, et avec mille douceurs inconnues? Et si vous avez eu le courage, chère enfant, d'apprendre à jouer le whist, n'est-ce pas pour ce vieil égoïste de Fromentel, votre oncle? Car il faut bien l'avouer, ce conservateur de légumes est aussi votre oncle... Il n'y a pas jusqu'à mon brave anthropophage de Docteur, à qui vous jouez du piano pendant des heures!... Et pourtant il n'est que votre parrain, celui-là; vous ne lui devez rien! —Il n'a pris que l'engagement devant Dieu, auquel il ne croit pas, de vous défendre contre le diable, auquel il n'a jamais cru; et il finira, le corsaire! par vous faire chanter *la Marseillaise* un jour que je ne serai pas là!... Et vous croyez que tout cela se fait sans bénédiction de notre part? bon petit ange que vous êtes!...

(Il lui prend la tête et l'embrasse.)

MARGUERITE.

Je ne fais que mon devoir.

LE MARQUIS, la regardant dans les yeux.

Oh! certainement il y a du nouveau dans ces yeux-là!

MARGUERITE, troublée.

Mais non!...

(Elle remonte vers la table et arrange les fleurs pour se donner une contenance.)

LE MARQUIS, à part *.

Si! si!—Je m'y connais! Je n'ai pas toujours été un vieux loup!... (La regardant.) Ah! c'est curieux! une animation! un éclat! (Il prend un siége à gauche pour s'asseoir.) J'aime mieux cela, du reste; car à vous dire la vérité, chère enfant, je vous regardais hier, au moment où vous pensiez être seule, et je m'inquiétais de vous voir toute mélancolique!

MARGUERITE, descendant à lui.

On ne peut pas demander beaucoup de gaieté à une pauvre convalescente, et surtout...

LE MARQUIS, assis et la faisant asseoir près de lui.

N'achevez pas, chère enfant, je vous comprends! C'est vrai! vous avez tant souffert!... (Après un silence et s'efforçant un peu.) Et votre pauvre mère aussi, n'est-ce pas?

* Le Marquis, Marguerite.

MARGUERITE.

Nous étions si tristes et si pauvres!

LE MARQUIS.

Véritablement pauvres, c'est vrai. Et... (s'interrompant.) Nous en parlerons une fois, mon enfant... et puis, nous n'en parlerons plus jamais!... Que faisiez-vous pour vivre?

MARGUERITE.

Oh! nous avions du travail pour les magasins!

LE MARQUIS.

Une la Rochepéans... travailler pour ces croquants!... Essuyer les rebuffades d'un commis!

MARGUERITE.

Oh! jamais cela! On savait bien qui nous étions, et on nous respectait.

LE MARQUIS, radieux.

Ah! on vous respectait, n'est-ce pas?

MARGUERITE.

Ah! toujours et partout!

LE MARQUIS, triomphant.

C'est clair!... le prestige du nom!

MARGUERITE.

Oui, le nom de mon père était si honoré! Ma mère n'avait qu'à dire : « Je suis la veuve de M. Dervin!... »

LE MARQUIS, un peu déconcerté.

Dervin!... sans doute... oui! Ce n'est pas ce nom-là que je voulais dire... mais aussi... le sang, la race qui revivait en elle tout entière!... Nous n'avons pas besoin de signer, nous autres! Les la Rochepéans ont dans le port de tête je ne sais quoi qui signifie : « Voici ton maître! » Et je pense que le langage de votre mère, ses manières...

MARGUERITE.

Oh! certainement, elle parlait si doucement!

LE MARQUIS, déconcerté.

Comment, si doucement?

MARGUERITE.

Je veux dire : avec tant de charmes, qu'il n'y avait pas moyen, disait une marchande, de résister à ses prières!

LE MARQUIS.

Ses prières?... A une boutiquière?...

MARGUERITE, doucement.

C'est cette même boutiquière qui m'a recueillie orpheline, qui m'a soignée malade !

LE MARQUIS.

Une brave femme évidemment, mais...

MARGUERITE.

J'étais à la mort !... Eh bien, elle veillait près de moi, le jour. . la nuit.

LE MARQUIS.

Excellente femme !... excellente !

MARGUERITE.

Et quand le médecin m'eut déclarée hors de péril !... quelle joie ! quelle fête !... Si vous aviez vu le bonheur de tous ses amis qui étaient devenus les miens, et surtout...

(Elle se détourne vers la fenêtre.)

LE MARQUIS.

Surtout ?...

MARGUERITE, se reprenant.

Surtout... elle !

LE MARQUIS.

Braves gens ! Excellentes gens ! Il faut leur écrire, Marguerite, et les remercier en mon nom comme au vôtre !... Ou plutôt j'écrirai moi-même, et je saurai ce qu'ils ont dépensé pour vous...

MARGUERITE, l'interrompant.

Oh ! gardez-vous-en bien !...

LE MARQUIS.

Comment ?

MARGUERITE.

Ils ont aussi leur orgueil et ce serait les offenser ! J'ai écrit, moi, et savez-vous ce qu'elle m'a répondu ? « Ma chère enfant, vous ne me devez rien qu'une petite visite quand vous viendrez à Paris, et j'espère bien que vous amènerez aussi votre oncle, qui est un si brave homme ! »

LE MARQUIS, faisant la grimace.

Un *brave homme!* Alors je suis un *brave homme*, moi ?

MARGUERITE.

Elle veut dire...

LE MARQUIS, se levant.

Oui, oui! Enfin, je suis un *brave homme,* c'est une *brave femme!...* Vivent les *braves gens!* N'en parlons plus!

MARGUERITE *.

Et tout le monde se vaut bien par le cœur! allez!

LE MARQUIS.

Oui, oui, tout le monde se vaut... (A part.) Elle est un peu révolutionnaire, ma nièce. J'y veillerai!

MARGUERITE, à la fenêtre, étourdiment.

Ah! le voilà!...

LE MARQUIS, remontant à droite.

Quoi donc?

MARGUERITE, troublée.

Mais, rien! je...

BOURGOGNE, entrant; il porte le journal du marquis sur un plateau et tient un autre journal du bout des doigts.

M. le Duc demande mademoiselle Marguerite.

MARGUERITE, vivement **.

Bien! C'est pour son déjeuner... J'y cours!... (Regardant à la fenêtre avant de sortir.) Ah! c'est lui!... c'est bien lui!...

(Elle sort par la porte d'appartement.)

LE MARQUIS, surpris.

Mais qu'est-ce qu'elle a donc aujourd'hui?... Qu'est-ce qu'elle a donc?...

(Il redescend.)

SCÈNE IV

LE MARQUIS, BOURGOGNE.

BOURGOGNE.

Le journal de M. le Marquis.

LE MARQUIS, prenant le journal.

Bien! Qu'est-ce que tu tiens de l'autre main?

BOURGOGNE, montrant le journal du bout du doigt comme s'il le brûlait.

C'est le journal de M. Vauclin que mademoiselle m'a ordonné de lui monter.

* Marguerite, le Marquis.

** Le Marquis, Marguerite, Bourgogne.

LE MARQUIS.

Ah ! ah ! qu'est-ce que c'est ?... De l'arsenic ou du vitriol !... (Il regarde le journal et lui fait signe de l'emporter.) Portez cela avec précaution, Bourgogne, et demandez au citoyen Léonidas comment il a passé la nuit !

BOURGOGNE.

Oui, monsieur le Marquis !

(Il remonte et sort en tenant toujours le journal de la même manière.)

LE MARQUIS.

Charmante enfant !... voilà une femme comme j'aurais dû en épouser une... quand il était encore temps !.. Eh ! eh ! n'est-il plus temps ! (Il s'assied à côté de la cheminée à droite. On frappe au fond.) Qui va là ? entrez !

SCÈNE V

LE MARQUIS, ROSALIE.

ROSALIE sur le seuil, mystérieusement.

Monsieur le Marquis !

LE MARQUIS.

Eh ! c'est vous, cousine !... entrez !

ROSALIE, fermant la porte avec mystère.

Chut ! Monsieur le Marquis, parlez bas !...

LE MARQUIS, occupé de son journal.

Eh ! mon Dieu ! cet effarement ! ces lunettes en désordre !

ROSALIE.

Et il y a de quoi, monsieur le Marquis !... Personne ne peut nous entendre ?

LE MARQUIS.

Vous voyez, je suis seul.

ROSALIE, montrant la porte de droite.

Oui, mais là !

(Elle va regarder à la porte de droite, puis à celle de gauche.)

LE MARQUIS.

Je vous prie de croire, mademoiselle de Forbac, que chez moi l'on n'écoute pas aux portes !

ROSALIE, revenant à lui, tout bas.

Eh ! mon Dieu, mon cousin, je sais ce que c'est : on ne se

met pas derrière une porte pour écouter... mais on s'y trouve par hasard, et malgré soi on entend tout!... ça m'est arrivé vingt fois!

LE MARQUIS.

Soyez donc rassurée! Personne n'aura de ces distractions!... Qu'est-ce que c'est? — Une petite demande de secours, hein? — Une de vos demoiselles *égarées* a fait des siennes, et la *Société maternelle* se trouve à la tête d'un petit pensionnaire qu'elle n'avait pas prévu!... Est-ce cela?

ROSALIE.

Pas encore! Mais, hélas! sainte mère de Dieu! Si un pareil malheur nous arrivait!...

LE MARQUIS, surpris.

Hein? quoi? comment *nous* arrivait? Il n'y a ici de femmes que vous et ma nièce!... Ce n'est pas vous, n'est-ce pas, qui êtes en péril de... non?... hein?

ROSALIE, avec pudeur.

Seigneur Dieu! jamais!

LE MARQUIS.

Je pense bien; mais alors, comme il ne peut pas être question de Marguerite!...

ROSALIE, avec onction.

Ah! Dieu! le cher trésor! une figure d'ange! moi qui l'adore, cette enfant-là!... des petites façons si douces, si candides, pauvre mignonne! (doucement) trop candides même... le serpent est dessous!... et puis ces yeux-là, voyez-vous!... des yeux pareils!... dès que je l'ai vue... je l'ai dit... nos demoiselles de la *Société* ont presque toutes l'œil noir... Ce n'est pas non plus que l'œil bleu!...

LE MARQUIS, étonné.

Mais au fait! au fait! au fait! Voyons, quoi? vous accusez Marguerite?...

ROSALIE, vivement.

Saints du paradis! l'accuser!.. Moi qui la défends! mais je la défends, monsieur le Marquis!... Ce n'est pas sa faute, pauvre chère belle! C'est passé dans le sang!... La mère a pris la clef des champs avec un homme, et la fille!...

LE MARQUIS, sautant debout.

De par tous les diables, mademoiselle de Forbac! Savez-vous bien ce que vous dites?

ROSALIE.

La! ne vous fâchez pas, monsieur le Marquis!... Je dis ce que j'ai vu!

LE MARQUIS.

Quoi?

ROSALIE, *mystérieusement.*

Mais j'ai vu, comme je vous vois, de ma fenêtre, où j'étais par hasard, hier à minuit... un jeune homme... un grand beau garçon!... ils sont toujours beaux ces Satans-là!... faire le tour du parc, vers la haie d'aubépine, en regardant la fenêtre de mademoiselle Marguerite; et ce matin encore... ce matin, monsieur le Marquis, il a eu le front de faire le même tour par la petite prairie.

LE MARQUIS *.

Et voilà tout, quoi? et c'est cela? Pour un curieux qui passe...

ROSALIE.

Un curieux! par un froid de dix degrés! Votre nièce est donc bien curieuse aussi, car il n'y a pas dix minutes, je l'ai vue, tandis que le beau jeune homme passait, soulever le rideau de cette fenêtre.

LE MARQUIS.

Cette fenêtre?

ROSALIE.

Eh!... tenez, tenez!... le rideau est encore relevé!

LE MARQUIS, *frappé.*

Oui! tout à l'heure!... devant moi!... cette animation!... cette rougeur!... ces distractions qui m'étonnaient. (*Vivement.*) Ce jeune homme était derrière la haie, vous en êtes sûre?

ROSALIE, *doucement.*

Oh! Dieu! Je les devinerais dans les entrailles de la terre!... les horreurs d'hommes! Il est peut-être encore là.

(*Elle va à la fenêtre.*)

LE MARQUIS.

Où ça?

ROSALIE.

Là-bas! tenez! tenez! le voilà!

* Le Marquis, Rosalie.

LE MARQUIS, regardant.

En effet! un homme, jeune encore!

ROSALIE *, de même.

Et qui n'est pas d'ici, j'en réponds! Je les connais tous, les bandits!... Ils donnent assez de mal à la *Société*.

LE MARQUIS, après avoir pris une lorgnette sur le secrétaire.

Il marche avec précaution sur les pierres du petit mur écroulé.

ROSALIE.

Et en se baissant, le voyez-vous glisser, le serpent!

LE MARQUIS, regardant.

Le voici qui s'assied!

ROSALIE.

Oui, mais il guette toujours! il regarde par ici, tenez! (reculant indignée.) Il me prend pour elle!

LE MARQUIS, avec menace.

Ah! si je croyais! (Redescendant.) Ce n'est pas possible!—Un impertinent voyageur, voilà tout! elle le regardait comme on regarde un passant, par hasard!...

ROSALIE **, onctueusement.

Il n'y a pas de jeune homme qui passe par hasard, monsieur le Marquis!... Il n'y a pas de jeune fille qui le regarde par hasard! et quand ces hasards-là se répètent trop souvent, ça finit toujours... toujours... toujours!... par revenir à la *Société maternelle!*

LE MARQUIS.

Bon pour vos grisettes!... mademoiselle de Forbac!... mais une fille de notre maison!

ROSALIE, de même.

Hélas! c'est mot à mot la réponse que le Marquis me fit il y a vingt ans, quand je vins lui dire comme aujourd'hui : « Il y a un jeune homme qui passe bien fréquemment dans la prairie, et votre sœur est bien souvent à sa fenêtre! »

LE MARQUIS.

Ah! c'était alors... c'était...

* Rosalie, le Marquis.

** Le Marquis, Rosalie.

ROSALIE, de même.

C'était... le jeune homme à la même place et la demoiselle à la même croisée.

LE MARQUIS, vivement.

Mordieu ! j'en aurai le cœur net !

(Il va pour sortir par la porte où est entrée Marguerite.)

ROSALIE, l'arrêtant.

Oh ! pauvre chérubin ! ne la brusquez pas !

LE MARQUIS, s'arrêtant et redescendant.

Non ! je ne lui dirai rien... A quoi bon lui faire connaître un danger qu'elle ne soupçonne peut-être pas ?... Le mal, si mal il y a, n'est pas encore bien grand ; et cette fois, j'en jure Dieu ! (Il sonne.) j'irai plus vite que lui. (Entre Bourgogne.) Bourgogne !... le Docteur ! Fromentel ! qu'ils descendent vite !..

BOURGOGNE, effaré.

Mais, monsieur...

LE MARQUIS, vivement.

Mais allez donc ! (Bourgogne sort.) Pour vous, cousine, occupez-vous de cet homme, sortez et sachez-moi tout de suite...

ROSALIE, vivement et à demi-voix.

Oui ! oui !... son nom, son âge, sa demeure, ses parents ; où il va, d'où il vient, ce qu'il fait ! Je cours chez madame Chauvot, notre présidente, chez madame Biju, notre secrétaire, chez mademoiselle Béguin, notre caissière, et j'en saurai plus long dans dix minutes !...

(Elle remonte.)

LE MARQUIS, la suivant.

Oui, mais pas un mot du motif !

ROSALIE, se retournant.

Dieu ! les secrets, Monsieur le Marquis ! Mais c'est notre état !... Nous nous ferions plutôt hacher avant d'ouvrir la bouche. (Fausse sortie. Se retournant.) Il n'y a qu'entre nous, dans le conseil...

LE MARQUIS.

Vite, allez !

(Il retourne à la fenêtre.)

ROSALIE, levant les mains au ciel.

Oh ! pauvre chère enfant !... Quand on pense qu'il est probablement trop tard !

(Elle se sauve.)

SCÈNE VI

LE MARQUIS, seul. Il va à la fenêtre et regarde avec la lorgnette.

Il est toujours là !... assis sur les débris du petit mur!... Cet arbre le cache... je ne vois que le sommet de sa tête!... Il y a des fatalités!...Cette vieille fille a raison.—C'est là que je l'ai vu pour la première fois, ce Dervin... et la fille imiterait la mère!... voici sa figure en plein soleil... belle figure même... Qu'est-ce que tu peux bien être, toi ?— Un gentilhomme?...Mais un gentilhomme ne se cache pas! il va tête levée. — Quelque méchant fils de basse maison qui a déjà flairé l'héritière... Il regarde de ce côté!... Oui! va, va, regarde! dresse-toi en plein soleil, drôle! Et viens donc jusqu'ici... mais viens donc, que l'on t'apprenne à voler nos enfants!

(Il continue à regarder.)

SCÈNE VII

LE MARQUIS, VAUCLIN, FROMENTEL.

VAUCLIN, entrant par le fond.

Eh! qu'est-ce que c'est? quoi? — Henri IV n'est pas mort?

FROMENTEL, en robe de chambre.

Cet animal de Bourgogne qui vient me réveiller en sursaut!... aujourd'hui... qu'on ne dort plus!

LE MARQUIS.

Venez ici! (Fromentel et Vauclin se regardent surpris.) Mais venez donc!...

(Il les fait passer devant lui à la fenêtre.)

VAUCLIN *.

Eh bien?

LE MARQUIS.

Voyez-vous quelqu'un là-bas... assis sur le petit mur?...

VAUCLIN.

Oui.

FROMENTEL.

Je ne vois rien du tout.

(Il prend la lorgnette.).

* Fromentel, Vauclin, le Marquis.

VAUCLIN.

Drôle d'idée de s'installer là par un temps pareil!

FROMENTEL, regardant avec la lorgnette.

Ah!... oui, je vois!... c'est une paysanne!

VAUCLIN, haussant les épaules.

Voilà comme ils ont toujours vu clair. — Et c'est pour nous montrer ce monsieur que tu nous fais?...

LE MARQUIS, l'interrompant.

Il lève et baisse la tête comme s'il faisait signe à quelqu'un, n'est-ce pas?

VAUCLIN.

Des signes... je ne sais!... mais certainement il écrit!...

LE MARQUIS.

Tu crois?

VAUCLIN.

Je vois un calepin dans sa main!

FROMENTEL.

Quels yeux!... J'ai beau tourner la machine...

LE MARQUIS.

Il écrit!... c'est bien cela! il doit écrire! Eh bien, savez-vous à qui il écrit?

VAUCLIN.

A qui?

LE MARQUIS.

A Marguerite.

VAUCLIN.

Ce jeune homme?

FROMENTEL*.

Il écrit à ma nièce!

LE MARQUIS.

Et ce qu'il peut lui dire, je vous le laisse à penser, quand vous saurez que depuis deux jours ce beau muguet caracole autour de la maison et que Marguerite ne dédaigne pas de faire galerie à ses gentillesses!

VAUCLIN.

Diable!

(Il examine plus attentivement.)

FROMENTEL, descendant.

Une Fromentel recevoir des lettres... ce n'est pas possible!

* Fromentel, Vauclin, le Marquis.

LE MARQUIS.

Une la Rochepéans en reçoit bien.

FROMENTEL.

Ah! mais je ne réponds pas des la Rochepéans, moi!

LE MARQUIS.

Monsieur Fromentel!...

VAUCLIN, redescendant.

Allons, il est absurde, oui, et toi aussi!... Sommes-nous ici pour jouer au whist ou pour remédier au mal?... As-tu du moins la preuve?...

LE MARQUIS.

Certaine! — Je l'ai surprise à cette fenêtre guettant son passage!

VAUCLIN, prisant.

Ah! nature! nature!

FROMENTEL.

C'est bien étonnant, ça!...

VAUCLIN.

Vous trouvez, vous? Vos boîtes de petits pois fermentent au printemps et vous ne voulez pas que le cœur d'une fille de dix-huit ans...

LE MARQUIS, l'interrompant.

En tout cas, il faut être bien enragé de matérialisme pour comparer le cœur de ma nièce...

FROMENTEL.

Oui!... à une boîte de... Oh!...

VAUCLIN, haussant les épaules.

Ah! si vous croyez que je vais m'amuser à vous répondre!...

(Il remonte.)

FROMENTEL.

Enfin!... où allons-nous? Je le demande... où allons-nous?

LE MARQUIS *.

En trois mots, voici le fait! — Vous plaît-il plus qu'à moi, à toi, le parrain de l'enfant... à vous, son... (avec difficulté) son grand-oncle!... puisqu'enfin vous êtes son grand-oncle!... de faire accueil au galant, et de marier Marguerite?

VAUCLIN.

La marier?

* Fromentel, le Marquis, Vauclin.

FROMENTEL.

Avec lui?

LE MARQUIS.

Le premier fat qui passe, un intrus!... les cheveux au vent!... Un étranger! Un ennemi! et celui-là nous la prendra!... nous l'arrachera!... Et nous voilà de nouveau tous les soirs seuls en face de nous-mêmes!...

VAUCLIN.

Et plus de musique après dîner!

FROMENTEL.

Et plus de *quatrième!* il faudra encore exhumer ce gredin de *mort!*...

VAUCLIN.

Laissons de côté notre intérêt ; mais le sien! Qu'on la marie dans quelques années!... passe encore!

LE MARQUIS.

Ou plus tard même!

FROMENTEL, avec insinuation.

Avec un gentil garçon comme Urbain, par exemple!

(Le Marquis hausse l'épaule et remonte.)

VAUCLIN *.

Mais aujourd'hui, à dix-sept ans... quelle folie! Mais sa santé, rien que sa santé s'y oppose.

LE MARQUIS, vivement.

Oui, sa santé.

FROMENTEL, renchérissant.

Parbleu! sa santé!

VAUCLIN.

Quand elle est à peine convalescente. Voyez ces mains brûlantes, cette pâleur, cette fébrilité constante, signes certains d'un sang très-appauvri!...

FROMENTEL.

Parbleu! le sang noble!...

LE MARQUIS.

Plaît-il?

FROMENTEL.

Je dis le sang noble!... car pour ce qu'il lui vient de mon côté, il est certain que le sang a toujours été beau, chez les Fromentel!

* Fromentel, Vauclin, le Marquis.

LE MARQUIS.

Mais pas plus, je pense, que chez les la Rochepéans!

FROMENTEL.

Ma foi! je n'en sais rien, moi... vous avez fait les cent dix-neuf coups, du temps de Louis XV.

VAUCLIN.

Et sous la régence donc?

FROMENTEL, appuyant.

Oui! sous la régence!

LE MARQUIS *.

C'est-à-dire que les Fromentel se sont mésalliés, n'est-ce pas, en épousant une des nôtres?

FROMENTEL.

Je ne dis pas ça!... Mais enfin... au point de vue de la race. (Avec mépris.) Comme croisement!

LE MARQUIS.

Mais comment donc, mais je vous demande humblement pardon, mon cher monsieur Fromentel, et je supplie votre haute roture de ne pas trop humilier un pauvre gentilhomme en le faisant rougir d'une noblesse qui a le front de remonter aux Croisades!

VAUCLIN, qui est remonté à la cheminée.

Ah! bon! j'attendais les Croisades! Ah! j'étais bien étonné qu'on n'eût pas encore parlé des Croisades! (Redescendant.) Mais, sacrebleu! si vous y étiez, aux Croisades, nous y étions aussi, nous!... Car, enfin, s'il y avait des chefs, il y avait aussi des soldats!

LE MARQUIS, avec mépris.

Des soldats?

FROMENTEL, héroïquement.

Oui... des soldats! Oui, nous étions aux Croisades!

LE MARQUIS, haussant les épaules.

Une armée de coquins dont on n'était pas fâché de se débarrasser.

VAUCLIN.

Coquins!...

FROMENTEL, se prenant la tête.

Ah! où allons-nous, mon Dieu? où allons-nous? Nous voilà en Palestine, maintenant.

* Fromentel, le Marquis, Vauclin.

VAUCLIN.

Enfin, je dis, pour me résumer, que la santé de Marguerite lui défend d'aimer personne, jamais.

FROMENTEL, grommelant.

Personne!... Doucement! et Urbain! je trouve moi...

(Le Marquis remonte comme précédemment.)

VAUCLIN, lui coupant la parole.

Quoi?

FROMENTEL.

Mais...

VAUCLIN, même jeu.

Allez!

FROMENTEL.

Enfin... je...

VAUCLIN, tapant sur sa tabatière.

Dépêchons!...

FROMENTEL.

Mais, sapristi! laissez-moi donc parler.

VAUCLIN, irrité.

Mais quoi... Parlez!... dites!... Qu'est-ce que vous voulez?

FROMENTEL, humblement.

Mais, au risque de me faire conspuer, je trouve ça un tout petit peu despote!...

VAUCLIN.

Parce que?

FROMENTEL.

Mais, sapristi! parce que la liberté!...

LE MARQUIS, au fond.

Liberté n'est pas licence!

VAUCLIN.

Pardieu!

FROMENTEL.

Mais je soutiens!...

VAUCLIN, s'échauffant.

Mais vous n'avez pas le droit de soutenir, mais je vous défends de soutenir!...

FROMENTEL.

Pourtant...

VAUCLIN, l'interrompant.

Elle est citoyenne avant d'être femme? C'est à la société, à vous, à moi surtout, de juger ce qu'il lui convient.

FROMENTEL, se prenant la tête à deux mains.

Où allons-nous!

VAUCLIN, même jeu.

Et d'entraver son choix au nom même de cette liberté qu'elle veut aliéner.

FROMENTEL.

Où allons-nous!

VAUCLIN.

Et que je lui réserve pour plus tard.

FROMENTEL.

Si...

VAUCLIN.

Mais, saprebleu! laissez-moi donc parler!

FROMENTEL.

Mais il n'y a que vous qui parlez!

LE MARQUIS, s'interposant.

Oh! non, non, non! Restons-en là, n'est-ce pas? Il est bien entendu que ce monsieur ne nous convient pas?

VAUCLIN.

Jamais!...

FROMENTEL.

Oh! pour cela, jamais!

LE MARQUIS.

Et que nous l'empêcherons de l'aimer? et qu'elle ne l'aimera pas, fallût-il employer l'autorité?

FROMENTEL.

La ruse!

VAUCLIN.

Et les moyens révolutionnaires!

LE MARQUIS.

Et vous m'aiderez?

FROMENTEL.

Je le jure.

(Ils se serrent la main.)

LE MARQUIS.

Enfin! c'est heureux! c'est la première fois que nous sommes un peu d'accord!

SCÈNE VIII

LES MÊMES, ROSALIE.

ROSALIE, essoufflée.

Me voilà! me voilà! (A Fromentel.) J'ai rencontré votre fils en route et je l'ai envoyé aux renseignements!

LE MARQUIS

Urbain?

ROSALIE*.

Oh! soyez tranquille! sans lui dire pourquoi; je ne sais pas ce qu'il sait, mais je sais tout.

LE MARQUIS.

Urbain est de trop; mais voyons!...

ROSALIE.

Madame Chauvot n'était pas chez elle! J'ai couru chez madame Biju, qui n'a pris que le temps de mettre son châle et de courir avec moi chez mademoiselle Béguin, la directrice des postes, où j'ai trouvé la femme de l'adjoint et ses trois filles!

LE MARQUIS.

Bon! voilà toute la ville à présent...

ROSALIE, l'interrompant.

Non. Soyez donc tranquille! ça ne sort pas de nous! Et au moins j'ai su tout ce que je voulais savoir sur le galant.

TOUS TROIS, attentifs.

Ah! voyons!

ROSALIE.

C'est rien du tout! rien du tout! rien du tout! —Un fils de famille de Rennes, ruiné dans les mauvaises sociétés de Paris! Il est malade de la moelle épinière et il est venu à Quimperlé, où il a donné rendez-vous à une femme mariée, une Parisienne, la femme d'un horloger de la rue Vivienne qui doit venir le rejoindre. Il va tous les jours à la poste; il n'a pas deux mois à vivre; il s'appelle Bonivart, mais c'est un faux nom! Il fait de la dépense et ne paye pas, et madame Hardouin, la maîtresse du *Coq-Hardi*, où il loge, est bien décidée à le mettre à la porte le jour où arrivera sa princesse! Voilà.

* Fromentel, Rosalie, le Marquis, Vauclin.

VAUCLIN.

Joli personnage!

LE MARQUIS.

Il n'est pas dangereux.

FROMENTEL.

Et Urbain?

SCÈNE IX

Les Mêmes, URBAIN, essoufflé.

URBAIN *.

Me voilà! Je sais qui c'est...

ROSALIE.

On le sait déjà.

URBAIN.

Oui, mais il y a toujours de nouveaux détails.

LE MARQUIS.

C'est clair! Dites ce que vous savez.

URBAIN.

Oh! mais je viens de la bonne source, moi! Je viens du Café du *Commerce*, où il prend sa demi-tasse tous les jours. — C'est un commis voyageur pour les vins de Bourgogne, un gros, gras, bien portant, qui arrive d'Auxerre et qui va en Angleterre rejoindre sa femme, qui est marchande de modes. — C'est bien ça, n'est-ce pas?

ROSALIE.

Mais non, ce n'est pas ça!

URBAIN.

Comment, non? Je tiens mes renseignements de Duclozel, qui est à la mairie: il a huit enfants; l'aîné est au collége de Quimperlé; sa femme est une ancienne bonne et il s'appelle Martin.

ROSALIE.

Martin Bonivart.

URBAIN.

Mais non, Martin tout court.

* Fromentel, Rosalie, le Marquis, Urbain, Vauclin.

ROSALIE.

Bonivart!

URBAIN.

Martin!

ROSALIE.

Mais ce n'est pas le même! Qu'est-ce que vous nous chantez!...

URBAIN.

Mais c'est le vôtre qui n'est pas le même!

ROSALIE.

Mademoiselle Béguin ne peut pas s'être trompée.

URBAIN, avec mépris.

Des renseignements de vieilles!

ROSALIE.

Qu'appelez-vous vieille?

URBAIN.

Vous.

LE MARQUIS.

Eh bien! eh bien!

FROMENTEL.

Garnement!

VAUCLIN.

Fais-moi le plaisir de retourner au café, toi!

LE MARQUIS.

Où vous serez à votre place mieux qu'ici!

FROMENTEL.

Et en avant, marche! Détalons!

URBAIN.

Vous me renvoyez?

VAUCLIN.

Non, je te mets à la porte!

URBAIN, remontant, avec humeur.

Eh bien! je m'échinerai une autre fois à vous avoir des renseignements exacts!

VAUCLIN.

Allons, vite!

URBAIN, avec mépris.

Voilà la province! tenez... des cancans!...

FROMENTEL.

T'en iras-tu, polisson!

URBAIN, *haussant les épaules.*

Au dix-neuvième siècle!...

(*Il disparaît.*)

SCÈNE X

LES MÊMES, *moins* URBAIN.

LE MARQUIS.

Allons! nous ne savons rien, pas même son nom, et décidément, le plus sûr, c'est de le faire dire à lui-même!

VAUCLIN.

Où ça?

LE MARQUIS.

Ici!

VAUCLIN.

Tu veux le faire venir ici?

LE MARQUIS.

Il faut voir son ennemi face à face! — D'ailleurs, n'est-ce pas là le meilleur moyen? Recevoir ce monsieur, feindre de tout ignorer, lui faire tout doucement mesurer la distance qui nous sépare et la hauteur de son outrecuidance; et à bon entendeur, salut! Est-il toujours à la même place?

FROMENTEL, *avec la lorgnette.*

Je ne vois rien.

VAUCLIN *.

Non! il est maintenant dans la prairie, qu'il traverse pour s'en aller.

LE MARQUIS.

Il s'en va!

ROSALIE, *radieuse.*

Oui, mais il ne pourra pas sortir du pré!

VAUCLIN.

Parce que?

* Fromentel Vauclin, le Marquis, Rosalie.

ROSALIE, *de même.*

Parce qu'il a passé ce matin le fossé sur la glace; l'eau était prise; mais voilà deux heures que le soleil y donne, et s'il veut prendre un joli bain...

LE MARQUIS.

Bien! la retraite lui est coupée de ce côté; il sera forcé de se rabattre sur le parc!

ROSALIE.

Mais une fois là, il sortira par la grille.

VAUCLIN.

Je dois avoir ma clef! Je ferme avant qu'il y soit...

(*Il fouille dans ses poches.*)

LE MARQUIS.

Il faudra bien qu'il s'adresse à quelqu'un de la maison! et ce quelqu'un,... ce sera moi! (*Regardant sa montre.*) Un quart d'heure à nous... le temps de mettre un habit... (*A Vauclin, qui cherche sa clef.*) Allons donc, Léonidas... vite donc... aux Thermopyles!...

(*Il entre dans son appartement.*)

FROMENTEL.

Pourvu que j'aie le temps de prendre mon café!...

(*Il ramasse sa robe de chambre et sort par le fond en courant.*)

ROSALIE, *à Vauclin.*

Si je me glissais du côté du ruisseau pour jouir de son embarras!

VAUCLIN.

Ne vous montrez pas, il se sauverait!

(*Il sort rapidement par le fond.*)

ROSALIE, *après un silence, avec indignation contenue.*

Monstre!

(*Elle sort.*)

SCÈNE XI

URBAIN, *entrant par la porte de gauche et descendant à droite de la scène, où Rosalie sort par le fond.*

Quimperlois, va!... Ils me chassent!... Et M. le Marquis (*l'imitant*): « Vous serez mieux au café qu'ici. » Certainement j'y serais mieux. (*Se tournant vers la porte de l'appartement.*) Mais je ne connaîtrais pas votre

petit complot.— J'entendais là, derrière la porte, mademoiselle de Forbac (l'imitant) : « Il ne pourra pas sortir!... Il ne pourra pas sortir!... » C'est au commis voyageur qu'ils en veulent. Si je pouvais... pour faire pièce à M. le Marquis... (Il traverse la scène en courant pour sortir par où il est entré, et en passant aperçoit Marcel dans le jardin. S'arrêtant.) Tiens!... le voilà, le jeune homme!... (Appelant.) Monsieur, vous voulez sortir? Montez le perron, là... à droite! Je vais vous indiquer le chemin. (A lui-même, enchanté.) Ah! si le Marquis me voyait! (Il ouvre la porte de gauche et entend du bruit à celle de droite.) On vient!... C'est lui! (Effrayé.) Je me sauve!

(Il se sauve par le fond.)

SCÈNE XII

MARCEL, seul, entrant par la gauche, un album à la main.

Monsieur! (Étonné de ne voir personne et allant appeler Urbain au fond.) Hé!... monsieur!... (Redescendant à droite.) Il m'appelle! j'arrive, et il se sauve... Je veux pourtant sortir. (Regardant l'heure à sa montre.) Et dix heures déjà!... Voilà un petit dégel venu bien mal à propos.

(Marguerite entre vivement par la porte d'appartement et traverse la scène sans le voir, pour courir à la fenêtre.)

SCÈNE XIII

MARCEL, MARGUERITE.

MARCEL, sans la voir.

Mon travail est fini!... Tous mes plans!... Je n'ai plus rien à faire ici, moi!

(Il va pour remonter et sortir, et aperçoit Marguerite, qui se retourne au même instant.)

MARGUERITE, poussant un petit cri de joie.

Ah! c'est vous!

MARCEL *, très-surpris et avec une joie bien cordiale.

Marguerite ici!.. Ah! chère enfant! quelle rencontre! Ah! que je suis content de vous voir!

* Marguerite, Marcel.

MARGUERITE.

A la bonne heure, vous vous êtes décidé à venir, au moins! Je vous regardais tout à l'heure; je me disais: «Mais il ne viendra donc pas!... mais il restera donc toujours là, sur son vilain mur! »

MARCEL, gaiement.

Vous m'avez aperçu?

MARGUERITE.

Mais je crois bien; faites l'étonné! Je vous ai dit bonjour! vous m'avez bien vu!

MARCEL.

Mais non!

MARGUERITE.

Puisque vous m'avez répondu! (Baissant la tête.) Comme cela!

MARCEL.

Vous vous êtes trompée, chère enfant! Mais qu'importe!... A présent je vous le dis ce bonjour, et de tout mon cœur!

MARGUERITE, le faisant descendre avec elle à gauche.

Vous êtes donc devenu timide, monsieur... avec vos amis?

MARCEL, sans comprendre.

Timide? Comment, timide?

MARGUERITE.

Pourquoi n'être pas venu tout naturellement frapper à notre porte? Je vous aurais présenté à M. le Marquis, mon oncle!

MARCEL, étonné.

Votre oncle! M. le Marquis! le Marquis de la Rochepéans?...

MARGUERITE.

Est le frère de ma pauvre mère!... — J'ai aussi mon grand-père!

MARCEL.

Le Duc!

MARGUERITE.

Oui; cela doit bien vous étonner. . vous qui m'avez vue... C'est toute une histoire; je vous conterai cela!

MARCEL.

De sorte que vous êtes ici...?

MARGUERITE.

En famille, mais sans doute, depuis quinze jours! — Et si vous saviez comme ils sont bons pour moi!

MARCEL.

Et comment ne le seraient-ils pas? L'heureuse nouvelle!... Et que j'en suis ravi pour vous, mademoiselle, qui méritez si bien!...

MARGUERITE.

On ne vous a donc pas conté tout cela, à Paris?

MARCEL.

Mais non, j'arrive de Brest, et...

MARGUERITE, l'interrompant.

Enfin, vous saviez toujours bien que j'étais ici, puisque vous avez fait deux fois le tour de la maison pour me saluer!...

MARCEL.

Moi!

MARGUERITE.

Oui!... hier et ce matin.

MARCEL, surpris.

En effet, oui, hier et ce matin... j'ai rôdé autour de la maison... mais c'était... (A part.) Elle ne peut pourtant pas croire que c'était pour elle!

MARGUERITE, l'observant.

Oui, oui, vous êtes embarrassé parce que vous vous sentez coupable! Fi! que ce n'est pas bien! Mais on vient à ses amis, simplement, et on leur dit: «C'est moi, me voilà, voulez-vous de moi?»

MARCEL.

Eh bien, oui, j'ai eu tort, et une autre fois, chère enfant!... Ah! pardon, laissez-moi vous donner encore ce petit nom d'amitié, qui me rappelle nos bonnes causeries de l'automne dernier!... Vous souvenez-vous de ces belles et bonnes soirées au coin du feu?

MARGUERITE.

Si je m'en souviens!...

MARCEL.

Je vous vois toujours dans votre grand fauteuil, toute pâle, toute faible...

MARGUERITE.

J'étais bien malade et bien triste, en effet, et vous étiez bien bon pour moi.

MARCEL.

Mais les couleurs commencent à revenir... vous voilà bientôt fraîche et souriante, et plus charmante que jamais!

MARGUERITE.

Pas encore bien forte!

MARCEL.

Si si; quelle différence!

MARGUERITE, prenant un siége.

Mais asseyez-vous donc et causons un peu comme autrefois... (Mouvement de Marcel, qui regarde à sa montre.) De vous d'abord! Vous passiez donc par Quimperlé ?

MARCEL, s'asseyant forcément.

Mais oui, je retourne à Paris.

MARGUERITE, malicieusement.

Et vous vous êtes arrêté pour me voir?...

MARCEL.

Pour... (Se reprenant.) Pour vous voir... précisément! (A part.) Elle y tient. (Haut.) Oui... quand j'ai su que vous étiez ici...

MARGUERITE, vivement.

Ah! vous le saviez donc!... Vous disiez tout à l'heure que vous n'en saviez rien?

MARCEL, souriant de son propre embarras.

Je le savais... je le savais vaguement!...

MARGUERITE.

Voyez un peu comme vous êtes devenu menteur!... et tout cela pour s'excuser de ne pas s'être présenté tout de suite: on vous a donc parlé de moi?

MARCEL.

Mais certainement!

MARGUERITE.

Ah!... qui donc?

MARCEL.

Mais... (A part.) Elle ne me laissera pas respirer. (Haut.) Un ami.

MARGUERITE, vivement.

Ah! de ce pays?

MARCEL.

Oui, du pays.

MARGUERITE, vivement.

M. Barillon, peut-être ?

MARCEL, vivement.

Eh! Barillon, justement! (A part.) Je suis sauvé. (Haut.) C'est Barillon! (A part.) Béni soit Barillon!

MARGUERITE.

C'est un bien excellent monsieur qui est venu parler pour moi à mon oncle.

MARCEL, *se rappelant.*

Eh ! mon Dieu ! Il y a quinze jours, n'est-ce pas ?

MARGUERITE.

Oui.

MARCEL, *à lui-même.*

Mais alors, cette jeune fille ?...

MARGUERITE.

Oui !...

MARCEL.

Qu'il voulait !...

MARGUERITE.

Oui ! oui !...

MARCEL, *à part.*

Me faire épouser... Il est fou ! Une marquise ! (*Haut.*) Mais j'étais présent quand il est venu !

MARGUERITE.

Vous étiez ici le soir de mon arrivée ?

MARCEL.

Le soir même !...

MARGUERITE, *debout.*

Et vous ne m'avez pas attendue ?

MARCEL, *saisi et déposant sur la table son album et son chapeau.*

Je... oui... c'est vrai !... Je ne comprends pas comment je ne vous ai pas attendue !... (*A part.*) Allons, je n'en sortirai pas !

MARGUERITE.

Enfin, je ne veux plus vous faire de reproches, vous finiriez par me détester !...

MARCEL.

Oh ! pour cela !...

MARGUERITE.

Mais comme il ne faut plus que vous vous sauviez ainsi, je vais vous présenter à mon oncle, qui vous recevra !...

(*Elle remonte en courant.*)

MARCEL, *courant pour l'arrêter.*

Me présenter !... non ! non ! J'aime mieux une autre fois !... plus tard...

MARGUERITE *, après avoir poussé la porte de droite, sans voir personne.

Pourquoi? Vous vouliez le voir.

MARCEL.

Oui, mais j'ai réfléchi!... Ce que j'avais à lui demander!... Enfin, pas aujourd'hui, n'est-ce pas?

MARGUERITE.

Allons, vous n'avez pas de bonnes raisons, monsieur; et puis il faut bien que vous soyez présenté, pour avoir le droit de me venir voir! (Elle pousse la porte du fond en appelant Bourgogne.) Bourgogne!...

MARCEL, à lui-même, redescendant.

Elle est d'une logique!... il n'y a pas moyen!...

MARGUERITE.

Ne vous sauvez pas, au moins! Je croirais que vous ne voulez pas m'avouer pour votre amie!

MARCEL, à droite.

Oh! par exemple! (A lui-même.) Mais je ne veux pas voir le Marquis, moi.... il va me demander ce que je suis venu faire chez lui! Et je n'ai pas le droit... (Montrant son album en traversant de droite à gauche.) Eh! non! c'est encore un secret. (Haut.) — Demain! je vous en prie.

MARGUERITE, redescendant.

Non, non! aujourd'hui! Voici mon oncle!

SCÈNE XIV

Les Mêmes, LE MARQUIS, FROMENTEL, VAUCLIN.

(Ils paraissent tous trois en même temps, chacun à une porte, Vauclin *à gauche* Fromentel *au milieu*, le Marquis *à droite*.)

LE MARQUIS, à lui-même.

Ensemble!...

MARCEL, à part, les regardant avec surprise.

Eh! mon Dieu! c'est une galerie!...

MARGUERITE, gaiement.

Mon oncle, permettez-moi de vous présenter...

LE MARQUIS, l'interrompant.

Marguerite! votre grand-père vous demande!

MARGUERITE, déconcertée.

Mais, mon oncle!...

LE MARQUIS.

Allez!... mon enfant, allez vite! Il attend!

* Marcel, Marguerite.

MARGUERITE, après l'avoir regardé, à elle-même.

Mon Dieu!... qu'est-ce que j'ai donc fait de mal?

(Elle sort par la droite sur un regard du Marquis, toute troublée.)

SCÈNE XV

LES MÊMES, moins MARGUERITE.

MARCEL, à part.

Ah çà, qu'est-ce que cela signifie?... (Haut.) Je serai donc forcé de me présenter moi-même, monsieur le Marquis, et...

LE MARQUIS, descendant, avec une extrême politesse.

Et la présentation n'en sera pas plus mauvaise, monsieur... Soyez assez bon pour me dire qui j'ai l'honneur de recevoir chez moi!...

MARCEL *.

Un compatriote, monsieur. Permettez-moi de m'autoriser de ce seul titre pour justifier l'importunité d'une visite que je vous aurais certainement épargnée, sans l'insistance de mademoiselle Marguerite.

LE MARQUIS, s'asseyant et l'invitant à s'asseoir.

Mais je sais fort bon gré à ma nièce de son empressement à vous retenir, monsieur, et je ne me consolerais pas d'ignorer plus longtemps le nom qu'elle allait me dire et qui est sans doute...

MARCEL.

Oh! fort obscur, monsieur!... Marcel Cavalier!

LE MARQUIS, à lui-même.

Eh! allons donc! (Haut, en souriant.) Marcel Cavalier! oh! très-bien!... (A lui-même.) Croquant! (Haut.) Cavalier!... Mais permettez!... il me semble que ce nom ne m'est pas inconnu... Cavalier!...

MARCEL, un peu choqué du ton du Marquis.

Sans doute, monsieur le Marquis... car mon arrière-grand-père était attaché à votre maison, et vous avez certainement connu mon grand-père dans votre jeunesse!

LE MARQUIS.

Ah! parfaitement! Pierre Cavalier, notre intendant!

MARCEL.

Oui, monsieur.

LE MARQUIS.

Ah! charmante rencontre! (A lui-même.) Délicieuse même!... Cela va tout seul maintenant! (Haut.) Ah! vous êtes le petit-fils de ce brave homme?

* Vauclin, Marcel, le Marquis, Fromentel.

MARCEL.

Brave homme, en effet, monsieur le Marquis; car en 93 il sauva au péril de sa tête le Duc, votre père, qu'on venait arrêter!

LE MARQUIS, un peu embarrassé, se remettant.

C'est bien ce que je voulais dire : un bon serviteur.

VAUCLIN, avec intérêt.

Monsieur descend du Jean Cavalier qui a commandé les révoltés des Cévennes?

LE MARQUIS, se levant.

Oh! nullement! Cavalier n'était même pas un nom... (A Marcel.) N'est-ce pas? c'était un surnom!... pour le distinguer d'un autre serviteur de la maison! Pierre *le Cavalier!* C'est-à-dire que celui-là montait ordinairement à cheval pour porter nos lettres et faire nos courses. (A Marcel.) N'est-il pas vrai?

MARCEL.

Parfaitement, monsieur le Marquis; mais mon père a glorieusement transformé l'épithète en nom légitime le jour où, à la tête d'une centaine de volontaires mal montés et mal équipés comme lui, il fit à Jemmapes certaine charge à fond de train qui lui valut l'accolade de Dumouriez et son premier grade sur le champ de bataille!

VAUCLIN, avec chaleur.

Votre père est un volontaire de 92, jeune homme?

MARCEL.

Capitaine à Fleurus, monsieur.

VAUCLIN.

Bravo!

MARCEL.

Et colonel à Wagram!

VAUCLIN, faisant la grimace et se détournant.

Ah! l'Empire!...

LE MARQUIS.

Et vous répudiez un passé si glorieux, monsieur Cavalier; vous n'êtes pas soldat?

MARCEL.

Autres temps! autres devoirs!... Mais, pardon, monsieur le Marquis, ma visite se prolonge et je craindrais...

LE MARQUIS.

Du tout, ne nous privez pas d'une conversation à laquelle j'attache le plus grand intérêt, je vous assure; et dites-nous, au moins, monsieur Cavalier, par quelles fonctions vous ennoblissez, à votre tour, un nom si bien porté?...

MARCEL.

Cela est d'un médiocre intérêt pour vous. Monsieur le Marquis, je suis ingénieur.

LE MARQUIS.

Ingénieur civil... ah! très-bien! (A part.) Et tu fais la cour à ma nièce, arpenteur?

FROMENTEL.

Est-ce que c'est vous qui avez fait notre nouveau pont?

MARCEL.

Non, monsieur!

FROMENTEL.

C'est que je ne vous en ferais pas mon compliment!... Si on avait bâti comme ça de mon temps!

MARCEL, à lui-même, les regardant.

Ah çà, mais ils sont fort désagréables!... Où veulent-ils en venir?

LE MARQUIS, ironiquement.

Allons, monsieur Cavalier, je vous fais mon compliment: vous avez bien choisi la carrière du moment! Vive Dieu! messieurs, on ne vous accusera pas de ne point remuer les pierres! Vous excellez à démolir surtout! Pif, paf! allez donc! la pioche et le pic!... Palais! châteaux! églises... bah!... au vent! — courage; et sur les débris du vieux Paris, faites-nous un joli Paris tout neuf, avec chemins de fer sur les toits, et télégraphes électriques d'une fenêtre à l'autre!... le tout parqueté, voûté, éclairé, chauffé au gaz comme une usine et parfumé d'huile chaude et de carbone: ce sera délicieux!

MARCEL, piqué.

Je ne sais pas, monsieur le Marquis, si nous ferons jamais ce Paris-là; mais je puis bien vous garantir que nous ne vous rendrons jamais celui du moyen âge.

LE MARQUIS.

Tant pis, monsieur, il était beau!

MARCEL.

Les jours de peste surtout!... Mais de quel Paris parlez-vous, monsieur le Marquis? — du Paris de Louis XIV, de François Ier, de Charles V, ou de Philippe-Auguste?

LE MARQUIS.

De tous.

MARCEL,

Il faut pourtant choisir; car enfin l'un ne s'est bâti que sur les débris de l'autre; et pour être absolument logique, vous n'avez le droit de regretter que le premier démoli, celui de Julien l'Apostat.

LE MARQUIS.

Je regrette tout ce qui était beau et qui est tombé.

MARCEL.

Eh! nous aussi, monsieur, et nous nous efforçons assez à réparer le mal! Mais vous parliez d'églises; et, sans vous rappeler que c'est nous qui restaurons aujourd'hui celles que vos pères ont gâtées au dix-huitième siècle, allez à Sainte-Croix, votre paroisse, regardez une des fenêtres de l'abside, à l'intérieur; vous y verrez une pierre où sont encore gravés quelques caractères antiques : Un *ex voto à Cérès!* Tout ce qui reste d'un temple païen qui fut jadis à la même place.— Le temple était fort beau sans doute, mais il n'était plus que le passé! et l'Église s'est victorieusement assise sur les débris du temple écrasé dans sa poussière!.. C'était la loi!... c'était justice, et je vous défie de l'en blâmer.

LE MARQUIS.

Oh! l'église soit!... mais...

MARCEL, avec chaleur.

Et pourquoi n'obéirais-je pas à la même loi, quand j'élargis nos rues, au risque d'éventrer la façade de vos hôtels? — Ils sont vides et la foule est dans la rue! Faites-lui place!... Vous regrettez vos ruines! Eh! nous aussi; mais je veux passer et je passerai: car je suis dans mon droit; car j'obéis à cette loi divine qui sacrifie partout la poésie du passé aux réalités du présent; car j'entends une voix qui me crie sans cesse : « Souviens-toi que tu viens du *pire* et que tu vas au *mieux;* marque ton pas! pour que tes fils le retrouvent!... Et vite, et *En avant!...* » Et grisé par ces mots : *En avant!* répétés sans cesse à mon oreille, comme vos anciens cris de bataille et qui nous poussent à la bataille, en effet, mais contre l'Ignorance, la Routine, la Misère, la Faim, la Douleur!... dans cette sainte croisade de l'humanité tout entière liguée contre le Mal, je sens avec orgueil que c'est moi qui la mène au combat,... et je vole partout devant elle chevauchant la vapeur... Et Hurrah! Le convoi à travers les plaines!... par-dessus les fleuves!... et dans le sein des monts!... Hurrah!... L'humanité qui vole à l'air libre et à tire-d'aile vers l'Avenir!... Et quant aux ruines que je disperse en passant... belle affaire! Je sème des villes sur la route!... Bonsoir, poussière, et *en avant! Hurrah!* Les morts sont morts!... c'est pour que les vivants aillent plus vite!

VAUCLIN.

Bravo! jeune homme, bravo! nous faisons route ensemble!

MARCEL.

Quand vous ne chauffez pas trop, monsieur, et quand vous ne déraillez pas !

LE MARQUIS.

Charmante allégorie !... Que suis-je donc, moi, à ce prix? La Chaise à porteurs?

FROMENTEL.

Et moi le Coucou !

LE MARQUIS.

Je me figurais, naïf, que pendant des siècles nous avions guidé l'humanité dans le bon chemin.

MARCEL.

A la longue, monsieur le Marquis, le meilleur sillon peut devenir une ornière.

LE MARQUIS.

Et qu'y jetez-vous, monsieur, dans votre sillon, qui vaille ce que nous semions dans le nôtre?

MARCEL.

Tout ce que vous semiez, monsieur le Marquis, et de plus, une petite graine qui favorise merveilleusement la croissance des autres... le *Progrès!*

LE MARQUIS, ironiquement.

Eh ! allons donc! Lâchez-le donc le fameux mot : le *Progrès*, monsieur. Oh! mais, comment donc! mais, je crois bien... le *Progrès!...* Que ne le disiez-vous tout de suite! Mais, vive le *Progrès*, pardieu !...

MARCEL.

Toutes les railleries ne feront pas...

LE MARQUIS.

Ah! vous photographiez mon portrait plus laid que nature et vous appelez cela de l'art!... Ah! vous fabriquez du vin où il n'entre pas un grain de raisin et vous appelez cela de la science! Ah! vous niez le bon Dieu, comme monsieur (il montre Vauclin), pour douer la salade et les petits cailloux de propriétés divines... et vous appelez cela de la philosophie !... Ah! vous inventez des machines qui sautent, des locomotives qui sautent, des lampes, des cafetières et des calorifères qui sautent, et vous appelez cela le *Progrès?*

MARCEL.

Mais il y a aussi...

LE MARQUIS, vivement.

Oui, les mœurs! n'est-ce pas? C'est là qu'il fleurit, votre *Progrès?* une vie folle, fiévreuse, enragée, qui ne laisse le temps

ni de penser, ni d'aimer, ni d'être bon, ni surtout d'être honnête! On va, on vient, on court, on mange vite, on dort vite, on se marie très-vite! on se déteste encore plus vite: monsieur va au cercle, madame au bal, le fils au café ou ailleurs; l'argent gagné, Dieu sait comme, arrive, saute et sort, Dieu sait comment! Du luxe partout! de l'aisance nulle part! Une génération d'horribles petits vieillards étiques que vous appelez vos jeunes gens (les présents sont exceptés, bien entendu), qui jouent à la Bourse à l'âge où nous jouions encore aux billes! Tout cela sans frein, sans foi, sans chaleur et sans flamme!... Egoïstes, blasés, mal appris, abrutis par le tabac, par le jeu, par les filles, et portant bien la trace de leurs sales veilles sur des fronts blêmes comme l'argent et jaunes comme l'or... Le voilà votre avenir!... la voilà votre espérance! Le voilà votre immense, votre admirable, votre merveilleux *Progrès*... dans le mal!

MARCEL.

Et voilà bien aussi l'éternel refrain qui depuis quatre mille ans se répète de père en fils : les vices d'aujourd'hui, mais les vertus d'autrefois! — Souffrez, monsieur le Marquis, que je défende cette pauvre génération dont je suis, et que je vous demande en quoi la belle jeunesse de ce que vous appelez le bon temps valait mieux que la nôtre!.. Nous fumons, c'est vrai! vos Richelieu prisaient !... Nous allons au café : vous alliez au cabaret!... Nous nous ruinons pour ce que nous appelons ces dames du *demi-monde;* vous vous ruiniez bellement pour ces mêmes dames qui s'appelaient alors les *dames du monde*... Nous faisons des mariages d'intérêt où nous allions nos coffres-forts: vous faisiez des mariages de convenance où vous unissiez vos blasons!... Nous jouons à la Bourse; vous trafiquiez rue Quincampoix; et nous n'avons pas encore trouvé notre comte de Horn qui assassine un coulissier pour lui voler ses actions!... Vous vous récriez à nos toilettes, à nos pince-nez, à nos favoris en broussailles!... Et les canons de vos raffinés et leurs déplorables perruques!... Pourquoi des crinolines à nos dames?... Pourquoi des paniers aux vôtres?—Sont-elles peintes!... étaient-elles coloriées!!! Mal élevés, nous le sommes, je le veux bien, mais enfin nous ne rossons plus le guet; nous ne bâtonnons plus les valets, les créanciers, ni les maris! — Nous ne cassons plus les réverbères; nous n'allons plus, par passe-temps, sur le pont Neuf, comme M. le chevalier de Rieux, avec les plus fringants de la cour, voler la bourse et le manteau des passants. — Enfin, nous parlons argot, *javanais,* tout ce qu'il vous

plaira! C'est bête, oui! mais avez-vous assez grasseyé, suivant la mode, patoisé, baragouiné à l'italienne, supprimé des R, ajouté des Z?... Allons! allons! monsieur le Marquis, laissez crier à la *décadence* certaines gens qui n'ont que ce moyen de justifier leur propre nullité, et trop heureux d'ailleurs d'assommer les vivants qui les gênent, avec les os des morts qui ne les gênent plus; et accordez-moi bonnement qu'en sottises et en vices les siècles n'ont rien à se reprocher l'un à l'autre; et qu'à tout prendre, avec moins d'honneur qu'autrefois, nous avons souvent plus de probité; avec moins de morale plus de mœurs, et en définitive, autant d'esprit pour le mal, et tout autant de cœur pour le bien!

LE MARQUIS.

En tout cas, monsieur, ce n'est pas un gentilhomme de mon temps qui se fût permis de franchir la clôture d'une maison, dans un but évidemment suspect, puisque nous sommes encore à le connaître!...

MARCEL.

Eh! monsieur, est-ce là que vous vouliez en venir? Avouez qu'il eût été plus généreux de me mettre loyalement en demeure de me justifier tout d'abord.

LE MARQUIS.

Eh bien! vous avez dit le mot, monsieur; faites la chose : et sachons enfin pourquoi depuis deux jours ces allures étranges autour de ma demeure?

MARCEL.

Je suis peut-être un peu coupable, monsieur le Marquis, je l'avoue, d'avoir pénétré...

LE MARQUIS, l'interrompant.

Un peu coupable!... monsieur, l'homme qui échange des regards avec une jeune fille, et qui tout à l'heure encore lui écrivait...

MARCEL, stupéfait.

Moi!... moi!... mais voilà une déplorable erreur, monsieur... mais ce que je fais depuis hier, mais ce que j'écrivais tout à l'heure... mais rien de tout cela n'a le moindre rapport avec mademoiselle votre nièce, que j'estime et que j'honore infiniment!

LE MARQUIS.

Mais enfin, monsieur, vous regardiez constamment de ce côté.

MARCEL.

Je l'avoue!

LE MARQUIS.

Vous écriviez?

MARCEL.

Pardon!... je dessinais! (Prenant l'album.) Des croquis, des plans, une vue à vol d'oiseau de votre parc, de votre maison même... et voilà tout mon crime!

(Les trois hommes se regardent stupéfaits.)

LE MARQUIS.

Mais tout cela, monsieur, dans quel but enfin, pourquoi?

MARCEL.

Mais pour compléter l'étude que je fais depuis un mois, monsieur le Marquis, par ordre de la Compagnie dont je suis ingénieur.

LE MARQUIS.

Une étude!... de route?...

MARCEL.

Non, monsieur le Marquis, mais un embranchement du chemin de fer de Nantes, que nous poussons à Quimper, par Vannes et par Quimperlé.

LE MARQUIS, FROMENTEL, VAUCLIN.

Par Quimperlé?

MARCEL, ouvrant l'album sur la table.

Et voici le tracé que j'achevais et qui coupe en deux votre maison!

LE MARQUIS, tombant assis et saisissant l'album.

Ma maison! ma maison!

VAUCLIN, courant à la table.

Un chemin de fer, ici?

FROMENTEL.

Chez nous?

MARCEL *.

C'est la voie directe!

LE MARQUIS, regardant le tracé.

Oui, oui! regardez! c'est bien cela! la ligne noire va, vient, monte et descend! Elle serpente... elle abat... elle brise tout! Mon jardin... coupé! Mon parc, mes vieux arbres, mes beaux arbres... coupés!.. Ma maison, cette chère maison que trois générations se sont plu à agrandir, à embellir... coupée, ruinée, en poussière! (Se levant et avec une colère sourde.) Rien, ils ne nous laisseront rien! Je fuis leur ville...—je viens m'enfouir dans un désert, loin de leur monde nouveau que j'exècre... et là du moins je me crois à l'abri de leur infernal génie!... Mais non!... nous laisser

* Marcel, Fromentel, Vauclin, le Marquis.

le droit de vivre, d'aimer, de prier à notre guise... allons donc! Il faut bien que leur *Progrès* étende ses bras jusqu'ici, et qu'il nous torture dans ses roues d'acier, et qu'il passe!... Dût-il nous broyer le cœur.

VAUCLIN, cherchant à le calmer.

Voyons! voyons!

LE MARQUIS.

Ah! ce n'est pas encore fait! et j'en jure Dieu, je le défendrai pied à pied, mon dernier asile; et plutôt que de jeter au vent la cendre du foyer, vous écraserez celle du maître.

(Il va tomber assis à droite.)

VAUCLIN.

Voyons! sapristi! sois un homme! Du cœur!

FROMENTEL, assis de face et regardant le tracé.

Tout n'est pas perdu, que diable! Il est si facile de modifier le tracé... ce bon jeune homme ne demande pas mieux... la ligne un peu plus à droite ou à gauche : qu'est-ce que ça lui fait? Par exemple, sur les terrains de monsieur le maire! par ici... là! le petit ruisseau bordé de betteraves! Ça n'a rien de sérieux ça, un petit ruisseau et des betteraves.

MARCEL, regardant.

Parfaitement

FROMENTEL.

D'autant que nous ne sommes pas des ingrats et que...

MARCEL, l'arrêtant.

Monsieur Fromentel! si j'avais pu oublier un instant mon devoir, il ne fallait qu'une phrase pareille pour me rappeler qu'il est tout entier tracé dans cette ligne noire, et que ma conscience n'a plus le droit d'en sortir. Demandez à monsieur le Marquis, qui s'y connaît en fait d'honneur!

LE MARQUIS, se levant.

Vous avez raison, monsieur!... et je vous demande pardon d'avoir pu soupçonner un instant votre loyauté! Aussi bien n'est-ce pas à vous que j'ai affaire... et je pars...

VAUCLIN.

Tu pars?

LE MARQUIS.

Pour Paris.

FROMENTEL.

Pour Paris?

VAUCLIN.

Tu veux?...

LE MARQUIS, très-ému.

Ah! laisse-moi, il ne fallait pas moins pour me faire oublier un serment de trente ans!... Mais je la verrai une fois face à face leur civilisation, et je me mettrai au courant!... Ce n'est qu'un projet, grâce à Dieu!... J'ai des amis, des parents influents!... Je verrai! je saurai!... Et, pardieu! moi aussi j'intriguerai... Allez-vous à Paris, monsieur?

MARCEL.

Non, monsieur le Marquis. — Je souhaite bien sincèrement que vous puissiez faire modifier mes instructions : j'aurai l'honneur, si vous le permettez, de vous voir à votre retour.

LE MARQUIS.

Merci, monsieur! Adieu, Fromentel! adieu, Vauclin!.

VAUCLIN, l'arrêtant.

Voyons, Laroche! voyons, la, soyons raisonnable, morbleu! Si ton roi te la demandait, ta maison, la donnerais-tu?

LE MARQUIS, avec élan.

Ah! à lui... parbleu!

VAUCLIN.

Eh bien! c'est le pays qui la demande! donne-la, et vive la Nation!

LE MARQUIS.

Ah! ce n'est pas la même chose, mon ami, ce n'est pas la même chose!

VAUCLIN.

Mais, vieil entêté!...

LE MARQUIS.

Ne me querelle pas!... je n'aurais pas la force de te répondre.

VAUCLIN, lui serrant les mains.

Alors, bon voyage!... bon voyage!

LE MARQUIS, très-ému.

Je ne peux pas la quitter pour trois jours sans avoir des larmes dans les yeux! Et ils veulent que je la perde à jamais! Ah! nous allons bien voir!... Bourreaux! bourreaux!

(Il sort, Cavalier referme son album.)

FROMENTEL, prêt à suivre le Marquis, à Marcel, avec reproche.

Quand on pense qu'il était si facile de passer par le petit ruisseau!

MARCEL, le saluant.

Et de rouler dans la boue!

(Il sort. Fromentel hausse les épaules et sort de son côté.)

VAUCLIN, seul, passant à gauche.

Eh bien! au moins c'est un honnête homme, celui-là!

SCÈNE XVI

VAUCLIN, MARGUERITE.

MARGUERITE, entrant vivement. (Musique.)

Mon parrain!

VAUCLIN, s'arrêtant et se retournant.

Hé!...

MARGUERITE, inquiète.

Mon Dieu! que s'est-il donc passé?

VAUCLIN.

Rien.

MARGUERITE.

Mais où va mon oncle?

VAUCLIN.

A Paris!

(Même jeu.)

MARGUERITE.

Ah! et... et *lui!...*

VAUCLIN.

Cavalier!... Eh bien! il s'en va, Cavalier.

MARGUERITE.

Et il ne reviendra pas?

VAUCLIN, la regardant.

Qu'est-ce que cela te fait?

MARGUERITE.

Ah! ce que vient de me dire Rosalie est donc vrai? on le renvoie à cause de moi!...

(Elle glisse sur la chaise à gauche de la table, toute prête à pleurer.)

VAUCLIN courant à elle.

Eh bien! Marguerite! Marguerite!... (A lui-même, comprenant.) Ah! bah!

(La toile tombe.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIEME

Un salon au premier étage. — Au fond, fenêtre avec perron grillé qui descend au jardin. — Quand la fenêtre est ouverte, on voit le parc, dont tous les arbres sont dépouillés et couverts de neige. — A gauche, premier plan, une cheminée; du même côté, pan coupé, porte de la chambre de Marguerite. — A droite, premier plan, porte d'entrée. — Deuxième plan, pan coupé, porte d'appartement. — En avant, à droite, un canapé; devant la cheminée, un grand fauteuil de malade avec un coussin; un guéridon; ameublement de même style qu'au premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE

BOURGOGNE, FROMENTEL.

FROMENTEL, entrant.

Eh bien, toujours souffrante?

BOURGOGNE, occupé à la cheminée.

Ah! les convalescences! Je l'ai prédit à mademoiselle. Gare les rechutes! — La nuit a été un peu agitée, car M. Vauclin a fait rester la garde-malade.

FROMENTEL.

Une Sœur?

BOURGOGNE.

Ah! bien, oui! il n'a pas voulu entendre parler de Sœur. Vous seriez bien aimable d'allumer le feu pour moi, monsieur Fromentel; je n'ai pas l'habitude de chauffer le salon de si bonne heure, ça me trouble.

FROMENTEL, passant à la cheminée.

C'est bien. Le facteur est-il venu?

BOURGOGNE.

Non, monsieur, pas encore.

FROMENTEL, regardant l'heure.

Deux heures et demie! ils ne marchent plus, ces facteurs; rien ne marche.

(Il cherche le papier pour allumer le feu.)

BOURGOGNE.

Vous verrez qu'il n'y aura pas encore de lettres de M. le Marquis ! (*à Fromentel, en lui montrant le coin de la cheminée*) Là ! là ! le papier ! — Cinq jours à Paris... qu'est-ce qu'il peut faire? Et M. Vauclin qui n'a pas voulu lui écrire l'état de mademoiselle, de peur de l'effrayer ! (*Même jeu.*) Les allumettes... là !... dans le coin ! — Il nous dit toujours que ce n'est rien. (*Secouant la tête.*) Mais j'ai idée qu'au fond, il n'est pas si tranquille que ça. — Eh bien, ça va-t-il?

FROMENTEL, *frottant encore une allumette qui rate.*

Et de dix !

BOURGOGNE, *s'en allant.*

Et puis M. le Duc qui ne se lève pas à cause du froid, voilà mon service révolutionné pour toute la journée. Soufflez ! allez ! soufflez ! ça ira !

(*Il sort par la droite.*)

SCÈNE II

FROMENTEL, *seul, continuant à frotter ses allumettes qui ne prennent pas feu, puis* URBAIN.

FROMENTEL.

Et de dix !... (*Frissonnant.*) Brrr !... Au mois de mars, de mon temps, nous mangions des petits pois... des petits pois conservés, c'est vrai... mais il faisait si doux qu'on aurait pu croire que c'étaient des primeurs... Tandis qu'aujourd'hui, est-ce qu'ils sont capables de conserver quelque chose ! (*Rageant contre ses allumettes*) Cristi ! c'est comme leurs allumettes !... Nous avions des briquets phosphoriques... un petit tube rouge ! on ôtait le couvercle !... on le mettait là !... puis le porte-allumettes... on le posait là... puis le bouchon de la petite bouteille. On prenait une allumette et on farfouillait dans la bouteille... c'était fait tout de suite... Mais depuis leurs allumettes chimiques... (*A une allumette qui prend.*) En voilà une enfin !... Ah ! vous êtes bien aimable ! si vous voulez maintenant être assez bonne pour ne pas vous éteindre...

(*Il allume le feu.*)

URBAIN, *ouvrant la porte d'entrée et parlant avec précaution sans entrer.*

Papa !...

FROMENTEL.

Ah !... te voilà, pendard !... tu as encore découché.

URBAIN, *échiné, courbé en deux, grelottant et toussant avec extinction de voix.*

J'ai passé la nuit au café du *Commerce.*

FROMENTEL, *allumant du feu.*

Ça ne m'étonne pas !

URBAIN.

On causait littérature. J'ai discuté sur les *Mémoires de quatorze générations de bourreaux.*

FROMENTEL.

C'est toi, le bourreau ! Va-t'en, va, je te donne ma malédiction ! Passe-moi une bûche... Tu n'es pas le fils de ton père !

URBAIN, *lui donnant une bûche.*

Voilà de ces choses désagréables que je ne te dirais jamais, moi.

FROMENTEL, *soufflant son feu avec un soufflet qui ne va pas.*

Si tu n'étais pas né dans un temps où les mœurs étaient autrement respectées qu'aujourd'hui !... je dirais qu'il y a là-dessous quelque mystère d'infamie !

URBAIN, *s'asseyant sur le bord du guéridon.*

Voyons!... veux-tu être un peu sérieux ? nous causerons affaires.

FROMENTEL, *soufflant toujours le feu qui ne prend pas.*

Quelle figure ! ce n'est plus vert-de-gris maintenant !... c'est olive.

URBAIN.

Aussi je veux me marier.

FROMENTEL.

Avec ta cafetière, chenapan ?

URBAIN, *passant à droite pour aller s'asseoir sur le divan.*

Ah! oui — jolie — ma cafetière! Elle m'écrit une lettre ce matin où elle m'appelle Anténor, en me demandant de l'argent. Urbain, Anténor et de l'argent, comme tout ça sonne bien ensemble! Elle se sera trompée d'adresse en mettant l'enveloppe, et c'est un Anténor qui a reçu ma lettre. (*Assis.*) Ce nom... Anténor!... Qui est-ce qui peut encore s'appeler Anténor au dix-neuvième siècle?

FROMENTEL.

Valcreuse !...

URBAIN.

Oh ! Anténor Valcreuse !... c'est le vieux !... Ah ! bien, s'il a reçu ma lettre, il doit être content !

FROMENTEL.

Qu'est-ce que c'est, polisson?... (*A part, avec satisfaction.*) Un Lovelace, tenez!... tout son père en 1825... C'est un Fromentel!... (*Haut avec sévérité.*) Vous riez, garnement!... Des rivalités avec M. de Valcreuse !...

URBAIN.

Mais non!... mais non, puisque je renonce à la cafetière: c'est ma cousine que je veux épouser.

FROMENTEL, adouci, se retournant.

Marguerite! Tu veux épouser Marguerite, cher enfant?

URBAIN, étendu sur le canapé.

Vois-tu, papa, je suis dégoûté de la vie!... La vie n'a plus d'illusions pour moi!... J'ai vidé la coupe jusqu'à la lie.

FROMENTEL, amicalement.

La coupe!... c'est la bourse de papa, garnement!

(Il s'assied près de lui sur le canapé.)

URBAIN, étendu sur le divan.

Nous vivons si vite aujourd'hui! ça vous mûrit!—je suis mûr... je trouverai l'oubli et le calme dans la régularité de la vie domestique... Ça ne sera pas tous les jours drôle, mais je m'y ferai... et puis elle aura une jolie dot, la petite!... c'est solide, ça. Suis-je assez sérieux, hein?

FROMENTEL, avec complaisance.

Il a pourtant du bon, ce garnement-là, quand il veut bien!

URBAIN.

Une fois marié, je m'en irai à Paris.

FROMENTEL.

Et puis?

URBAIN.

Et avec de l'argent, je me ferai des amis! Je donnerai à dîner, je monterai une réclame et je me ferai mousser en même temps que mon champagne!... C'est joli ça, hein? comme style.

FROMENTEL, ravi.

Voilà des idées au moins: à la bonne heure! — Si tu appliquais ça, cher enfant!

URBIN.

J'appliquerai aussi.

FROMENTEL.

Avec tes qualités, mon bon petit Urbain... si tu voulais fonder une entreprise comme la mienne...

URBAIN.

Un journal?

FROMENTEL.

Un journal!

URBAIN.

Je fonderai un journal de critique littéraire.

FROMENTEL, se levant.

Tu *fondras* la dot, gredin ! Va au diable, je te donne ma malédiction ! (Il revient au feu, qu'il souffle sans succès.) Non, non, tu n'es pas plus mon fils que ce soufflet n'est un soufflet.

(Il jette le soufflet.)

URBAIN.

Il a aussi mené la vie, celui-là : il est comme moi.

SCÈNE III

LES PRÉCÉDENTS, VAUCLIN, sortant de chez Marguerite, puis BOURGOGNE.

VAUCLIN.

Mais quel bruit, près d'un malade ! (A Urbain.) Tiens, tu n'es pas encore mort, toi ?...

URBAIN, se levant.

Voilà une plaisanterie qui m'agace ! Comme si j'avais envie de mourir !

BOURGOGNE, à Urbain.

M. de Valcreuse est en bas, qui demande à parler à monsieur, avec des épées.

URBAIN.

Des épées ! Est-ce qu'il croit me faire peur... Mais je vais le calotter.

(Il sort.)

FROMENTEL.

Urbain, je te le défends !... Le calotter ! Mais c'est qu'il est enragé... Tout son père en 1830 !... Urbain !... (Il sort, les pincettes à la main.) Décidément, c'est un Fromentel !...

SCÈNE IV

VAUCLIN, BOURGOGNE.

BOURGOGNE.

Heureusement que mademoiselle est réveillée ! Voici une lettre, monsieur.

VAUCLIN, vivement, la saisissant.

Ah ! de Paris !... la réponse...

BOURGOGNE.

De M. le Marquis ?

VAUCLIN.

Non : du médecin qui a soigné Marguerite à Paris.

(Il l'ouvre et lit tout bas.)

BOURGOGNE.

Monsieur, dois-je dire à la garde de revenir ce soir?

VAUCLIN, continuant à lire.

Je crois bien.

BOURGOGNE.

Est-ce que mademoiselle serait plus malade, monsieur?

VAUCLIN.

Ai-je dit cela?

BOURGOGNE.

C'est que monsieur paraît inquiet... Cette lecture...

VAUCLIN.

Nullement. Va à la diligence pour l'arrivée de trois heures; j'attends Laroche aujourd'hui.

BOURGOGNE.

Oui, monsieur; le temps de mettre ma livrée.

VAUCLIN.

Ta livrée! Tu ne peux pas la jeter aux orties, ta livrée?...

BOURGOGNE.

Comment monsieur veut-il que je m'habille?

VAUCLIN.

Comme moi, donc.

BOURGOGNE.

Monsieur veut rire; je ne puis pas m'habiller comme mon supérieur.

VAUCLIN.

Il n'y a pas de supérieur; tu es mon égal, animal.

BOURGOGNE.

Monsieur voit bien que non, puisqu'il m'appelle *animal*; et je ne peux pas lui en dire autant.

(Il sort par la droite.)

VAUCLIN, seul.

Ces brutes-là, on ne devrait leur enseigner les droits de l'homme que le fouet à la main.

SCÈNE V

MARGUERITE, VAUCLIN.

Marguerite est entrée depuis quelques instants, et elle est allée à la fenêtre. — Elle est pâle et triste.

VAUCLIN, l'apercevant.

Ah! chère petite, tu t'es levée!...

MARGUERITE.

Oui, parrain; ne me grondez pas... Je suis si fatiguée de garder la chambre et le lit...

VAUCLIN, lui donnant le bras pour la faire descendre.

Comment te sens-tu?

MARGUERITE.

Toujours de même.

VAUCLIN, inquiet.

Et la tête... la tête...?

MARGUERITE.

Un peu lourde... je suis fatiguée...

VAUCLIN.

Tiens... ce fauteuil... là!... avec ce coussin...

(Il la fait asseoir.)

MARGUERITE, frissonnant.

J'ai si froid... Je ne puis pas me réchauffer...

VAUCLIN.

Enveloppe-toi bien!

MARGUERITE, assise.

Voilà comme ma grande maladie a commencé.

VAUCLIN, derrière elle.

Mais non... mais non!...

MARGUERITE.

Ah! cette fois... ce ne serait pas long!...

VAUCLIN.

Eh bien, veux-tu te taire! Est-ce que tu n'es pas mieux ainsi?

MARGUERITE.

Si... plus près de la fenêtre.

VAUCLIN, à part.

Toujours. (Haut.) Si tu es près de la fenêtre, tu seras loin du feu.

MARGUERITE, fiévreuse, nerveuse, essayant de tourner le fauteuil.

Si, comme cela... de ce côté ! Je verrai un peu...

VAUCLIN.

Mais, chère enfant, il n'y a rien à voir que la neige tombée ce matin.

MARGUERITE.

Je veux voir la neige.

VAUCLIN.

Allons!... tournons le fauteuil commme cela.

MARGUERITE, se soulevant pour regarder par la fenêtre.

Encore.

VAUCLIN.

Non, non, la fenêtre est mal close, vois-tu! il vient un vent de ce côté!... Je t'en supplie, couvre tes épaules!—Il ne faudrait qu'un refroidissement, une porte ouverte, un courant d'air!...

MARGUERITE, regardant le jardin.

Ah! que la journée est longue à regarder toujours un chemin où personne ne passe!

VAUCLIN, à part.

Pauvre enfant!

MARGUERITE, fermant les yeux.

Si je pouvais dormir!

VAUCLIN.

C'est cela : dormons.

MARGUERITE.

Non, lisez-moi quelque chose, mon bon parrain.

VAUCLIN.

Lisons. Que veux-tu que je te lise, filleule?

MARGUERITE, désignant un livre sur la table.

Ce livre-là que m'a prêté M. l'abbé.

VAUCLIN, à lui-même.

Ah ! oui, le directeur de la maison, ma bête noire.

(Il prend une chaise et va pour se placer entre elle et la fenêtre.)

MARGUERITE.

Non, pas ici, mettez-vous là.

(Elle lui montre la droite du guéridon.)

VAUCLIN, à lui-même, en transportant sa chaise.

Je n'ai jamais été si patient!... (Assis.) La... lisons maintenant. (Il ouvre le livre.) Fénelon... (Saisi.) Fénelon! *De l'existence et des attributs de Dieu.* (A lui-même, à part.) Oh! (Haut.) Si nous lisions autre chose, hein? Cela te serait-il égal?

MARGUERITE.

Pourquoi ?

VAUCLIN.

Ce n'est pas trop gai, ça, pour une malade.

MARGUERITE, tristement.

Je n'ai pas envie de rire.

VAUCLIN, résigné.

Alors, lisons!... lisons!... Où en es-tu? à la fin?

MARGUERITE.

Non ; tout au commencement.

VAUCLIN.

Chapitre Ier. *Preuves de l'existence de Dieu!*

MARGUERITE, l'interrompant.

Est-ce que c'est vrai, mon parrain, qu'il y a des personnes qui ne croient pas en Dieu?...

VAUCLIN, à lui-même.

Parbleu ! s'il y en a!

MARGUERITE.

Plaît-il ?

VAUCLIN, se reprenant.

Je dis : « Mais oui, il paraît qu'il y en a. »

MARGUERITE.

Comment cela est-il possible?... n'avoir rien de ce qui console... Cela est si bon, quand on est triste, de penser qu'il y a là-haut quelqu'un qui vous écoute.... qui vous regarde... La nuit, quand je ne dors pas, parce que la fièvre bat mes tempes, je cause avec Dieu ; je lui dis tout bas toutes mes espérances, toutes mes craintes, et il me semble qu'il me répond : « Courage ! » Et je m'endors après cela si heureuse, si calme!... Voilà le vrai médecin.

VAUCLIN.

Bon, bon! mais...

MARGUERITE.

Et quand on perd quelqu'un qu'on aime! il faudrait donc croire que tout est fini?...

VAUCLIN, à demi-voix.

Eh bien!

MARGUERITE, avec la fièvre, s'exaltant peu à peu.

Dieu! ma pauvre mère! Penser que l'on ne se retrouvera plus, jamais... nulle part! Et quand je suis très-malade, au lieu de me consoler en me disant... « Eh bien, je vais la revoir, au moins!...» (Vauclin inquiet, se lève.) Se dire : «Non ! j'irai comme elle dans la terre froide, glacée!... » (Se levant et entourant Vauclin de se

bras.) O Dieu! l'horreur! mon parrain! ne me laissez pas dire cela! Cela me fait peur... restez là... J'ai peur!...

VAUCLIN, ému.

Eh bien, eh bien! quelle enfant!... Mais c'est toi qui me fais peur! Voyons, voyons! tu t'exaltes là...

MARGUERITE, retombant assise.

J'ai un peu de fièvre, voyez-vous!

VAUCLIN.

Tu as la tête brûlante· ne parle pas tant!... Je vais te donner une potion qui te calmera!... (Redescendant à droite, à part.) Ouf!... enfin, c'est fini!...

(Il passe à la cheminée et prépare la potion en tournant le dos à Marguerite.)

MARGUERITE, doucement, après un petit silence.

Pourquoi donc n'allez-vous jamais à l'église, parrain?

VAUCLIN, à part.

Encore. (Haut.) Mais parce qu'un homme... un médecin... et puis à mon âge... Voyons!...

(Il verse la potion dans une cuillère.)

MARGUERITE.

Et si j'étais très... très-malade, vous n'iriez pas à l'église prier un peu pour moi?

VAUCLIN, all nt à e'le, avec la cuillère pleine.

Mais quelle idée, mon Dieu! toujours! mais tu n'es pas très-malade.

MARGUERITE.

Mais si je l'étais... si j'étais en danger de mort?

VAUCLIN.

Eh bien! veux-tu te taire, méchante enfant! Tiens, bois cela!

MARGUERITE.

Jurez-moi, avant, que vous irez à l'église... si je suis bien malade.

VAUCLIN, présentant la cuillère.

Eh bien, oui, chère enfant... Bois!...

MARGUERITE.

Je ne boirai pas si vous ne jurez pas sur ce que vous avez de plus sacré.

VAUCLIN, même jeu.

Eh bien, je te le jure, la...

MARGUERITE. Elle boit un peu, puis s'arrête.

Et vous prierez Dieu à genoux...

VAUCLIN.

A deux genoux.

MARGUERITE. Elle achève de boire.

Dieu vous saura si bon gré de le faire qu'il me guérira... vous verrez.

VAUCLIN, ému.

Eh bien, oui, mon enfant, oui, il te guérira.

MARGUERITE.

Merci !... Ah ! laissez-moi vous embrasser.

VAUCLIN, l'embrassant.

Voyons, chère petite !...

MARGUERITE, accablée et retombant.

Merci !...

VAUCLIN. Il redescend en essuyant une larme.

Enfin ! Quel assaut !... (La regardant.) Elle s'endort !

(Musique en sourdine. — Vauclin passe à droite et va serrer la potion dans un petit meuble.)

MARGUERITE, s'endormant et rêvant tout haut.

Il reviendra.

VAUCLIN.

Encore lui... Elle va rêvasser... comme toujours, et ne pas dormir.

(Il revient à elle.)

MARGUERITE.

Il reviendra par là !... Il n'ose pas... on l'a chassé...

VAUCLIN, à demi-voix, à son oreille.

Mais non...

MARGUERITE.

Si... Rosalie me l'a dit !... On l'a chassé parce qu'il a demandé ma main... et il est parti.

VAUCLIN, de même.

Mais il n'est pas parti, chère enfant !... Dors tranquille. Il est à Quimperlé.

MARGUERITE.

Non !

VAUCLIN.

Je l'ai vu hier.

MARGUERITE, tressaillant.

Et il ne vient pas me voir !... On l'a chassé !... Mon oncle... Rosalie me l'a dit !

VAUCLIN, à lui-même, montrant le poing à Rosalie dans le vide.

(Bas.) Ah! vieille sorcière! (Haut.) Mais non, au contraire!... Dors, je t'en prie.

MARGUERITE, vivement.

Ce n'est pas vrai, n'est-ce pas?... Oui, on l'a bien reçu, au contraire...

VAUCLIN.

Mais certainement!

MARGUERITE.

Oui!... Et mon oncle est allé à Paris pour les renseignements.

VAUCLIN.

Mais, justement.

MARGUERITE, de même, avec joie.

Oui!... Et on nous mariera!

VAUCLIN.

Mais oui, chère enfant!... Oui, certainement, on vous mariera!

MARGUERITE, soupirant avec bonheur.

Ah!

(Elle s'endort.)

VAUCLIN.

Elle va dormir profondément, grâce à la potion! (Il prend son pouls.) La fièvre s'apaise un peu! Pauvre enfant! Elle aime: toute la maladie est là.

BOURGOGNE, entrant.

Monsieur!... monsieur!

(La musique continue *agitato* et *crescendo*.)

VAUCLIN.

Plus bas!

BOURGOGNE, baissant la voix.

Voici M. le Marquis de retour.

VAUCLIN.

Déjà!

BOURGOGNE.

Et tout joyeux!

VAUCLIN.

Mon Dieu! c'est vrai! il ne sait rien!... Il faut lui apprendre. (Vivement.) Ouvre la porte, qu'il ne voie pas Marguerite dans cet état! il la croirait morte.

LE MRAQUIS, dehors.

Vauclin! Marguerite!...

(Bourgogne ouvre la porte de la chambre de Marguerite et tire le fauteuil, aidé par Vauclin.)

VAUCLIN.

Vite donc... et ça, et ça! (Il fait disparaître la potion et la petite cuillère dans le petit meuble de droite, s'assure que la porte de Marguerite est fermée, et dit tout haut, en affectant la gaieté.) Comment ! c'est lui! c'est lui! Où donc ? où donc?...

SCÈNE VI

LE MARQUIS, VAUCLIN, FROMENTEL *, ROSALIE.

LE MARQUIS, entrant vivement, vêtu en Parisien qui voyage, avec une escarcelle et une couverture, triomphant et de bonne humeur, des journaux et des brochures à la main. (La musique cesse).

Eh! ici, mon bon Vauclin! Bonjour, mon vieil ami!... bonjour, Fromentel, bonjour! — Allons, Bourgogne, les bagages, vite, vite!

ROSALIE, avec sentiment.

Ah! monsieur le Marquis!

(Elle tourne autour de lui pour l'embrasser; le Marquis lui remet ses journaux, qu'elle porte au fond.)

FROMENTEL, regardant la couverture.

Quel luxe!

LE MARQUIS, à Vauclin.

Et mon père? et Marguerite?

VAUCLIN.

Pas si fort, ils dorment. (Avec intention.) Et même Marguerite...

LE MARQUIS, sans l'écouter.

Ils dorment encore!... Ah! les paresseux!... (A Bourgogne et au valet.) Allons, dépêchons, voyons! Les trois caisses sous le hangar!... les colis couverts de toile dans le vestibule, les malles chez moi! et dégourdissons-nous, mes amis! Allons, allons donc!

ROSALIE, même jeu, le rattrapant à gauche et cherchant à l'embrasser.

Ah! monsieur le Marquis!

VAUCLIN, passant devant elle.

Et tu vas?...

(Rosalie, dépitée, remonte pour retrouver le Marquis d'un autre côté.)

LE MARQUIS, gaiement.

Vingt ans, mon ami, vingt ans! Je me porte! je suis léger. (Jetant l'escarcelle à Bourgogne.) Eh bien! et ça, et ça donc?

(Il jette la couverture à Bourgogne, et c'est Rosalie qui la reçoit au moment où elle tend les bras.)

* Vauclin, le Marquis, Fromentel, Rosalie ; Bourgogne, *au fond.*

ROSALIE.

Ah ! monsieur le Marquis ! .. J'avais rêvé son retour.

LE MARQUIS, au moment où elle va l'embrasser, à Bourgogne, en se retournant.

Ah ! et la vache?

ROSALIE, stupéfaite.

La vache !

LE MARQUIS, à Bourgogne.

N'oubliez pas la vache de la voiture, où j'ai laissé des bourriches ! (Les domestiques disparaissent.) Ah ! (Rosalie l'embrasse définitivement. C'est ça, là, ouf !... enfin je respire !

(Il s'assied sur le canapé.)

VAUCLIN.

Voici du feu !

LE MARQUIS, assis.

Bon, bon, je n'ai pas froid ! Vous avez froid, vous autres ?—Est-ce contrariant ! Mon père, cette petite fille qui dorment, à onze heures ! (Regardant la pendule et sa montre.) Tiens ! vous retardez !

FROMENTEL.

Mais non !

LE MARQUIS.

Si... si... il est onze heures et demie à la Bourse.

VAUCLIN, surpris.

La Bourse !

FROMENTEL, de même.

La Bourse de Quimperlé ?

LE MARQUIS.

Eh bien, quoi?... Qu'est-ce que vous avez ?... Vous avez l'air gelés tous les trois.

VAUCLIN.

Mais non, c'est toi qui est tout...

FROMENTEL.

Oui, tout...

ROSALIE.

Vous allez ! vous allez ! vous allez !...

LE MARQUIS, se levant gaiement.

Vingt ans ! mon ami ! vingt ans ! C'est Paris ! (Se levant.) Eh ! à propos ! victoire !

FROMENTEL et VAUCLIN.

Pas de chemin de fer à Quimperlé !

LE MARQUIS.

Il n'y a plus de chemin de fer!

VAUCLIN.

Tu as?...

LE MARQUIS, avec une extrême volubilité, à la Parisienne, en mangeant la moitié des mots.

Ah! Dieu! j'ai couru à pied, en voiture; je me suis fait présenter, recommander, appuyer! Une porte ouverte, une autre enfoncée!... Deux membres d'administration, par hasard d'anciens amis! J'ai causé, discuté!... Un gros propriétaire, vous comprenez!... une autorité!... Avec un peu d'éloquence !... Quimperlé, mauvais tracé : Guingamp, Dinan... Ah! bon, des débouchés!... de l'avenir!... Mais Quimperlé, terrains vagues!... des remblais... un argent fou!... et je les ai convaincus, mon ami, convaincus; entendez-vous? convaincus!...

VAUCLIN, ahuri, regardant Fromentel.

Oui, j'entends bien, *convaincus.* (A Fromentel.) Et vous?

FROMENTEL, de même.

Moi, j'ai entendu (imitant le marquis) : « Brrr!... *convaincus!* »

ROSALIE.

Mais le reste!...

VAUCLIN.

Pas un mot!

LE MARQUIS.

Comment, pas un mot?

VAUCLIN.

Dame, tu parles, tu parles, on n'y est plus.

FROMENTEL.

Oui, ça tourne dans la tête...

ROSALIE.

Moi, ça me grise.

LE MARQUIS.

Mais qu'est-ce qu'ils ont? Mais vous êtes gelés! Mais ils sont gelés! — Et, du reste, tout le monde va bien ici?

VAUCLIN.

Oui... sauf Marguerite... un peu...

LE MARQUIS.

Bon, bon! Ce n'est rien! je sais ce que c'est!

VAUCLIN.

Ah!

LE MARQUIS.

Parbleu!

VAUCLIN.

Ah! tu as trouvé?

LE MARQUIS, renforçant.

Oui, oui, à l'instant même, en quittant la diligence, où on est bien mal, par parenthèse! Oh! qu'on y est donc mal!...

FROMENTEL.

La Quimperloise?

LE MARQUIS.

Oh! *la Quimperloise* est atroce! Nous étions huit là dedans! avec un enfant en nourrice!... Pas de coupé! et mon voisin qui dormait sur mon épaule. — Les chevaux n'étaient plus ferrés à glace; nous avons failli dégringoler... et un froid... Moi qui quittais le chemin de fer, où j'avais sous les pieds une bonne bouteille! où j'étais bien accoudé, bien adossé, bien assis...

(Stupeur des trois, qui se regardent.)

ROSALIE, confondue.

L'éloge du chemin de fer!...

LE MARQUIS.

Mais non! non! je ne fais pas l'éloge du chemin de fer... Seulement, je proteste contre *la Quimperloise*.—Bref, en traversant Quimperlé, qui est très-pittoresque, mais fort ennuyeux... et triste et sale!... Oh! que c'est donc sale!

ROSALIE, piquée.

Dame! l'hiver...

LE MARQUIS.

Oh! ma foi, l'été aussi!... Et puis personne!... rien!... pas un cri, pas une âme!... C'est mort! Ah! quand on revient de Paris!...

(Ici Vauclin remonte et va écouter à la porte de Marguerite, et un peu plus tard il entre dans sa chambre.)

ROSALIE.

Regretter Paris!... Regretter Babylone!

LE MARQUIS.

Oui, oui! c'est Babylone! l'impure Babylone, avec tous ses vices; mais c'est Babylone où l'on marche, où l'on pense, où l'on vit deux fois, de sa propre vie et de celle des autres. (Avec chaleur.) Ah! ville maudite! de quelle ivresse n'ai-je pas foulé de nouveau tes trottoirs, franchi tes ruisseaux chaque jour

plus larges et la boue chaque jour plus épaisse! O ville monstrueuse! Tous les crimes et toutes les vertus! Toutes les bassesses et toutes les grandeurs! Tu te noies dans l'orgie, égout des nations; mais tu veilles pour la terre endormie, capitale du monde! On te fuit avec horreur, infâme! On te revient avec ivresse, ô reine! On voudrait t'écraser et l'on t'adore!

ROSALIE, exaspérée.

Adorer l'enfer!

LE MARQUIS.

Eh bien, regardez-moi! j'en sors, moi, de l'enfer! la flamme et le feu m'ont retrempé!... et je suis un autre homme! Car j'ai Paris dans les jambes, Paris dans les yeux, Paris dans les veines.

ROSALIE, effrayée, suffoquée et le regardant avec terreur.

Miséricorde!

LE MARQUIS.

Et elle!... cette pauvre petite Marguerite, arrivant comme moi de son Paris bruyant, turbulent, resplendissant; vous ne voulez pas qu'elle meure ici d'ennui. Mais cette maison! (mouvement de tous) que je suis fier d'avoir sauvée, mais triste, sombre, est-ce la cage de cet oiseau venu du pays où l'on rit, où l'on chante, où l'on danse? Une femme!... une femme jeune, belle, gracieuse, fouler ce tapis aux fleurs fanées; s'asseoir sur ces fauteuils aux bois vermoulus; mesurer le temps à cette pendule (la pendule sonne en ronflant) qui ronfle avant de sonner, comme si les heures endormies avaient peine à s'y réveiller! Allons donc! Pauvre enfant!... Au grenier, les ruines! Au grenier, la vieillesse! Et que tout ici rajeunisse avec moi...

FROMENTEL.

Et nous!... Nous mettrez-vous aussi au grenier?

LE MARQUIS, gaiement.

Vous! (Les prenant par la main et les amenant sur l'avant-scène. Confidentiellement et à demi-voix.) Eh bien, oui, si vous ne savez pas faire comme moi, et vous rajeunir pour lui plaire!... Savez-vous le mot, le mot terrible dont m'a salué à Paris une femme d'esprit... à qui je racontais notre vie? — « Eh! mon pauvre Marquis, vous voilà donc tout à fait tombé dans les *Ganaches?* »

TOUS TROIS, tressaillant.

Ganaches!

LE MARQUIS, continuant.

Ganaches! entendez-vous?... *Ganaches!* comprenez-vous?... Nous sommes des *Ganaches!* c'est-à-dire des routiniers, des radoteurs des rabâcheurs! Eh bien! de par la cordieu! je me

sens encore de force et de verve à faire mentir l'épithète! J'ai le cœur jeune, l'esprit vivace! Je ne veux pas tomber dans les *Ganaches!* et je vous forcerai bien à secouer avec moi votre poussière, et nous donnerons des fêtes, des dîners, des concerts, des bals! Et l'on ne dira plus de ma maison que c'est un nid de *Ganaches!*

FROMENTEL.

Des bals!

ROSALIE, indignée.

Des bals décolletés! Vous voulez que... (Croisant ses mains avec pudeur sur sa poitrine.) Oh!...

FROMENTEL.

Et que je danse!

LE MARQUIS, gaiement.

Je danserai bien, moi.

ROSALIE, éclatant.

Avec elle! et je vous conseillle de l'épouser aussi!

LE MARQUIS.

Pourquoi pas?

ROSALIE.

Dieu! ciel! juste Dieu! Et c'est elle qui héritera!

LE MARQUIS, saisi.

Comment! qui héritera!

ROSALIE.

Horreur! ne me touchez pas, Monsieur le Marquis! *Vade retro!...* vos mains sentent le soufre! Vous avez voulu voir Paris! vous êtes descendu dans la gehenne; et la gehenne vous a rejeté noir, calciné, horrible à voir!

LE MARQUIS, gaiement.

Il me semble pourtant...

ROSALIE *.

Laissez-moi parler! je veux parler! je parlerai... comme l'ânesse de Balaam!—Malédiction sur la maison qui s'ouvre au luxe de Paris! aux modes, aux toilettes, aux danses impures de Paris!

LE MARQUIS.

Ah çà, mais...

ROSALIE.

Le maître se ruinera! le valet volera! la servante pillera! la nièce se perdra! la Société maternelle la recueillera! le feu prendra! la maison croulera!... Et Rosalie se lamentera sur le

* Le Marquis, Rosalie, Fromentel.

terrible sort d'un gentilhomme, plein de bons principes, qui nous revient de la grande sentine hérésiarque, renégat, apostat, parpaillot et libéral... pour finir un jour jacobin!... (montrant Vauclin qui rentre) comme ce monstre!...

LE MARQUIS.

Ah! mais, mademoiselle de Forbac!

ROSALIE.

Malédiction sur vous tous!... Malédiction!

(Elle sort.)

FROMENTEL, ramassant les lunettes qu'elle a laissé tomber.

Eh! les lunettes!... les lunettes!...

(Il court derrière elle.)

SCÈNE VII

LE MARQUIS, VAUCLIN.

LE MARQUIS.

Ah! voilà une méchante folle! et je ne sais qui me tient!... Bah! allons voir l'enfant!

(Il fait un mouvement pour entrer chez Marguerite.)

VAUCLIN, très-préoccupé et lui barrant le passage.

N'entre pas!...

LE MARQUIS.

Pourquoi?

VAUCLIN.

Parce que Marguerite est là! et elle dort!

LE MARQUIS, surpris.

Toujours!... Qu'as-tu donc? Ce visage.... (Vivement.) Marguerite est malade?

VAUCLIN.

Oui!

LE MARQUIS.

Et tu ne me le dis pas?

(Il va pour entrer.)

VAUCLIN *, l'arrêtant.

Veux-tu la réveiller? elle n'a pas fermé l'œil de la nuit!... D'ailleurs, tu peux la voir d'ici comme moi... (il pousse la porte) endormie dans son fauteuil.

* Vauclin, le Marquis.

LE MARQUIS, *regardant par la porte entre-bâillée.*

Ma pauvre Marguerite! comme elle est pâle! (*Baissant la voix et le faisant redescendre.*) Et tu ne m'as pas écrit? Et... rien... rien, pas un mot?

VAUCLIN.

A quoi bon?... Le soir de ton départ, émue de tout ce qui venait de se passer, elle était assez souffrante pour prendre le lit; et, malgré tous mes soins, depuis hier, la fièvre augmente, elle rêve tout haut, elle pleure.... Qu'elle se réveille avec des douleurs de tête, et le délire... et alors!...

LE MARQUIS.

Est-ce possible... Vauclin? Mais ce retour du mal, si inattendu, si brusque... Mais la cause, la cause?...

VAUCLIN.

Eh! la cause! Ta sottise et la mienne! Nous avons là une frêle créature que le moindre choc peut briser comme verre... Une contrariété, une colère, le chaud, le froid, que sais-je? — Rien que cette fenêtre ouverte qui viendra glacer son front!... Et nous nous sommes ingénieusement appliqués à quoi?... A la mettre en présence de cet homme qui passait sans la voir!

LE MARQUIS.

Mais, qu'importe!... puisque que nous nous sommes trompés!... puisqu'il ne l'aime pas.

VAUCLIN, *lui prenant la main avec une violence contenue.*

Eh! lui... oui!... Mais *elle!*

LE MARQUIS.

Eh bien!

VAUCLIN.

Eh! comment toutes ses pensées ne seraient-elles pas à ce jeune homme, maintenant que nous avons pris soin de l'éclairer, nous-mêmes, sur ce quelle éprouvait pour lui?... Comment n'aurait-elle pas demandé vingt fois par jour à son cœur: « Mais que cherches-tu?... que regrettes-tu? » jusqu'au moment où ce cœur lui a répondu : « Eh! c'est *Lui* que je cherche!... parce que je l'aime!... »

LE MARQUIS, *douloureusement.*

Elle l'aime!...

VAUCLIN.

Et tu demandes la cause de son mal?—Mais le voilà, son mal! c'est l'amour! l'amour contrarié,... l'amour qui n'ose pas se plaindre par fierté; qui ne sait pas se vaincre par faiblesse!...

Là, tout à l'heure!..... elle m'écoutait... A qui pensait-elle ?... à *Lui!* Qui cherchait-elle du regard ?... *Lui*. Car il n'y avait plus que *Lui* au monde!... Tu lui retires son soleil et son Dieu!... elle languit!... Achève! dis-lui : « Non ! tu ne le verra plus!... Oui, je l'ai chassé! Non! je ne veux pas de lui, et d'ailleurs il ne t'aime pas... » une heure après elle a le délire, et le soir... elle est morte!...

LE MARQUIS.

Morte!...

VAUCLIN, lui montrant la lettre de Paris*.

Tiens!... C'est du médecin qui l'a soignée... Lis!... C'est implacable et net comme un arrêt de mort!—S'il y a rechute, elle est perdue!

LE MARQUIS, effrayé.

Mais il n'y aura pas de rechute, Vauclin!.. Mais nous ne laisserons pas cette horrible fièvre se déclarer!... Nous sommes là, toi, le médecin... toi, la science, et tu sais le remède.

VAUCLIN.

Le remède!... Eh! quel remède?... Donne-moi un corps à sauver, je lutterai; mais une âme à l'agonie, où veux-tu que je la prenne? Ce n'est pas à des organes souffrants que j'ai affaire; c'est à une pensée malade qui se dévore elle-même. Donne-lui de l'espoir!... verse-lui du courage! bon!... mais ne me demande pas de guérir avec des potions la folie d'une jeune fille qui meurt de tristesse et d'amour!...

(Il se lève.)

LE MARQUIS.

Mais on ne meurt pas d'amour, Vauclin, tu me l'as dit cent fois!

VAUCLIN**.

Non! mais on meurt de la fièvre, et l'amour la donne!

LE MARQUIS.

Mais faisons quelque chose, au moins... Essayons!... luttons! Nous sommes là à débattre, et le péril augmente!..

BOURGOGNE, entrant.

Monsieur le Marquis... ce jeune homme... M. Marcel Cavalier demande si monsieur le Marquis est visible?

LE MARQUIS.

Lui!

* Vauclin assis *à gauche*, le Marquis *debout*.

** Le Marquis, Vauclin.

VAUCLIN, à lui-même.

Ici!

BOURGOGNE.

Et il rappelle à monsieur le Marquis qu'il devait le venir saluer dès son retour!

LE MARQUIS.

Lui!... ce misérable qui l'a tuée! — Qu'il sorte!... qu'il sorte de chez moi!

VAUCLIN, vivement, l'arrêtant.

Au contraire!... qu'il reste et qu'il attende.

(Bourgogne reste au fond et attend.)

LE MARQUIS.

Es-tu fou?

VAUCLIN, le ramenant sur le devant de la scène, avec chaleur.

Es-tu fou toi-même? Mais la voilà peut-être, la guérison que tu demandes! Le voilà, le salut! au moins pour aujourd'hui!...

LE MARQUIS.

Tu veux?...

VAUCLIN.

Je veux!... je veux que Marguerite le voie, ne fût-ce qu'un instant, une seconde, mais quelle le voie.

LE MARQUIS.

Mais pense donc...

VAUCLIN, sans l'écouter.

Je ne pense qu'une chose, c'est qu'elle le verra ici... près de toi!... et que sa présence est un démenti aux paroles de Rosalie.

LE MARQUIS.

Mais je ne veux pas lui laisser croire...

VAUCLIN.

Eh! qu'elle croie ce qu'elle voudra, pourvu que je la sauve!

LE MARQUIS.

Pour être forcés de lui avouer demain...

VAUCLIN.

Ah! demain! alors comme alors! Sauvons aujourd'hui!... nous veillerons plus tard à demain!

LE MARQUIS.

Et je ne veux pas, moi.

VAUCLIN, se retournant.— Avec force.

Et je veux, moi! le maître!... Jour de Dieu! celui qui commande au lit du malade, c'est le médecin. — Je suis responsable de sa vie! c'est bien le moins que j'aie la liberté de mes moyens!

LE MARQUIS, résigné.

Soit!

(On entend sonner ; musique en sourdine.)

VAUCLIN.

Chut! Elle nous a entendus... Elle appelle!... Va, et si elle peut marcher... eh bien, amène-la! (Le Marquis entre chez Marguerite. — A Bourgogne.) Toi, fais monter ce jeune homme dans quelques minutes...

BOURGOGNE.

Mais j'aimerais mieux que monsieur le Marquis m'ordonnât lui-même...

VAUCLIN.

Mais le Marquis, c'est moi, esclave. (Il le fait reculer jusqu'à la porte.) Marche donc! marche donc! (Il le met dehors. — Se retournant.) Il faut toujours en venir à *la Terreur!*

SCÈNE VIII

VAUCLIN, LE MARQUIS, MARGUERITE.

LE MARQUIS, soutenant Marguerite.

Appuie-toi sur moi, chère enfant.

MARGUERITE.

Ah! que je suis contente de vous voir!

LE MARQUIS.

Chère petite... Tu te sens mieux... n'est-ce pas?

MARGUERITE, faiblement.

Toujours la fièvre!

(Elle traverse pour aller au canapé.)

VAUCLIN, bas au Marquis.

Les yeux!

LE MARQUIS, sans comprendre.

Les yeux! oui, je vois...

VAUCLIN, de même.

Non!... la fenêtre!

LE MARQUIS, avec amertume.

Oh! oui! l'autre. (Haut.) Veux-tu t'asseoir ?

MARGUERITE, tombant assise sur le divan. — La musique cesse.

Oui! — Comme vous êtes resté longtemps absent!

LE MARQUIS.

Oui, quelques démarches au sujet d'une affaire dont on est venu me parler.

VAUCLIN *, à Marguerite, avec intention.

Oui... M. Cavalier... Tu sais... ton ami...

MARGUERITE, tressaillant et anxieuse.

Ah!... c'est pour lui?...

VAUCLIN, avec intention.

Oui... oui!

MARGUERITE, anxieuse.

Il était avec vous à Paris ?

LE MARQUIS, vivement.

Non pas!...

VAUCLIN, l'arrêtant du regard.

Mais ils doivent se revoir...

MARGUERITE, avec joie.

Ah!...

LE MARQUIS, s'asseyant près d'elle.

Oui!... oui!... nous devons nous revoir!

MARGUERITE.

Alors!... — Mais alors... vous n'êtes donc pas?...

VAUCLIN.

Quoi donc?

MARGUERITE, avec effort.

Vous n'êtes donc pas... fâché... contre lui?

VAUCLIN, regardant le Marquis.

Contre lui... ton oncle?

LE MARQUIS.

Moi?... pourquoi?...

MARGUERITE, se redressant.

Et ce que disait Rosalie n'est donc pas vrai... vous n'avez pas?...

VAUCLIN, avec une fausse ingénuité.

Quoi?

* Vauclin, Marguerite, le Marquis.

MARGUERITE, avec effort.

Vous n'avez pas... repoussé sa demande?...

(Mouvement de Vauclin.)

LE MARQUIS, embarrassé.

Sa demande?

MARGUERITE, le regardant avec angoisse.

Oui?...

VAUCLIN, passant derrière le Marquis, bas.

Mais réponds!... Non!

LE MARQUIS, haut.

Mais non, certainement... non!... je n'ai pas repoussé... au contraire...

MARGUERITE, avec joie.

Ah! vous consentez!... je ne l'ai donc pas rêvé!... Quel bonheur!...

(Elle est prise d'un tremblement nerveux.)

LE MARQUIS, se levant.

Marguerite!...

MARGUERITE, tremblant toujours.

Oh! ce n'est rien!... ce n'est rien!... Cela va se passer... Mais la surprise... tout à coup!... Je suis si faible!... Oh! vous aviez peur de le dire tout de suite... je l'ai compris!... Mais vous aviez bien tort!... la joie!... Oh!... ce n'est rien!... ce n'est rien!...

(Elle fond en larmes.)

LE MARQUIS *, bas à Vauclin.

Où m'as-tu conduit, malheureux? — La voilà maintenant persuadée que je consens à ce mariage!...

VAUCLIN, très-saisi.

Elle est allée plus loin que nous... j'aurais dû le prévoir!...

LE MARQUIS, à demi-voix.

Et la détromper maintenant, impossible...

MARGUERITE, relevant la tête et les regardant, inquiète.

Ah! je me suis trompée... ce n'est pas?...

LE MARQUIS et VAUCLIN, vivement.

Mais si! si! si!... chère enfant!...

VAUCLIN.

Pardieu! Un charmant garçon!

LE MARQUIS.

Une belle position!...

* Vauclin, le Marquis, Marguerite.

VAUCLIN.

Et qui t'aime!...

LE MARQUIS.

Et que tu aimes! ..

MARGUERITE, doucement.

Oh! oui!...

VAUCLIN.

Un excellent mari!... excellent...

LE MARQUIS.

Excellent! (A part.) Nous sommes débordés maintenant!

VAUCLIN, bas au Marquis.

Je l'entends!... le voilà!... Préviens-la!...

MARGUERITE.

Qu'est-ce que vous dites?

VAUCLIN *.

Rien!... Je demande au Marquis s'il ne l'attend pas bientôt.

MARGUERITE, vivement.

Il va venir?...

LE MARQUIS.

Oui.

VAUCLIN, bas au Marquis, séparé de lui par Marguerite et guettant l'arrivée de Marcel.

Doucement!... doucement!

LE MARQUIS.

Mais oui, demain peut-être!...

MARGUERITE, chagrine.

Demain?...

VAUCLIN, bas au Marquis.

Il monte!...

LE MARQUIS, haut.

Ou même... aujourd'hui...

MARGUERITE, avec joie.

Aujourd'hui!...

LE MARQUIS, regardant Vauclin.

Il devait venir me saluer à mon retour...

MARGUERITE.

Eh bien, alors?...

VAUCLIN, écoutant et faisant signe au Marquis.

Va!

LE MARQUIS, prêtant l'oreille.

Et je crois... il me semble!...

* Le Marquis, Marguerite, Vauclin.

MARGUERITE, avec joie, écoutant aussi.

Oui!... c'est lui!... le voilà! (Elle retombe sur le canapé. Avec douceur.) Ah! le voilà!

(La porte s'ouvre, on aperçoit Marcel.)

LE MARQUIS, la regardant avec tristesse.

Comme elle l'aime!

SCÈNE IX

Les Mêmes, MARCEL.

MARCEL, entrant tout droit, sans voir Marguerite.

Pardonnez-moi, monsieur le Marquis; mais n'était-il pas convenu?...

VAUCLIN, du geste, au Marquis.

Va donc!...

LE MARQUIS, avec une feinte gaieté.

Ah! vous voilà, monsieur!... arrivez donc! Nous parlions de vous justement!

MARCEL*, surpris.

De moi?...

LE MARQUIS, lui serrant la main, et à demi-voix, rapidement.

Dites comme nous, je vous en prie! (Mouvement de Marcel.) Je vous expliquerai tout!... Votre main seulement, votre main! (Haut.) Ravi de vous voir!... ravi!... Nous avons une pauvre malade ici... vous ne saviez pas cela?

MARCEL, se retournant vers Maguerite.

Mais non!... En vérité!... comment, mademoiselle... vous étiez souffrante?...

MARGUERITE.

Un peu, oui!... mais je vais mieux!

MARCEL.

Mon Dieu!... mais si j'avais su!

LE MARQUIS, lui soufflant.

Vous seriez venu...

MARCEL, surpris.

Je... sans doute... oui... je serais venu!...

LE MARQUIS **.

Mais M. Cavalier était à Nantes!...

MARCEL, après l'avoir regardé.

Oh! oui! oui! j'étais à Nantes! en effet!... Une petite absence...

* Le Marquis, Marcel, Margnerile, Vauclin.

** Marcel, le Marquis, Marguerite, Vauclin.

MARGUERITE.

C'est donc pour cela que je ne vous ai pas vu?

LE MARQUIS.

Je crois bien : il arrive à peine... Vous arrivez, n'est-ce pas?

MARCEL.

Je... mais oui, j'arrive à l'instant!...

MARGUERITE.

Comment, à l'instant? Et mon parrain vous a vu hier?...

VAUCLIN, accoudé sur le canapé, à part.

Elle se souvient!... (Haut.) Moi ?... j'ai vu?...

MARGUERITE.

Oh! je me le rappelle bien ; vous me l'avez dit tantôt, quand je m'endormais!... Et puisque je n'ai pas rêvé le reste!...

VAUCLIN.

Mais je t'assure!...

MARGUERITE, à Marcel.

Non, non, vous êtes ici depuis hier, monsieur ; et vous n'êtes pas venu tout de suite!... vous qui étiez si exact, à Paris, quand j'étais souffrante!

LE MARQUIS *, bas à Vauclin et lui serrant la main.

Il était exact à Paris?

VAUCLIN, bas.

Apparemment!

MARGUERITE, continuant.

Et qui veniez tous les jours savoir de mes nouvelles!...

LE MARQUIS, à Vauclin.

Tous les jours!... Vauclin! nous sommes perdus!

MARGUERITE, à Marcel.

Il y a là quelque chose qui n'est pas clair et que je veux savoir!

MARCEL**, embarrassé.

Mais, mon Dieu, c'est bien simple, et je vous dirai avec ces messieurs... (A Vauclin.) Mais je ne sais que dire! — Aidez-moi. Expliquez-moi, au moins...

MARGUERITE, inquiète et soupçonneuse.

Voyez-vous! vous consultez tout bas...

MARCEL, vivement, descendant.

Oh! non!

(Vauclin, démasqué, reste la main en l'air et la bouche ouverte, et remonte vivement pour cacher son embarras.)

* Marcel, Marguerite, le Marquis, Vauclin.

** Vauclin, Marcel, Marguerite, le Marquis.

LE MARQUIS, de même.

Oh! du tout!

MARGUERITE, soupçonneuse.

On me cache quelque chose... Je veux interroger M. Marcel, moi! Il va me conter cela tandis que vous irez dîner, et que nous serons seuls!...

(Vauclin et le Marquis se regardent d'un air effaré.)

LE MARQUIS, à demi-voix, à Vauclin.

Seuls! Comment, seuls?

MARGUERITE.

Ah! maintenant j'ai bien le droit de causer avec lui, n'est-ce pas?...

LE MARQUIS.

Sans doute, mais...

MARGUERITE, tristement.

Oui, vous avez peur!... J'ai donc raison; il y a donc quelque chose que l'on veut me cacher?...

LE MARQUIS.

Mais non, ne va pas croire...

MARGUERITE, suppliante.

Eh bien, alors, laissez-nous, mon bon oncle!...

VAUCLIN, bas, passant derrière le Marquis.

Mais laisse-les donc!... puisqu'il le faut! (Haut.) Allons, viens dîner: je meurs de faim et toi aussi, et laissons causer ces jeunes gens.

(Il lui prend le bras.)

LE MARQUIS *, hésitant.

Mais...

VAUCLIN, de même.

Que crains-tu? il ne l'aime pas!...

LE MARQUIS.

Cependant...

VAUCLIN, bas au Marquis.

Veux-tu la tuer?

LE MARQUIS, décidé.

Oh!...

VAUCLIN, faisant encore des signes à Marcel.

Allons! viens, viens!

LE MARQUIS, sur un dernier regard de Marguerite.

Nous sommes débordés, Vauclin!... Nous sommes tout à fait débordés!

(Ils sortent.)

* Marcel, Marguerite, le Marquis, Vauclin.

SCÈNE X

MARCEL, MARGUERITE.

MARGUERITE.

Maintenant que nous voilà seuls, monsieur, vous allez m'expliquer ce petit mensonge; car enfin, c'est un mensonge!...

MARCEL.

Mon Dieu! pardonnez-moi, Marguerite, mais...

(Il prend une chaise et vient s'asseoir près d'elle.)

MARGUERITE*, l'interrompant.

Non! non! je ne pardonne pas si vite! Vous n'étiez pas avant-hier à Nantes; vous étiez ici, et vous n'êtes pas venu une seule fois, et pourtant j'étais bien malade; et ainsi, j'aurais pu mourir...

MARCEL.

Voulez-vous bien ne pas prononcer ce vilain mot!... Est-ce que l'on meurt à votre âge? Vous savez bien que non, puisque nous vous avons déjà sauvée...

MARGUERITE.

A la bonne heure! je vous retrouve. Mais tout cela ne me dit pas pourquoi vous n'êtes pas venu depuis cinq grands jours!... Votre absence m'a laissée dans une inquiétude mortelle; car je devais croire que tout allait bien mal... Ils m'avaient fait sortir si brusquement, vous le rappelez-vous?...

MARCEL.

Oh! je me le rappelle très-bien!...

MARGUERITE.

Puisqu'il n'y avait que de bonnes nouvelles à m'apprendre, vous êtes donc bien coupable, avouez-le, de ne m'avoir pas rassurée tout de suite!...

MARCEL.

Mais, à vrai dire, c'est un peu la faute de M. le Marquis, car, enfin... il ne m'avait pas précisément autorisé à venir pendant son absence...

MARGUERITE.

Mais cela allait tout seul, monsieur, du moment qu'il approuvait tout!

MARCEL, surpris.

Il approuvait tout?...

* Marcel, Marguerite.

MARGUERITE.

Sans doute, puisqu'il nous permettait...

MARCEL.

Quoi donc, chère enfant?

MARGUERITE.

Mais vous le savez bien! Pourquoi me le faire dire?...

MARCEL.

Parce que vous le direz mieux que moi!... Il nous permettait donc de...

MARGUERITE, avec embarras.

Mais de nous... (effleurant le mot) aimer!... (Vivement.) La! êtes-vous bien content de me l'avoir fait dire avant vous?...

MARCEL, saisi, à lui-même, à part.

Elle m'aime!...

MARGUERITE.

Il me semble qu'un mari peut bien venir voir sa femme!

MARCEL.

Un mari!... Ils vous ont dit...

MARGUERITE, gaiement.

Mais tout, monsieur! tout...Vous voyez bien que je sais tout maintenant!... Ah! faites encore du mystère, parce qu'on devait me le cacher...

MARCEL, voulant protester.

Mais non!... mais...

MARGUERITE.

Si!... parce que je suis malade, et en me voyant souffrante, on avait peur que l'émotion ne me fît mal...

MARCEL, à part.

Ah! c'est vrai!... Ah! je comprends!...

MARGUERITE.

Mais au contraire, mon ami, c'est depuis ce moment-là seulement que je renais! Et tenez, regardez-moi; n'est-ce pas que je n'ai plus le même visage et que tout en moi respire le bonheur et la vie?... Ma vie, à laquelle je ne tenais guère, et que je ne veux plus perdre aujourd'hui, parce que je sens qu'elle n'est pas à moi toute seule, mais à nous deux, et à vous, mon ami, encore plus qu'à moi!...

MARCEL.

Marguerite! mon enfant!...

MARGUERITE.

Oh! ne prenez pas garde!... Je m'attendais si peu, je croyais tout perdu! et se voir tout à tout à coup si heureuse!... Ah! je suis si heureuse!...

MARCEL, à lui-même, tout ému.

Pauvre enfant! Ils ont été forcés de la tromper!... mais je ne dois pas lui laisser croire!... Marguerite, écoutez-moi...

MARGUERITE.

Ah! laissez-moi pleurer! ce sont de bonnes larmes, celles-là! pas comme celles que je versais hier.

MARCEL.

Vous pleuriez hier?

MARGUERITE.

Vous le demandez? Ah! c'est que vous ne pleurez pas, vous!... Les hommes sont forts! mais moi, je ne suis pas forte!

MARCEL.

Hélas! oui... pauvre enfant! (A lui-même.) Je ne sais comment m'y prendre... (Haut.) Et pourtant, Marguerite, tout cela pouvait tourner autrement... car enfin si je ne vous avais pas aimée?...

MARGUERITE, avec assurance.

Vous!... Oh! c'était impossible.

MARCEL.

C'est vrai! Mais enfin, toute charmante que vous êtes, je pouvais avoir pour vous l'affection d'un excellent ami...

MARGUERITE.

Oui...

MARCEL.

Et d'un frère!

MARGUERITE.

Oui!

MARCEL.

Et rien de plus!

MARGUERITE.

Oh! que non! ce n'était pas assez!

MARCEL.

C'est vrai! Mais si... Je suppose, n'est-ce pas?... si j'avais aimé une autre femme?

MARGUERITE, avec confiance.

Non! non! non! vous deviez m'aimer, je devais vous aimer, et rien ne pouvait l'empêcher : c'est écrit dans le ciel ces choses-là.

MARCEL.

Dans le ciel!

MARGUERITE, tristement.

Mais!... ce qui pouvait arriver, c'est qu'on nous défendît cet amour, et que l'on refusât de nous marier ensemble...

MARCEL.

Précisément!... Eh bien?

MARGUERITE.

Eh bien! j'ai à peine la force de supporter mon bonheur, mon ami, je vous laisse à penser si j'aurais eu celle de supporter mon chagrin.

MARCEL, ému, lui serrant la main.

Eh bien, oui! c'est vrai! vous avez raison... oui... tout va bien! Et vous êtes heureuse?

MARGUERITE.

Et vous?...

MARCEL.

Et moi aussi, très-heureux!...

MARGUERITE, lui faisant place sur le canapé.

Venez ici! — là, tout près... et dites-moi une chose...

MARCEL, s'asseyant sur le canapé.

Laquelle?

MARGUERITE.

Dites-moi franchement... mais bien franchement!...

MARCEL.

Oui!

MARGUERITE.

Depuis quand vous m'aimez?

MARCEL.

Depuis quand?

MARGUERITE.

Oui! regardez-moi bien en face pour me répondre...

MARCEL, à lui-même, après l'avoir regardée.

Depuis quand?

MARGUERITE.

Oh! vous êtes obligé de chercher cela!... Moi, je vous dirai tout de suite le jour où j'ai senti pour la première fois...

MARCEL, vivement.

Vraiment? et c'est?...

MARGUERITE.

C'est le jour de l'automne dernier où vous êtes venu nous voir à midi!

MARCEL.

Un dimanche!

MARGUERITE.

Vous rappelez-vous ce beau soleil? C'était ma première sortie et j'étais encore en deuil... nous sommes allés nous promener, et vous me donniez le bras, et comme j'étais triste, vous me disiez de bonnes... bonnes paroles... Ah ! qui m'allaient droit au cœur, et que j'entends encore... Vous rappelez-vous ce que vous me disiez?

MARCEL.

Ah! je crois bien! Oui, chère Marguerite, oui! je vous disais!...

MARGUERITE.

Quoi ?

MARCEL, *avec une conviction qui va croissante.*

Que je ne savais rien de bon et de charmant comme vous!

MARGUERITE.

Et puis?

MARCEL, *de même.*

Et que vous êtes belle et adorable!

MARGUERITE.

Ah! non! — Adorable! — Vous ne m'avez jamais dit cela!

MARCEL, *étonné.*

Vraiment! je n'ai jamais dit...

MARGUERITE.

Mais vous le pensiez peut-être.

MARCEL, *avec chaleur.*

Certes !

MARGUERITE.

Je vous laisse dire; car, enfin, c'est la première fois que je vous entends parler ainsi!

MARCEL.

La première fois?

MARGUERITE.

Oui, car j'ai été obligée de deviner que vous m'aimiez.

MARCEL, *vivement.*

Mais vous l'avez deviné.

MARGUERITE.

Oh ! je le savais avant vous! Ce soin de venir tous les jours, à l'heure où j'étais visible...

MARCEL.

Oui!

MARGUERITE.

Cette attention à m'apporter tout ce qui pouvait me charmer... un livre, une fleur !

MARCEL.

Oui !

MARGUERITE.

Oh ! je voyais bien que tout cela était sincère et vrai !

MARCEL, avec chaleur.

Et aujourd'hui, c'est encore plus vrai que jamais !

MARGUERITE, naïvement, se levant.

Ah ! que je suis heureuse de ce que vous dites là ! et que nous avons bien fait de nous aimer !

MARCEL *.

Et où trouverais-je un cœur meilleur, chère enfant ! une âme plus belle et plus pure que la vôtre ?...

MARGUERITE.

Ah ! parlez ! parlez encore, je suis si heureuse de vous entendre !

MARCEL.

Et tenez, Marguerite ! car vous avez raison, il est de ces choses que je ne vous ai pas dites ! Quand je vous quittais, je rentrais chez moi tout ému, tout nouveau, tout autre, enfin... Votre souvenir me fortifiait contre les chagrins, les déceptions, les amertumes de la vie... je voyais mille choses à dégoûter de ce monde, et mon cœur me criait : « Oui ; mais il n'y a pas que cela ; il y a aussi Marguerite !... » Enfin, je souffrais, j'étais déçu... trompé dans un désir légitime, j'étais malheureux... et le souvenir de votre courage, à vous que j'avais vue souffrir si chrétiennement, arrêtait le blasphème sur mes lèvres ! Vous étiez mon ange gardien ! j'invoquais votre aide ! et je ne pouvais prononcer le nom sacré de ma mère sans ajouter tout aussitôt : « Et Marguerite ! »

MARGUERITE, assise à gauche.

Ah ! parlez, parlez toujours !

MARCEL, avec passion.

Et je ne vous aimerais pas, moi ? Mais je serais donc aveugle, ingrat et sans cœur ? — Oui, notre union est écrite au ciel, Marguerite... On vous a mise sur terre pour veiller à mes côtés et me défendre contre moi-même... Et aujourd'hui que je vous retrouve, belle, pure, angélique, adorable, je vous reconnais... et je tombe à vos pieds, en vous jurant que vous êtes à moi... que je suis à vous, pour cette vie, pour l'autre, pour toujours !... et que je vous aime !... et que je t'aime !

* Marguerite, Marcel.

MARGUERITE, très-émue.

Enfin, vous l'avez dit...

(L'émotion est plus forte qu'elle et elle s'évanouit.)

SCÈNE XI

LES MÊMES, MARGUERITE, LE MARQUIS, MARCEL.

LE MARQUIS, entré par la droite au fond*.

Ah ! monsieur, je vous croyais un galant homme !

MARCEL, troublé encore, se relevant et lui cachant Marguerite, sans voir lui-même qu'elle est évanouie.

Quoi? qu'y a-t-il ? que me voulez-vous ? (Apercevant le Marquis.) Ah !... ah ! mon Dieu ? j'ai cru que c'était vrai !

LE MARQUIS, sans voir Marguerie évanouie.

Vous n'avez plus rien à faire ici, monsieur... laissez-moi la ranimer, et ne remettez plus les pieds chez moi...

MARCEL.

Chez vous !... chez vous !... Et qui donc m'a forcé d'y venir chez vous ?... Qui donc m'a pris par la main, tout à l'heure encore, pour me jeter aux pieds de cette enfant ? — Qui ? — c'est vous !

LE MARQUIS.

Monsieur !

MARCEL.

Et vous voulez que je l'écoute me parler de son amour, que je lui réponde, et que ce cœur glacé ne batte pas plus vite que le vôtre... Eh bien, oui, je l'aime !... et c'est vous qui l'avez voulu ! je l'aime maintenant, c'est là... arrachez-le donc !

(Il passe à droite.)

LE MARQUIS, apercevant Marguerite évanouie.

Evanouie !... (Il sonne.) Vite quelqu'un !...

MARCEL, l'apercevant de même et voulant courir à elle.

Marguerite !

LE MARQUIS, lui barrant le chemin.

Je vous ordonne, monsieur, je vous ordonne de sortir de chez moi !

MARCEL, reculant.

Oui, je sortirai ! oui !... Mais vous ne chasserez pas l'amour de mon cœur comme vous me chassez de votre maison !

(Il sort.)

* Marguerite, Marcel, le Marquis.

SCÈNE XII

LE MARQUIS, puis ROSALIE.

LE MARQUIS.

Ah! malédiction sur le jour où tu as paru chez moi, toi! (A Marguerite.) Marguerite, mon enfant! (Apercevant Rosalie qui entre.) Ah! au nom du ciel, veillez sur elle!... tandis que je chercherai le docteur... Vauclin! (Il sort et crie dans la coulisse.) Vauclin!... Vauclin!...

SCÈNE XIII

ROSALIE, MARGUERITE.

ROSALIE.

Pauvre mignonne!—Voyez dans quel état ils la mettent avec leurs finesses!

MARGUERITE, revenant à elle.

Madame !... Marcel... où êtes-vous ?...

ROSALIE.

Il est parti!

MARGUERITE, repoussant sa main.

Parti! Voulez-vous encore me tromper, madame?

ROSALIE.

Moi?

MARGUERITE.

Oui ! Une fois déjà vous m'avez menti... mon parrain me l'a dit !...

ROSALIE, exaspérée.

J'ai menti!... j'ai menti... Ce monstre a osé vous dire que j'étais capable de mentir... quand c'est eux qui s'entendent pour vous tromper et pour vous faire croire à un amour qui n'est qu'une comédie!

MARGUERITE.

Une comédie!... l'amour de Marcel!

ROSALIE.

Mais c'est un jeu concerté entre eux... pour vous donner satisfaction comme aux enfants malades. — Eh bien, moi, ça me révolte, ces choses-là! Pour qui donc est-ce qu'ils vous prennent? pour une fille sans religion, donc, qui n'est pas capable

d'offrir à Dieu ses petits chagrins... comme moi, qui depuis trente ans n'ai jamais pu épouser une seule de mes inclinations et qui lui offre tout cela en masse. Mais il faut ça, ma fille... c'est une mortification! il faut ça pour le bien de l'âme!

MARGUERITE.

Marcel ne m'aime pas!... lui que j'entends encore!... lui qui vient à l'instant!...

ROSALIE.

Mais par charité, par pitié!...

MARGUERITE, avec un cri de douleur.

Par pitié!... Assez! assez!... madame! Laissez-moi!...

ROSALIE.

Oui, oui! c'est fini!... Ce n'est rien!... Pauvre mignonne! la mettre dans cet état!... (Montrant le poing au docteur dans le vide.) Oh! le païen! J'ai menti! Ah! si je le trouve!... Mais c'est toi qui mens, monstre d'homme! mais c'est vous tous! tous!... qui mentez pour nous tromper! mais qui ne me tromperez jamais, moi, jamais! jamais!...

(Elle sort magnifiquement.)

SCÈNE XIV

MARGUERITE, puis MARCEL.

(Demi-nuit.)

MARGUERITE, seule.

Sa pitié! rien que sa pitié! Et tout ce qu'il disait là, tout à l'heure, à mes pieds... comédie! Oui, je me rappelle! cet air embarrassé! — « Et si je ne vous aimais pas? Et si j'en aimais une autre? » Et je n'ai pas compris! Ah! folle! C'était clair, pourtant! Il ne pense pas à moi et il me faisait l'aumône d'un semblant d'amour... Ah! je suis maudite! maudite comme ma mère! Pourquoi suis-je venue dans cette maison? C'est une maison de malheur! Ma poitrine... là et là (elle porte la main à sa tête), c'est du feu!... De l'air! de l'air! J'étouffe!... La fenêtre! (Elle court à la fenêtre pour l'ouvrir.) Non, non, on m'a dit que le froid me tuerait. (Poussant un cri et l'ouvrant.) Eh bien! qu'il me tue donc, ce sera fini, au moins! (Musique. — La fenêtre est ouverte; on voit le perron couvert de neige; la neige tombe. Marguerite arrache ses vêtements de manière à rester les bras, le cou et l'épaule nus, et court au fond: le froid la saisit; elle chancelle et s'appuie contre le montant de la porte en claquant

des dents.) Viens donc, maintenant! viens donc, je te ferai pitié!...

MARCEL, dehors, poussant un cri.

Ah!... Marguerite! Marguerite! (Il entre par le perron.) Ah! malheureuse enfant!

(Il veut la prendre dans ses bras.)

MARGUERITE, reculant.

Laissez-moi! laissez-moi!

(Elle s'accroche à la grille; Marcel l'arrache, l'enlève et la ramène sur le théâtre. Au même instant tout le monde arrive avec des lumières.)

SCÈNE XV

LES MÊMES, LE MARQUIS, VAUCLIN, FROMENTEL, LE DUC, BOURGOGNE.

LE MARQUIS, effrayé, recevant Marguerite qui chancelle.

Marguerite!

VAUCLIN.

La fenêtre!

(Marcel court fermer la fenêtre. On roule le fauteuil, et malgré sa résistance, on enveloppe Marguerite dans la couverture de voyage du Marquis.)

MARGUERITE, grelottant.

Non! laissez-moi! Je veux mourir!

(Silence.)

LE MARQUIS.

Vauclin, tu la sauveras!

VAUCLIN, qui tient la main de Marguerite, secouant la tête avec doute.

Peut-être!

(La toile tombe.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME

Même décor. — Une lampe allumée sur la cheminée. — Le fauteuil est à la même place et Fromentel y est endormi. — En avant de la cheminée, une petite table et une chaise. — Vauclin, assis, écrit, au lever du rideau. — Le Marquis est étendu et dort sur le canapé.

SCÈNE PREMIÈRE

LE MARQUIS, VAUCLIN, FROMENTEL.

VAUCLIN, à demi-voix.

Fromentel!

FROMENTEL, réveillé.

Eh!... quoi?

VAUCLIN.

Éteignez la lampe... voici le jour.

FROMENTEL, se levant.

Hou! qu'on est mal à l'aise. (Il éteint la lampe.) Ahi! le bras!... Allons! qu'est-ce que c'est que cette douleur-là?

VAUCLIN.

C'est un rhumatisme.

FROMENTEL, grommelant.

Oui, de mon temps, il n'y en avait pas, des rhumatismes... (Il retombe et se rendort peu à peu.) Quand je pense que j'étais debout tous les jours à cinq heures du matin pour réveiller mes commis! Mais il faisait si bon, en ce temps-là, à cinq heures du matin! Un soleil! ...Tandis qu'aujourd'hui c'est un gueux de soleil qui n'est plus bon à rien!... Il est trop vieux! il est échiné!... (La pendule ronfle et sonne. — Réveillé en sursaut.) Hein! quoi? qu'est-ce que c'est?

VAUCLIN.

Rien! la demie qui sonne.

FROMENTEL.

S'il est permis d'avoir un organe pareil!

VAUCLIN.

Chut! je crois que Marguerite a soupiré! (Il traverse et va écouter à la porte de la chambre à droite. A lui-même.) Non, elle dort toujours! (Il redescend.) Allons! allons! la nuit a été rude; mais la crise est

bonne... Ce qui pouvait la tuer l'a sauvée. Tout va bien! (Se frottant les mains.) Tout va bien!

(Le Marquis soupire dans son fauteuil.)

FROMENTEL, grelottant.

Brou! il ne dort pas mieux que moi, le Marquis!

VAUCLIN.

Il a voulu veiller!... comme ce jeune homme qui refusait de s'éloigner, et à qui j'ai dû donner ma chambre là-haut... Pauvre garçon!... il est arrivé à temps, celui-là!...

(Il passe à la cheminée.)

FROMENTEL.

Oh! mon Dieu! sans vous, le Marquis l'aurait mis tout de même à la porte...

VAUCLIN, à lui-même, jetant un coup d'œil au Marquis à la dérobée.

Oui, certainement!

FROMENTEL, s'accoudant dans le fauteuil pour se rendormir.

Au risque de me faire conspuer, je les marierais tout de suite, moi, ces pauvres enfants!

VAUCLIN.

Il a raison!... aussi bien ils s'aiment!

FROMENTEL, enfoncé dans son fauteuil.

Ça, c'est secondaire, ça; — c'est le côté poétique... ça... Mais au point de vue du solide... qu'est-ce qu'on lui reproche à ce jeune homme? Ce n'est pas comme mon galopin de fils. Je comprends qu'on n'en soit pas fou de celui-là; tandis que l'autre, il a tout pour lui!... Une bonne place... de bons appointements!... C'est donc par entêtement qu'on le repousse?

VAUCLIN.

C'est vrai, par entêtement!

FROMENTEL.

Par égoïsme!

VAUCLIN.

De l'égoïsme, c'est vrai!... (Étonné.) Vous n'avez jamais parlé si sagement, Fromentel.

FROMENTEL, sans bouger.

C'est que j'enrage!... Une satanée histoire qui, depuis deux jours, bouleverse toutes mes habitudes! qui m'empêche de dormir, qui m'empêche de dîner!... C'est assommant!...

(Il se renfonce dans son fauteuil et se rendort.)

VAUCLIN, en redescendant.

Ah! bon! (A lui-même.) Et pourtant, il a dit la vérité... c'est de

l'égoïsme! Oui, voilà le mot que ma conscience me répète depuis hier. Allons, docteur, tranchons dans le vif!... Trancher! non... la ruse vaudrait mieux. (S'approchant du Marquis endormi et le regardant.) Car je te devine, toi, et je sais bien pourquoi tu es si hostile à ce mariage... (Résolûment.) Mais je t'y ferai consentir ou j'y perdrai mon nom! Débarrassons-nous d'abord du Fromentel!... (Il frappe sur le dossier de Fromentel.) Fromentel!

FROMENTEL, réveillé en sursaut.

Hé!

VAUCLIN.

Courez chez Lecolonec, le pharmacien de la Grande-Rue.

FROMENTEL.

Si loin!...

VAUCLIN, lui donnant le papier qu'il a écrit au lever du rideau.

Et rapportez-moi ceci vite... avec de la glace!

FROMENTEL.

De la glace?...

VAUCLIN.

Oui, vite, vite!...

FROMENTEL.

Brouh!... Eh bien, ça va me réveiller, tenez, cela! Cristi, de la glace!

(Il sort en grelottant.)

SCÈNE II

VAUCLIN, LE MARQUIS.

VAUCLIN.

A nous deux maintenant! (Appelant.) Laroche!

LE MARQUIS.

Hé! quoi?... (Vivement.) Marguerite est plus mal?

VAUCLIN.

Toujours dans le même état!... Voici le jour.

LE MARQUIS *.

Je me suis endormi!... Ah! nature!... Moi qui ai tant de fois veillé pour mon plaisir!

VAUCLIN. (Fausse sortie.)

Reste là pendant mon absence, j'ai deux mots à dire à ce eune homme.

* Le Marquis, Vauclin.

LE MARQUIS, tressaillant.

Ce jeune homme?

VAUCLIN, tranquillement.

Oui... Marcel, qui est chez moi.

LE MARQUIS.

Tu as donné asile à ce...?

VAUCLIN, de même.

Pourquoi pas? L'homme qui a sauvé ta nièce avait bien le droit de veiller sous le même toit qu'elle!

LE MARQUIS.

Eh! quelle reconnaissance lui dois-je, à cet homme? Il l'a arrachée de cette fenêtre, c'est vrai! Mais n'est-ce pas son fatal amour qui l'y avait poussée!

VAUCLIN.

Es-tu bien sûr que ce soit son amour pour elle, et que ce ne soit pas notre haine pour lui?

LE MARQUIS.

Notre haine?

VAUCLIN, le regardant fixement.

Ou ton égoïsme, si tu l'aimes mieux!

LE MARQUIS.

Moi?

VAUCLIN.

A moins que tu ne l'appelles dévouement, ce premier mouvement de ton orgueil qui écarte le sauveur, au risque de tuer la malade, et qui l'abandonne aux soins d'une Rosalie, tout au plus capable de la pousser au désespoir!

LE MARQUIS.

Vauclin!...

VAUCLIN.

Mais ce manant ose aimer ta nièce! Cela crie vengeance, n'est-ce pas? Périsse la pauvre enfant! et sauvons l'honneur du Marquisat!... Ou plutôt, car voici la vérité, jouons le salut de ta nièce sur un coup de dé; pourvu qu'il disparaisse à jamais cet être importun, cet ennemi... (A voix basse, mais avec intention.) Ce rival!...

LE MARQUIS.

Ce rival...?

VAUCLIN.

J'ai dit *rival* et je le répète! Et si ton cœur, honteux de ce qu'il éprouve, n'a pas encore osé te l'avouer, eh bien, c'est moi qui te l'apprends! Oui, ton rival!... car ce n'est plus le

roturier, ce n'est plus l'homme hostile à tes convictions que tu veux éconduire, c'est l'amoureux préféré... qui ruine à jamais ce rêve que tu caressais à ton retour, d'une maison rajeunie, d'une famille nouvelle, d'une femme belle... charmante!...

LE MARQUIS.

Vauclin !

VAUCLIN, lui saisissant la main.

Tu cries! — J'ai touché la plaie!...

LE MARQUIS, avec force.

Ah! tu mens!... et jamais...

VAUCLIN.

Jamais ?. . jure-le donc!

LE MARQUIS, avec douleur.

Ah! Vauclin, que tu me fais de mal!...

VAUCLIN, avec cœur.

Jamais trop, si je te guéris!

LE MARQUIS, se redressant.

Ah! c'est fait, et tu ne me verras pas rougir deux fois de ma folie!...

VAUCLIN.

Folie, tu as bien raison!... La nature a fait une affection pour tous les âges, et à qui n'a plus droit aux passions de l'amant, il reste l'amour du père.

LE MARQUIS.

Hélas! je n'ai pas de famille, Vauclin!... Et je n'ai pas d'enfants.

VAUCLIN.

Tu as une fille! Aime-la et tu ne seras pas ridicule, car cet amour-là sera toujours de saison!...

LE MARQUIS, avec amertume.

Ah! sans doute, oui; aimons-la comme un père peut aimer sa fille, et entourons-la de soins et de tendresse, pour qu'un autre plus jeune vienne un jour ou l'autre l'arracher à nos bras!...

VAUCLIN.

Mais l'horrible serait qu'elle y restât, dans nos bras!... et je m'accuse de l'avoir espéré un instant... Quoi! tu ne comprends pas encore que nous sommes deux enfants, deux fous, deux maniaques... que depuis huit jours nous cherchons, par de petits moyens puérils et ridicules, à arrêter ce qui ne s'arrête pas! la jeunesse! Et nous croyons lui opposer une barrière de nos ruines!... et quand elle nous bouleverse nous et nos platras et fait tout voler en poussière... cela nous étonne... Vieilles bêtes!

LE MARQUIS.

Eh! mon Dieu, nous avons fait...

VAUCLIN.

Nous avons fait sottise sur sottise! (Avec intention.) Et si un malheur arrivait...

LE MARQUIS, effrayé.

Un malheur!... Il y a donc danger? Et tu désespères... toi! Mais il faut voir d'autres médecins!... Il faut consulter!...

VAUCLIN.

Et qui?... Des praticiens de campagne comme moi... que tout cela déroute! Ah! si j'avais là, du moins (montrant la lettre), celui qui l'a déjà sauvée une fois... et qui m'écrit : « Si le péril augmente... appelez-moi!... »

LE MARQUIS.

Eh bien, qu'on l'appelle... et qu'il vienne!

VAUCLIN.

De Paris?...

LE MARQUIS, courant à son secrétaire.

Pourquoi pas?... J'écris!

VAUCLIN.

Eh! ta lettre arrivera dans deux jours! (Avec intention.) Seulement par le télégraphe électrique il serait prévenu avant midi;... mais pour venir?

LE MARQUIS, écrivant.

Eh bien! il a le chemin de fer!

VAUCLIN.

Jusqu'à Rennes, oui!... en quelques heures; mais de Rennes à Quimperlé par la voiture, un jour entier...

LE MARQUIS.

Un jour; mais avec des chevaux à moi!... Trois, quatre chevaux!...

VAUCLIN.

Trop tard!

LE MARQUIS.

Mais ce n'est pas possible!... il y a d'autres voies! un chemin de fer quelque part!.. Nantes!

VAUCLIN.

Eh! quarante lieues de voiture, un jour encore!...

LE MARQUIS.

Mais ailleurs?

VAUCLIN.

Rien!

LE MARQUIS.

Rien!... Rien!...Mais nous sommes donc dans un désert!... Mais partout, il y a des chemins qui dévorent la distance, le temps, et ici... (Avec désespoir.) Eh ! non, il n'y en a pas, puisqu'ils voulaient le faire ! et j'ai maudit leur projet, et je triomphais hier encore de le voir ajourné. Triomphe donc maintenant d'être au bout du monde!... On ne peut pas voler à ton aide!... Triomphe, imbécile !... d'avoir sauvé ta maison ; tu ne peux pas sauver ton enfant !...

(Il tombe accablé sur le canapé.)

VAUCLIN.

Ne t'accuse pas !... ce ne serait encore qu'un projet !

LE MARQUIS, désespéré.

Ah ! ma maison, la ville, tout en poussière, Vauclin ! Tout au vent ! pourvu que je la sauve !... et je fais serment de porter le premier coup à ces murs sacrés, et de lui faire large place à ce progrès qui peut avoir tous les vices, mais qui fait tout pardonner, quand il vole plus vite que nous au secours de ceux qui souffrent !

VAUCLIN, à part, triomphant.

Eh ! allons donc ! (Haut.) Tu le comprends enfin, que l'œuvre de ce jeune homme n'est pas erreur ni folie !... et qu'elle a sa grandeur et sa noblesse !...

LE MARQUIS.

Eh ! qu'importe que je le comprenne !

VAUCLIN.

Oh ! beaucoup... il importe beaucoup, je te le jure... car enfin, là où la science nous fait défaut, on peut trouver encore un auxiliaire aussi puissant, plus puissant peut-être... (Mouvement du marquis.) Oui !... une réaction violente !... une secousse !... une grande joie, par exemple...

LE MARQUIS, vivement, debout.

Ah ! dis... parle !... Que faire ?

VAUCLIN.

Es-tu capable ?...

LE MARQUIS.

Oh ! de tout, pour la sauver !

VAUCLIN, vivement.

Et tu foulerais aux pieds tes préjugés ?...

LE MARQUIS.

Eh ! qu'est-ce que tout cela ! Il n'y a plus qu'*Elle,* Vauclin, il n'y a plus qu'*Elle.*

VAUCLIN, avec élan.

Eh bien, sauvons-la donc, cette enfant, et pour cela, achève

de plein gré ce que nous avons commencé par force! Mets dans sa main celle de Marcel, en lui criant: « Voici ton mari !... »

LE MARQUIS, saisi.

Que j'aille chercher moi-même !... Ah! tu ne peux pas te méprendre, n'est-ce pas, sur ce sentiment?...

VAUCLIN, vivement.

Oui! un roturier!... mais un roturier de génie!

LE MARQUIS.

Mais je l'ai chassé de chez moi!

VAUCLIN.

C'est bien pour cela qu'il faut l'y ramener toi-même.

LE MARQUIS.

Ah! Vauclin, ce que tu me demandes est plus que du courage!...

VAUCLIN.

Eh! te le demanderais-je... si ce n'était de l'héroïsme? Et prouve-le donc une bonne fois par le sacrifice de ton orgueil, que ce cœur dont tu parlais est encore vivace et qu'il a conservé cette chaleur, cet élan, qui fait dire d'un homme à tous les âges : « Il est jeune encore, puisqu'il est encore capable de dévouement!... »

LE MARQUIS.

C'est vrai!.... ah!... c'est vrai!... Mais mon père, si fier, si implacable dans ses convictions... accepter pour un des nôtres le petit-fils de notre intendant! Ah! jamais il ne consentira... jamais... Vauclin, jamais.

VAUCLIN.

Qui sait? Combats du moins sa résistance.

LE MARQUIS.

Et comment?

VAUCLIN.

Persuade-le, touche-le.

LE MARQUIS.

Mais?

VAUCLIN.

Et triomphe de lui comme de toi!

LE MARQUIS.

Mon Dieu! si j'espérais!...Mais moi qui suis devant lui comme un enfant, moi qui tremble!

VAUCLIN, ouvrant la porte du Duc.

Allons, la porte est ouverte!

LE MARQUIS, après une dernière hésitation.

Non, jamais... je ne... Eh bien! oui, après tout, oui, je le

tenterai!... Oui, de par Dieu! j'aurai ce courage!... et fasse le ciel que nous sauvions l'enfant, Vauclin!... Ils seront heuruex par moi... et en les regardant, nous aurons vingt ans de moins, mon vieil ami!

VAUCLIN.

Eh! à la bonne heure!... et tu es décidé, quoi qu'il arrive?

LE MARQUIS.

Ah! quoi qu'il arrive... à tout dire et à tout faire!...

VAUCLIN, avec chaleur.

Eh bien! pardonne-moi!... je t'ai trompé!... J'ai sauvé Marguerite et je te réponds d'elle!

LE MARQUIS.

Sauvée!... (Il est suffoqué par les larmes.) Ah! Vauclin!... (Se jetant dans ses bras.) Merci, merci!... Moi aussi tu m'as sauvé... et je te réponds de moi.

VAUCLIN.

Allons, courage!

LE MARQUIS, lui serrant les mains en riant et pleurant.

Eh! vivent les *Ganaches!* mon vieux Vauclin!... Vivent les *Ganaches!* Nous pourrons regarder fièrement ces jeunes gens qui nous raillent de nos faiblesses et leur crier: « *Ganaches...* oui, *Ganaches!...* d'accord! mais que l'un de vous en fasse autant! »

(Il s'élance chez le Duc.)

SCÈNE III

VAUCLIN, FROMENTEL.

VAUCLIN, seul, suivant des yeux le Marquis.

Il va chez le Duc!... il entre... Ah! brave cœur!...

FROMENTEL, rentrant, sa robe de chambre retroussée, frissonnant et tenant de la glace dans une serviette.

Voilà!... voilà... voilà la glace!

VAUCLIN, indifférent et regardant toujours la porte ouverte du Duc.

Bon!... bien!

FROMENTEL, de même.

Les potions seront prêtes dans un quart d'heure.

VAUCLIN, de même.

C'est bien; mettez là...

FROMENTEL.

La glace, où ça?

VAUCLIN, sans l'écouter, préoccupé, regardant toujours la porte du Duc.

Eh bien! où vous voudrez!... Sur la cheminée!... devant le feu!...

FROMENTEL, stupéfait.

La glace!

VAUCLIN, allant et venant sans l'écouter.

Eh! mon Dieu! jetez-la! qu'est-ce que vous voulez que j'en fasse?

FROMENTEL.

C'était bien la peine de me faire geler!...

(Il court à la cheminée.)

VAUCLIN, agité, descendant.

Il a raison!... un roturier, un homme de rien, passe; mais le petit-fils de leur intendant!... Faire consentir le Duc... Et le Marquis, si humble devant ses volontés... S'il faiblit, tout est perdu!... Si j'osais!... non! je gâterais tout, moi!... Il faudrait lui dépêcher quelqu'un qui eût le droit... (Donnant des coups de poing dans le vide.) de... de... Qui eût l'autorité! qui lui parlât au nom de!... au nom des!... (Poussant un cri.) Ah! j'y suis!... Son directeur!... l'abbé!... Fromentel, où loge l'abbé?

FROMENTEL *.

L'abbé?... Est-ce que la malade?...

VAUCLIN.

Mais non! répondez donc, mordieu!... Où loge l'abbé?

FROMENTEL.

Ma foi! je n'en sais rien!... mais je viens de le voir entrer dans l'église!...

VAUCLIN, saisi.

Dans l'église?

FROMENTEL.

Oui!

VAUCLIN, hésitant, très-agité.

Dans l'église!... saprebleu!... un homme que j'ai traité!... Je vais être obligé de commencer par des excuses!... Encore si ce n'était pas dans l'église!... (A Fromentel.) Vous dites qu'il sortait de l'église?

FROMENTEL.

Non, il entrait! Il ne sortait pas, puisqu'il entrait!...

VAUCLIN.

Il entrait!... Je suis perdu! il ne me lâchera plus!... Ce ne sont plus des excuses! c'est une pénitence!... Oh! non! non! D'ailleurs, je n'ai pas mon chapeau!... je ne peux pas...

FROMENTEL.

Votre chapeau, le voilà! c'est moi qui l'avais pris.

VAUCLIN, prenant le chapeau.

Ah! oui, tiens! c'est juste... le voilà.

* Fromentel, Vauclin.

FROMENTEL.

Vous sortez?

VAUCLIN, sans bouger.

Je sors!... oui!... (Résolûment.) Je sors!

FROMENTEL, se chauffant toujours.

Dites donc, vous reviendrez bientôt, vous n'allez pas au diable?...

VAUCLIN.

Non, je vais à Dieu.

(Il sort.)

SCÈNE IV

FROMENTEL, se chauffant.

Il ne viendra pas du tout!... Je suis sûr qu'il est allé faire un somme!... Quel froid! Il ne chauffe pas, ce feu... Je ne sais pas avec quoi ils font le feu maintenant! — Et ce gredin d'Urbain, qui depuis hier soir... (A Bourgogne, qui entre.) Ah! Mon fils est-il rentré?

BOURGOGNE.

Oui, monsieur! — On le monte.

FROMENTEL.

On le monte?

BOURGOGNE.

Il a soupé avec M. de Valcreuse!... Il est dans un état...

FROMENTEL.

Fils dénaturé!... parricide!... polisson!

(On sonne.)

BOURGOGNE.

Chut! monsieur, on sonne chez mademoiselle.

(Il va à la porte de la chambre.)

FROMENTEL, sans l'écouter.

Non, ce n'est pas mon fils!... Ce n'est pas possible!... Il y a quelque chose là-dessous qu'on ne saura jamais!...

(Marcel entre avec précaution et reste au fond en voyant Fromentel.)

BOURGOGNE.

Monsieur, mademoiselle est réveillée!

FROMENTEL, prenant la glace et la secouant avec menace.

Elle est réveillée!... Eh bien, je vais le réveiller aussi, moi!... avec ça dans son lit!...

(Il sort en emportant la glace.)

SCÈNE V

BOURGOGNE, MARCEL.

MARCEL.

Bourgogne!

BOURGOGNE.

Monsieur!

MARCEL.

Je t'en supplie, je t'en conjure, Bourgogne!... mon bon Bourgogne!... Laisse-moi la voir!

BOURGOGNE.

Non!... non!... monsieur, pas cela!...

MARCEL.

Un instant!... un mot! rien qu'un mot! Je ne lui parlerai pas!... Tiens... un regard seulement!... Laisse-moi!...

BOURGOGNE.

Non, monsieur; je ne connais que ma consigne!... On n'entre pas!... vous, surtout.

MARCEL, résolûment.

Eh bien, j'entrerai malgré toi!

BOURGOGNE.

J'appelle M. le Marquis.

MARCEL.

Eh! appelle-le-ton Marquis! et dis, lui de mefermer sa porte, s'il l'ose.

BOURGOGNE.

Monsieur!

MARCEL.

Je veux la voir!

BOURGOGNE, devant la porte.

Vous me tuerez, monsieur, mais vous ne passerez pas!

SCÈNE VI

LES MÊMES, MARGUERITE.

MARGUERITE, doucement, en écartant Bourgogne.

Et si je veux le voir, moi, mon bon Bourgogne!

MARCEL.

Marguerite!

MARGUERITE.

Laisse-nous!... va!...

BOURGOGNE.

Mademoiselle!...

MARGUERITE.

Laisse-nous!

(Bourgogne sort.)

SCÈNE VII

MARGUERITE, MARCEL.

MARCEL*, revenant à Marguerite.

Vivante!... sauvée! Ah! ma chère Marguerite!

MARGUERITE, l'arrêtant du regard.

Pourquoi êtes-vous revenu, Marcel?... vous n'avez plus rien à faire ici!...

MARCEL.

Pourquoi je suis revenu?

MARGUERITE.

Je ne souffre pas, vous voyez, et vous n'avez plus besoin de me traiter comme une enfant dont on flatte les caprices!

MARCEL.

Que voulez-vous dire, Marguerite?

MARGUERITE.

Je veux dire que je n'accepte pas votre pitié! Je veux dire que vous ne m'aimez pas!

MARCEL.

Je ne vous aime pas!

MARGUERITE.

Non!... et vous m'avez menti par lâche complaisance, et cela me révolte!...

MARCEL.

J'ai menti! je ne t'aime pas!... moi?... Mais regarde-moi... voyons!... je ne t'aime pas!...

MARGUERITE.

Jurez-moi que vous êtes venu dans cette maison sachant m'y retrouver?

MARCEL.

Non! je ne jurerai pas cela, car ce n'est pas vrai.

MARGUERITE.

Vous voyez bien!... Jurez-moi donc aussi que vous aviez demandé ma main et qu'on vous l'avait accordée?...

MARCEL.

Jamais cela!... mais...

* Marguerite, Marcel.

MARGUERITE, sans l'écouter.

Ah! vous voyez bien!... et que vous n'avez pas été vingt fois, car je me rappelle tout maintenant,... sur le point de me crier : « Mais on vous trompe!... Tout cela est faux!... »

MARCEL.

Oui... oui!... Mais...

MARGUERITE *.

Ah! vous voyez donc bien que vous ne m'aimez pas et que vous mentiez!

MARCEL, avec chaleur.

Eh bien, non, je ne mentais pas! non! quand je vous criais: « Je vous aime!... » Et comment cet amour m'est venu, ou plutôt comment il s'est révélé, je ne saurais le dire ; mais j'étais si ému de vous entendre et de vous voir!... votre amour si pur, si simple, si tendre!... rayonnait sur moi... il me pénétrait de toutes parts... il m'enivrait!... Ah! cela ne s'exprime pas, Marguerite, cela se sent!... Il y a là quelque chose de divin! le mensonge devenait peu à peu vérité; la vérité, lumière; la lumière, éblouissement... J'étais ravi, confondu, en extase!... Je vous aimais, je vous adorais!... et je le jurais du fond de l'âme, comme je jure encore que je t'aime et que je t'adore!

MARGUERITE, qui s'est retournée vers lui à mesure qu'il parle, après l'avoir regardé, avec élan

Ah! je vous crois!

MARCEL.

Enfin! Ah! maintenant, vous êtes à moi, et je les défie de nous séparer!...

MARGUERITE.

Nous séparer!...

MARCEL.

Oui, oui! le Marquis m'a défendu tout espoir; mais qu'importe!

MARGUERITE, le repoussant.

Qu'importe?... Qu'espérez-vous donc, Marcel? Que je vous suivrai... Que je consentirai, moi aussi, à braver leur défense et à fuir avec vous... Ah! jamais **!

(Elle s'éloigne de lui.)

MARCEL.

Marguerite!

* Marcel, Marguerite.

** Marguerite, Marcel.

MARGUERITE.

Jamais!

MARCEL.

Mais vous, Marguerite, mais vous êtes libre! Vous êtes seule!

MARGUERITE.

Seule! moi?... Est-ce que vous ne voyez pas que partout, partout où je suis, je parle et j'agis pour deux : pour moi et pour celle qui n'est plus!... Quand je suis entrée dans cette maison, je l'ai juré! Ils l'ont chassée, maudite! je veux qu'ils l'honorent et qu'ils la regrettent... Et c'est moi qui la ferais maudire et détester davantage! Ah! je ne veux pas qu'on dise: « La mère savait si mal ses devoirs qu'elle n'a pas su les apprendre à son enfant!... » Mais je veux que partout l'on s'écrie, et dans cette maison plus haut qu'ailleurs : « Vous voyez bien que c'était une honnête femme, celle qui de son enfant a su faire une honnête fille! »

MARCEL, avec admiration.

Ah! sainte vertu!... Ame vaillante et belle!... Je l'ai dit, que vous étiez la voix de ma conscience...

SCÈNE VIII

Les Mêmes, LE MARQUIS, VAUCLIN, FROMENTEL.

LE MARQUIS, entrant vivement par le fond, tandis que les deux autres entrent par la droite.

Plus bas! malheureux enfants!... plus bas! Si le Duc vous entendait!

MARCEL.

Il n'entendrait rien que je ne puisse répéter tout haut, devant vous, monsieur le Marquis, et devant lui!...

LE MARQUIS.

Ah! je le sais... je le sais! Mais votre seule présence, maintenant qu'il sait tout...

MARGUERITE.

Il sait... Vous lui avez dit?...

LE MARQUIS.

Hélas! oui, et sans succès! Après m'avoir écouté en silence, il s'est levé avec une énergie que je ne lui connaissais plus, et il s'est écrié : « Laissez-moi, mon fils! » Et pour qui le connaît ainsi que moi, tout est bien perdu!

VAUCLIN, à part.

Perdu! perdu! pas encore.

MARCEL.

Laissez-moi donc quitter cette maison, monsieur, tandis que j'ai encore du courage et que je suis résolu à partir.

LE MARQUIS et VAUCLIN.

Partir!

MARCEL.

Oui, car j'ai compris mon devoir, Marguerite, comme vous avez compris le vôtre. L'honneur pour moi, c'est de ne pas forcer l'entrée de la maison qui me repousse et de ne pas vous arracher à la maison qui vous accueille. Ah! je suis digne de vous comprendre, et j'aurai le courage de vous obéir!

LE MARQUIS.

Ah! c'est valeureux!... c'est beau!... et d'un vrai gentilhomme!... (Tendant la main à Marcel qui remonte pour sortir.) Il a raison! Un homme comme lui n'est pas fait pour se glisser dans notre maison par la petite porte!

(Il serre une dernière fois la main de Marcel. — Celui-ci s'apprête à sortir. — La porte du fond s'est ouverte toute grande aux dernières paroles, et le Duc a paru sur le seuil.)

SCÈNE IX

LES MÊMES, LE DUC.

LE DUC, prenant la main de Marcel, le faisant redescendre et très-simplement.

Il entrera donc par la grande!... car c'est moi qui l'ouvre! — Embrassez votre femme, mon fils!

MARGUERITE.

Sa femme?

MARCEL.

Marguerite!

VAUCLIN, avec joie.

Quoi, vous consentez, monsieur le Duc?

LE DUC*.

Quand deux enfants sacrifient si bien leur passion à leur devoir, je ne saurais pas sacrifier mes convictions à leur bonheur! (Vauclin va serrer les mains de Marguerite. Avec émotion.) Et puis, moi, détester encore... moi, maudire!... à mon âge!... Ah! l'on peut faire ce que j'ai fait une fois dans la vie... on ne le refait pas deux fois. (Il tend les bras à Marguerite.) J'ai trop souffert.

MARCEL.

Ah! monsieur le Duc!... Ah!... monsieur le Marquis.

* Marguerite, Marcel, le Marquis, le Duc, Vauclin.

LE MARQUIS, gaiement.

Eh! Pardieu! quand nous nous embrasserions, mon neveu! Qu'y aurait-il de ridicule?

(Il lui tend les bras.)

VAUCLIN *, avec joie.

Ah! que j'ai donc bien fait d'amener l'abbé, moi!...

LE DUC, surpris.

Ah! c'est vous qui...?

VAUCLIN.

Oui! je l'ai rencontré... quelque part, ce matin!...

MARGUERITE, vivement.

Ah!

(Elle lui serre la main.)

LE DUC, de même.

Il est avec le ciel des raccommodements.

VAUCLIN.

Que voulez-vous! me voilà aussi tombé dans les ganaches!..

LE MARQUIS.

Comme nous.

MARCEL.

Vous... jamais!... monsieur le Marquis!.. C'est une maladie de tête... dont on est exempt dès qu'on a du cœur.

VAUCLIN.

Cela ne suffit pas... jeune homme, et quand vous serez où nous en sommes, rappelez-vous qu'il n'y a qu'un remède : C'est d'être toujours l'homme de son temps!

LE MARQUIS.

Et de son âge!

MARCEL.

Alors c'est le progrès!

LE DUC.

C'est le progrès!... Allons, jeunesse... montrez-nous donc le chemin!

MARGUERITE, lui prenant le bras.

Oui, mais en vous donnant le bras.

FROMENTEL.

Eh bien, de mon temps, on aurait chanté là-dessus un petit vaudeville. — Quand je vous dis que tout se perd!

* Vauclin, Marguerite, Marcel, le Marquis.

FIN.

D. THIÉRY ET Cie. — Imprimerie de Lagny

NOS

BONS VILLAGEOIS

COMÉDIE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase
le 3 octobre 1866.

LIBRAIRIE DE MICHEL LÉVY FRÈRES

DU MÊME AUTEUR

Les Pattes de Mouche, comédie en trois actes, en proso.
Nos Intimes! comédie en quatre actes, en prose.
Les Ganaches, comédie en quatre actes, en prose.
Les Diables noirs, drame en quatre actes, en prose.
Piccolino, comédie en trois actes, en prose.
La Perle noire, comédie en trois actes, en prose.
M. Garat, comédie en deux actes, en prose.
Les Gens nerveux, comédie en trois actes, en prose.
La Papillonne, comédie en trois actes, en prose.
Les Prés Saint-Gervais, comédie en deux actes, en prose.
L'Écureuil, comédio en un acte, en prose.
La Taverne, comédie en trois actes, en vers.
Les Premières Armes de Figaro, comédie en trois actes, en prose.
Bataille d'amour, opéra comique en trois actes, en prose.
Le Dégel, comédie en trois actes, en prose.
Les Femmes fortes, comédie en trois actes, en prose.
Don Quichotte, comédie en trois actes, huit tableaux, en prose.
Les Pommes du Voisin, comédie en trois actes, quatre tableaux.
Le Capitaine Henriot, opéra comique en trois actes.
Les Vieux Garçons, comédie en cinq actes, en prose.
La Famille Benoiton, comédie en cinq actes, en prose.

LA PERLE NOIRE

ROMAN

Un volume grand in-18.

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, RUE SAINT-BENOIT, 7

NOS

BONS VILLAGEOIS

COMÉDIE

EN CINQ ACTES, EN PROSE

PAR

VICTORIEN SARDOU

SIXIÈME ÉDITION



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—

1867

PERSONNAGES.

LE BARON, maire du village.	MM. LAFONT.
MORISSON, bourgeois	PRADEAU.
HENRI MORISSON, son fils	P. BERTON.
FLOUPIN, pharmacien	ARNAL.
GRINCHU, maraîcher.	LESUEUR.
TÉTILLARD, épicier.	BLAISOT.
GRANDMÉNIL, commissaire de police	VRADEL.
LE PÈRE PIPART, garde champêtre.	FRANCÈS.
CAILLOUX, jardinier de Morisson	VICTORIN.
BUISSON, barbier	FRANCISQUE.
COURTECUISSE, artilleur.	VINCHON.
TROUSSEMAIN } paysans.	VAUJOURS.
LORIOT. . . . . } paysans.	LÉON.
JEAN, domestique du Baron	BLONDEL.
BOUTILLÉ, invité	VILERS.
UN DOCTEUR.	ALPHONSE.
UN SECRÉTAIRE DU COMMISSAIRE.	VICTOR.
PAULINE, femme du baron.	Mmes FROMENTIN.
GENEVIÈVE, sœur de Pauline.	DELAPORTE.
LA MARIOTTE, jeune villageoise	B. PIERSON.
LA MÈRE BUISSON, perruquière.	C.-LESUEUR.
CHOUCHOU, fille de Grinchu	GABRIELLE B.
HONORÉ PIPART, fils du garde champêtre. .	JEANNE.
MAGUELON } paysannes.	MAGNIER.
YVELINE. . } paysannes.	GEORGINA.
PERRETTE. } paysannes.	FONTAINE.
Mme BOUTILLÉ	ALEXANDRE.

La scène se passe à Bouzy-le-Têtu, aux environs de Paris.

S'adresser, pour la mise en scène exacte et détaillée, à M. PAUL BOISSELOT Secrétaire général du théâtre du Gymnase.

NOS

BONS VILLAGEOIS

ACTE PREMIER.

Le matin. — A gauche, un lavoir de village, couvert d'un petit toit; baquets, battoirs, etc. — L'eau du lavoir, qui est censée venir de la coulisse de gauche, se déverse du lavoir dans un ruisseau qui décrit le tour de la scène, au milieu des joncs, des roseaux et des hautes herbes, en longeant, au fond, la terrasse d'un parc plus élevée que le sol de la scène. Au-dessous du ruisseau, à droite, un petit pont de planches. La scène est entièrement ombragée par les grands arbres du parc, qui font de ce lieu un endroit très-retiré et très-frais.

SCÈNE PREMIÈRE.

MAGUELON, YVELINE, PERRETTE, personnage muet. — Elles sont agenouillées au lavoir et savonnent leur linge tout en jasant.

MAGUELON.

N'empêche que ce sera plus beau que l'an passé!

YVELINE.

Not' fête? — A cause?

MAGUELON.

A cause qu'y aura ce soir un feu d'artifice, donc; vous n'avez donc pas vu c'te grande roue sur la place : un soleil, quoi, qu'ils appellent ça?

YVELINE.

C'est donc ça que le fils à la mère Courtecuisse est allé acheter à Paris?

MAGUELON.

Pardi!... Ça a bien coûté pus de cent francs à M. Floupin.

YVELINE.

Pourquoi que c'est pas la commune qui paye, et que c'est M. Floupin?

MAGUELON.

Il s'est piqué c't homme, depuis que not' maire a donné une pompe au pays!... Et M. Floupin, qu'est vexé comme tout qu'ça soye pas lui qu'est not' maire...

YVELINE.

Il est ben pus que lui, M. de Villepreux, qui est baron... et qui a été colonel dans l'armée...

MAGUELON.

Un bel homme avec ça! Je l'ai vu en militaire, moi, dans le temps de sa première femme; il y a bien vingt ans!

YVELINE.

Il en a repris une seconde qui est bien jeune tout de même pour lui!

MAGUELON.

Eh bien, c't homme, vous savez, il s'ennuyait de vivre tout seul... Il est ben assez riche pour être encore jeune...

SCÈNE II.

LES MÊMES, CHOUCHOU, avec du linge.

CHOUCHOU, entrant par la droite.

Ah!... vous v'là déjà à laver, vous autres?

MAGUELON.

Tiens!... cette petite cane en retard!

YVELINE.

T'as donc fini par trouver tes bas, toi?

CHOUCHOU.

Ah ben! le jour de la fête, il y a pas presse à l'ouvrage... Si c'était pas pour avoir mon bonnet plus frais à ce soir...

YVELINE.

T'iras donc au bal?

CHOUCHOU, retroussant ses manches.

Ah! si j'irai au bal,... c'te demande!

MAGUELON.

Si c'est pas une misère!... Des gamines comme ça, que ça danse toute la nuit, et que ça fait déjà des manières avec les garçons!

CHOUCHOU, installée au lavoir.

Moi?... Ah! si on peut!...

YVELINE.

Non!... tu te gênes!... J' t'ai pas vue avant-hier avec Courtecuisse...

CHOUCHOU.

C'est pas avec Courtecuisse d'abord, c'est avec Loriot, qui m'apprenait à valser.

MAGUELON.

Si j'étais de ton père, je t'en ficherais, moi, de la valse, avec mon battoir!

CHOUCHOU, riant.

Tout ça, parce qu'on ne veut plus danser avec elle. (Elle bat son linge.)

MAGUELON.

Morveuse!

CHOUCHOU, riant.

Tous vos parlages, v'là l'effet que ça me fait, tenez! (Elle souffle dans sa main, et tape à tour de bras.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, LA MARIOTTE, avec son baquet.

LA MARIOTTE, gaiement.

Excusez!... Pus que ça de monde à débarbouiller son linge!

YVELINE.

Il y a de la place, va!

CHOUCHOU.

Quoiqu'elle soye pas toute mince, la Mariotte!

LA MARIOTTE, gaiement.

T'es si gringalette que ça s'balance! (A Maguelon.) Bonjour, ma tante! Et c'te santé, à ce matin?...

MAGUELON.

Et toi, fillette?

LA MARIOTTE, retroussant ses manches.

Mais pas mal, ma tante, comme vous voyez!

CHOUCHOU, aigrement.

Oh! on les voit, ses bras. — Elle les montre assez!

LA MARIOTTE, de même.

Tu pourrais bien montrer les tiens, toi, — on ne les verrait pas encore! (Se mettant à savonner.) Qui qu'a vu les pompiers, à ce matin?

MAGUELON.

J'me fiche pas mal des pompiers! Pour ce que j'en fais!

LA MARIOTTE.

Ils sont joliment farauds, avec leurs casques que M. le maire a fait dorer tout à neuf!... que ça luit comme un soleil!

YVELINE.

V'là un maire qu'est soigneux au moins.

CHOUCHOU.

Oui, comme dit papa, c'est pas encore ces casques-là qui le ruinera; c'est plutôt ceux de la baronne!

YVELINE, riant.

Le fait est qu'elle en a, de ces chapeaux!... (Elle joue du battoir.)

CHOUCHOU, de même.

Avez-vous y vu celui de dimanche, à la messe, oùs qu'elle avait un gros plumet su'le toupet?

MAGUELON, de même.

Ça avait l'air quasiment d'une bannière! (Elles rient aux éclats.)

LA MARIOTTE.

Allez donc!... tous les battoirs sur le pauvre monde!...

CHOUCHOU.

Et sa sœur, mademoiselle Geneviève!

LA MARIOTTE.

Toi! en v'là assez sur mademoiselle Geneviève et sur la baronne! — Entends-tu?

CHOUCHOU.

A cause que t'es la fille de leur garde!

LA MARIOTTE, debout et allant à droite étendre son linge.

A cause que je te le défends!

CHOUCHOU.

Avec ça qui garde bien, ton père! témoin c'te nuit, que papa est revenu à la maison tout comme ça, de ce qu'il avait vu chez vous!

MAGUELON.

Quoi qu'il a vu, le père Grinchu?

CHOUCHOU.

Il a vu, qu'il était comme qui dirait ici, à se promener vers les ménuit, une heure...

LA MARIOTTE, l'interrompant,

Oui, au fond de l'eau, avec ses nasses qu'il pose la nuit pour

attraper le poisson de M. le baron, qu'il va vendre à Paris avec ses légumes.

CHOUCHOU.

Pourquoi qu'il les poserait pas, ses nasses ?

LA MARIOTTE.

Parce que c'est défendu et qu'il le sait bien, ce vieux sorcier-là... Papa l'a assez pincé de fois.

CHOUCHOU, debout, à l'avant-scène, son linge à la main.

Eh bien!... il aurait mieux fait, ton père, de pincer l'jeune homme qui se promenait cette nuit dans vot'parc.

MAGUELON.

L'jeune homme!

CHOUCHOU.

Oui, l'jeune homme qu'a sauté le ruisseau pour sortir par là. et qui est tombé sur papa. Papa s'a accroché à lui, mais l'autre lui a détaché un coup de pied qui a fichu papa dans l'eau, et il s'est sauvé... que papa n'a jamais pu savoir où il était passé!. Et qu'il nous est revenu, le pauvre homme, trempé comme mon linge.

LA MARIOTTE.

C'est-à-dire qu'il était en ribote, le père Grinchu, et qui s'a jeté à l'eau, en se figurant tout ça.

CHOUCHOU, au lavoir.

Ta ta! il n'était pas en ribote... et il voyait clair : il y avait la lune en plein!

MAGUELON.

C'était quelque braconnier.

CHOUCHOU.

J'ten fiche, un braconnier!... un bourgeois bien nippé! à preuve, son chapeau que papa a ramassé dans l'herbe...

YVELINE.

V'là qu'est drôle tout de même!

LA MARIOTTE.

Mais vous la croyez donc, c'te langue-là?

CHOUCHOU, *railleuse.*

Si tu en sais pus que moi là-dessus, faut me reprendre.

LA MARIOTTE.

Moi ?

CHOUCHOU.

Oui ! tu pourrais peut-être ben nous dire si c'est un voleur ou un amoureux !...

LA MARIOTTE, *debout, allant à droite étendre du linge.*

A moi, n'est-ce pas ?

CHOUCHOU.

Nenni-da ! pas à toi ! T'as pas besoin de celui-là, tous les garçons du village y sont après toi, qu'il n'y en a plus pour les autres !... Mais peut-être bien un galant pour les dames du château.

LA MARIOTTE.

Ah ! ben ! c'est maintenant que je vas te débarbouiller avec ton savon... (*Elle est retenue par Yveline et Maguelon.*)

CHOUCHOU.

Oh ! viens-y donc !

MAGUELON et YVELINE, *s'interposant.*

Eh bien !... eh bien !...

LA MARIOTTE.

Laissez-moi la jeter dans le lavoir, cette peste-là !

CHOUCHOU, *ramassant lestement son baquet et se sauvant avec.*

Quand tu m'attraperas, toi, je te donnerai des guignes !

LA MARIOTTE.

Ah ! attends, seulement !

CHOUCHOU.

Attendre que tu aies maigri, ça serait trop long !... (*Elle se sauve.*)

LA MARIOTTE.

Les Grinchu, père et fille... tenez ! v'là ce qu'on devrait leur faire ! (*Elle tord son linge.*) Couic !

MAGUELON, ramassant ses effets.

T'es ben bonne aussi, toi, de te gendarmer comme ça... Qu'est-ce que ça te fait que c't homme ait sauté ?

LA MARIOTTE.

Tiens! il y a de quoi faire perdre la place à papa!... Et puis je veux pas qu'on dise du mal de madame la baronne et de sa sœur, qui sont de bonnes maîtresses!

YVELINE.

Ah ben! il se gêne, le père Grinchu, pour en dire sur M. le maire!

LA MARIOTTE.

Pardine! ils sont comme ça dans le pays, un tas qui lui en veulent, à M. le baron, que si j'étais de lui...

MAGUELON, à Perrette.

Allons, propre à rien! ramasse ton baquet qui se noie, et en route! (Elle sort, Perrette la suit.)

YVELINE.

J'vas faire ma soupe. (A la Mariotte.) Tu ne viens pas?

LA MARIOTTE.

J'ai pas seulement tordu mon linge, avec cette mauvaise bique!...

YVELINE, emportant son linge.

Viens-tu t'y me prendre c'te après-midi, pour aller tirer aux oiseaux sur la place ?

LA MARIOTTE, étendant son linge à droite.

Oui! à tantôt!

YVELINE, s'en allant.

A tantôt!

SCÈNE IV.

MORISSON, LA MARIOTTE.

La Mariotte suspend son linge. — Morisson entre chargé de tout son attirail de pêche.

MORISSON.

Les blanchisseuses viennent de laver : c'est l'heure où le poisson remonte le courant, attiré par les eaux savonneuses. Je m'installe ici, à l'ombre des saules, et si, en un tour de main, je ne gagne pas mon déjeuner !...

LA MARIOTTE, se retournant.

V'là un pêcheur ! (Elle continue.)

MORISSON, déposant son pliant, son parasol, etc.

Tableau naïf !... Ce lavoir, ces linges, ce baquet !... Est-ce assez nature ! Quand je pense qu'à cette même heure le Parisien respire déjà l'air empesté de son bitume, au lieu de cette bonne odeur de vacherie... combinée avec la lessive... (Il aspire l'air avec satisfaction.)

LA MARIOTTE éclatant de rire, à la vue de tous ses engins de pêche.

En v'là des affutiaux !...

MORISSON.

Bonjour, la belle fille !...

LA MARIOTTE, en riant.

Bonjour, m'sieu !

MORISSON, l'admirant.

Et celle-là encore !... Est-elle assez nature !...

LA MARIOTTE.

Comme ça, vous allez donc pêcher par ici ?...

MORISSON, gaiement.

Je me le demande,... si je vais pêcher !... Et voici mes appâts,... qui ne peuvent pas rivaliser avec les vôtres !

LA MARIOTTE.

Ah! mais, vous êtes donc le galant pêcheur?...

MORISSON.

Il faut bien rire un peu, pas vrai!... Vous devez aimer à rire, vous? Je vois ça!

LA MARIOTTE, riant.

Tout de même!

MORISSON, de même.

Et moi aussi, donc! Il n'y a pas mieux, allez, pour être gai!

LA MARIOTTE.

Alors, ça va comme vous voulez?

MORISSON, préparant ses hameçons, etc.

Ah! je crois bien!... Vous voyez un homme, jeune fille, qui réalise le rêve de toute sa vie!... Je ne porte plus de gilet!

LA MARIOTTE.

V'là vot' bonheur?

MORISSON.

C'est une façon poétique de vous dire que j'ai rompu avec Paris et ses pompes criminelles!... et que je ne suis plus qu'un homme des champs, indépendant, naïf, et sans malice!... un vrai villageois!...

LA MARIOTTE.

Comme ça, vous aimez les champs?

MORISSON.

Je me le demande,... si je les aime!... Moi qui n'ai tenu pendant trente ans les denrées méridionales, rue de la Verrerie, à l'enseigne du *Bon thon,* que pour avoir un jour une maison de campagne à moi, et m'y retirer en manches de chemise!...

LA MARIOTTE.

Ah!... Est-ce que ce n'est pas vous qu'êtes M. Morisson?

MORISSON.

Parfaitement!... Marius Morisson!

LA MARIOTTE.

Le bourgeois qu'a acheté la maison aux volets verts et le clos joignant le père Grinchu, qui la guignait pour lui?

MORISSON.

Oui-da!

LA MARIOTTE.

Vous l'avez bien embellie, tout de même.

MORISSON.

Je crois bien!... façade en similimarbre, vases en similipierre, grille en similibronze?

LA MARIOTTE.

Comme bien bourgeois, c'est joli, quoique pas grand.

MORISSON.

Dix-sept cents mètres seulement! Mais quel intelligent emploi du sol : écurie, hangar, remise, buanderie, basse-cour, pigeonnier, poulailler, lapinière, vacherie, toit à porcs!... tout ce qu'il me faut!...

LA MARIOTTE.

Excusez!

MORISSON.

Et les jardins donc!... Que n'y a-t-il pas dans mes jardins? berceaux, bosquets, tonnelles, quinconces, bassins, citerne, serre, orangerie, jet d'eau, cascade!...

LA MARIOTTE, riant

Il n'y a pas un peu de chasse?

MORISSON.

Ah! ah! (Riant.) Elle se moque de moi!... Eh bien, à la bonne heure : il faut rire; moi, je suis pour qu'on rie!

LA MARIOTTE, riant.

Seulement, ça ne doit pas vous arriver souvent, dans c te grande maison-là, tout seul!

MORISSON.

Tout seul?... Est-ce que je n'ai pas ma bonne,... ma vieille

Françoise.... qui ne m'a pas quitté depuis que j'ai perdu ma pauvre femme... Et puis mon fils donc, qui viendra me voir de temps en temps!

LA MARIOTTE.

Ah! vous avez un garçon?

MORISSON.

Je me le demande, si j'en ai un! Un gaillard qui vient d'être reçu avocat, et spirituel, et instruit, et beau!...

LA MARIOTTE, riant.

Est-ce qu'il vous ressemble?

MORISSON.

Elle aime vraiment à rire, cette petite! Quand vous l'aurez vu, nous en recauserons, fillette.

LA MARIOTTE.

Il est donc ici?

MORISSON.

D'hier au soir!... Il est venu pendre la crémaillère avec moi,... pendant ses vacances!... Ah! vous le rencontrerez assez!... C'est un farceur, celui-là, qui va tout naturellement du côté des jolies femmes.

LA MARIOTTE, finement.

Tiens! tiens!

MORISSON, de même.

Oui! oui!

LA MARIOTTE.

On le verra à la fête, alors?

MORISSON.

Quelle fête?

LA MARIOTTE.

Celle du pays, aujourd'hui!... C'est la Saint-Pothin, le patron de Bouzy-le-Têtu!

MORISSON.

J'apprends avec plaisir l'existence de saint Pothin... Alors, vous allez danser?

LA MARIOTTE, l'imitant.

Je me le demande,... si je vais danser! (Elle rit.)

MORISSON, riant.

Voilà ce qui me plaît, c'est qu'elle me tourne en dérision, mais gaiement!... Alors, tout ça, c'est vos atours, que vous préparez pour ce soir?

LA MARIOTTE.

Mais tout juste!

MORISSON.

Allez-vous vous en fourrer, des chiffons!...

LA MARIOTTE.

Que nenni! J'en ôterai ben plutôt!

MORISSON, surpris.

Ah! bah...

LA MARIOTTE, ôtant lentement son fichu.

Quand ça ne serait que celui-là!... Ça se fait-il autrement à Paris, pour s'habiller?...

MORISSON.

Quelle candeur!... Il faut vraiment venir aux champs!...

LA MARIOTTE.

Au revoir, monsieur, et bonne pêche!

MORISSON.

Au revoir, fillette, et gare aux amoureux!

LA MARIOTTE, riant.

N'y a pas de danger!... tant que je ne pêcherai que comme vous! (Elle sort en riant.)

MORISSON, riant.

Eh! eh!... elle est vraiment réjouissante, cette fille-là! (Il entre au fond dans les herbes.) Quelle nature!... Ça me fait l'effet d'un bon pain bis tout rond, avec de la farine dessus... c'est appétissant!... Ah çà... doucement! Voici l'instant du recueillement, le poisson doit se lasser de m'attendre! Ne bougeons plus! (Il s'installe au fond et pêche attentivement.)

SCÈNE V.

MORISSON, HENRI.

HENRI entre en scène par la droite, en effaçant avec une branche la trace de ses pas.

La!... Je défie bien maintenant le plus fin des Mohicans de reconnaître ici la trace de mes pas. Si je pouvais aussi bien retrouver mon chapeau, que j'ai laissé choir en sautant... (Il va pour remonter, et aperçoit Morisson.) Quelqu'un!

MORISSON, pêchant.

Hein?... Tiens!... Henri!

HENRI.

C'est toi, père?

MORISSON.

Tu vois, garçon, tout entier à l'espoir de notre déjeuner... Chut! ne bouge pas!

HENRI.

Tu tiens?..

MORISSON.

Non!... C'est une racine qui me tient! (Il tire.) Et j'ai cassé mon hameçon! (Il se lève et descend pour raccommoder sa ligne.)

HENRI, cherchant de l'œil son chapeau.

Dès l'aurore donc?... Je croyais bien être le premier levé du village!

MORISSON.

Parisien, va!... Nous autres campagnards, nous sommes debout au chant du coq!... (L'embrassant tendrement.) A-t-il bonne mine, ce gamin-là! Est-il bon à embrasser!... Tu as bien dormi au moins?

HENRI.

Divinement.

MORISSON.

C'est qu'une première nuit, quand on n'est pas fait à son lit

de campagne... J'ai pourtant entendu grincer la porte du jardin, vers minuit, une heure.

HENRI.

Oui, je rentrais...

MORISSON.

D'où ça?

HENRI.

De la promenade.

MORISSON.

A une heure du matin?

HENRI.

Ma foi, oui! Il faisait un clair de lune admirable, j'ai mis le nez à la fenêtre, et tu sais, quand on quitte Paris, cet air des champs, ces arbres, ce village endormi dans un brouillard bleu,... tout cela m'a séduit;... j'ai fait un petit tour au bord du ruisseau;... tiens, de ce côté, précisément... (Il remonte.)

MORISSON.

Voilà comme on s'enrhume!... (Voyant Henri qui redresse l'herbe au fond, à l'endroit où il a sauté.) Eh bien, qu'est-ce que c'est?... Veux-tu bien ne pas effaroucher mon poisson!

HENRI.

C'est fait, père.

MORISSON.

Quoi?

HENRI.

Ces herbes! Je ne sais pas si tu es comme moi, mais je ne peux pas voir une herbe couchée, sans éprouver l'envie de la redresser.

MORISSON.

Tu ferais un joli pêcheur à la ligne, toi!

HENRI, regardant sur la rive, dans les herbes.

Dis donc!... tu n'as pas trouvé un chapeau par hasard, dans ces herbes-là?

MORISSON.

Quel chapeau?

HENRI.

Celui que j'avais à mon arrivée. Je l'ai laissé tomber cette nuit, en voulant cueillir un roseau, et je n'ai jamais pu le retrouver!

MORISSON.

S'il est tombé dans l'eau, il est loin!

HENRI.

Tant mieux!

MORISSON.

Comment, tant mieux?

HENRI.

Pour celui qui le retrouvera... Un chapeau tout neuf, c'est vexant!

MORISSON.

Il est peut-être arrêté dans les herbes, au bord du ru.

HENRI.

Au fait, je vais voir! Par là, le courant?... (Il désigne la droite.)

MORISSON.

Oui... Fais-moi donc un peu remonter le poisson, sans qu'il s'en doute!

HENRI, sur le pont, fausse sortie

Oui.

MORISSON.

Eh! dis donc, garçon!

HENRI

Père!

MORISSON.

Si tu rencontres par là de jolies filles, en train de battre leur linge; fais-moi le plaisir de te conduire en homme raisonnable!

HENRI, sur le pont

Ah! par exemple! D'où ça sort-il, ça, papa?

MORISSON.

Bon!... Tu sais bien ce que je veux dire, garnement!

HENRI.

Quand j'étais étudiant, bien!... Mais, maintenant, un avocat?... Jamais!

MORISSON, le ramenant en scène et le regardant avec admiration en lui prenant le menton.

Avec cette figure-là!... laisse-moi donc tranquille! Moi!... oui, j'étais sage! On ne voulait pas de moi!... Mais avec la frimousse que je vous ai faite... car, vous ai-je fait une assez jolie frimousse, polisson? Êtes-vous assez réussi?...

HENRI, riant.

Papa, tu es sublime!

MORISSON.

Oui, oui, ne plaisantons pas; nous ne sommes pas ici à Paris, où tout se perd dans la quantité; nous sommes aux champs, où il s'agit de ne pas se faire casser les reins par un brutal! Je t'en supplie, mon petit Henri, défends-toi!

HENRI, riant.

Eh bien, oui, la, papa, je me défendrai, je le jure!

MORISSON.

Oui, et puis vous tiendrez votre serment comme aux Pyrénées, où vous alliez, soi-disant, pour vous arracher à toutes vos galanteries!...

HENRI.

Eh bien, comment, les Pyrénées?... J'ai été très-sage aux Pyrénées; je n'ai fréquenté que les glaciers!...

MORISSON.

Et cette jolie dame brune, escortée d'une jolie sœur blonde que vous fréquentâtes si assidûment, pendant tout un grand mois! étaient-ce deux glaciers?...

HENRI.

Qui est-ce qui t'a dit ça?

MORISSON.

Parbleu! le domestique que je te donnai au départ, et qui

n'était là que pour m'écrire l'effet produit sur vous par les eaux minérales !...

HENRI.

Le coquin! Je m'en doutais... quand je l'ai mis à la porte!

MORISSON.

Trop tard!... Je savais tout!

HENRI.

Tu ne savais rien; il n'y a rien!... qu'un petit roman bien simple... J'ai rencontré à Bagnères une jeune femme qui voyageait avec sa sœur et sa femme de chambre. J'ai offert mon bras à cette dame...

MORISSON.

Disons à la baronne, car c'est une baronne!

HENRI.

C'est une baronne, oui!

MORISSON, flatté et le regardant avec plaisir.

Oui!... Nous plaisons aux baronnes, maintenant!

HENRI.

Et j'ai été galant comme un Français doit l'être, voilà tout!

MORISSON.

Voilà tout! Oui! (Il tire une lettre de sa poche et lit.) « Monsieur, j'ai l'honneur d'annoncer à Monsieur que nous avons pris hier notre vingt-cinquième verre d'eau minérale, qui ne nous a pas calmés beaucoup; car M. Henri, qui n'était hier épris que de la sœur aînée, me paraît aujourd'hui amoureux de toutes les deux... »

HENRI.

Ce drôle!

MORISSON, continuant.

« A moins que ce ne soit une malice, pour avoir le droit d'être toujours chez celle qui est mariée,... en ayant l'air de courtiser celle qui ne l'est pas!... »

HENRI.

Il avait deviné ça!... ce Mascarille!

MORISSON, repliant la lettre.

Voilà, monsieur mon fils, sur quoi je comptais vous demander des explications à déjeuner.

HENRI, gaiement.

Eh bien, papa, oui, c'est vrai!

MORISSON.

Une femme mariée!

HENRI.

Bah! un mari plus âgé qu'elle, et un mariage de raison!

MORISSON.

Bel argument!

HENRI.

D'ailleurs, je ne l'ai jamais vu, ce mari! Je ne le connais pas! il ne compte pas!...

MORISSON, à part, avec satisfaction.

Il a du Richelieu, ce gamin-là! (Haut.) Et cette jeune sœur?

HENRI, vivement.

Oh! charmante, la jeune sœur!

MORISSON.

Et vous la courtisez aussi?

HENRI.

Elle le mérite bien.

MORISSON.

Sans l'aimer?

HENRI.

On aime toujours assez une femme pour lui faire la cour, surtout une cour chaste et discrète comme celle-là!

MORISSON.

Et tout cela pour servir votre coupable passion!...

HENRI, gaiement.

Oh bien, papa, si nous en venons aux gros mots!... Passion!... Peste! comme tu y vas! Rétablissons les faits; je rencontre une femme aimable, vertueuse, mais ennuyée... Elle

me voit... donc, elle m'adore, c'est fatal! Tu n'es pas là, j'oublie de me défendre; et nous voilà chevauchant tous deux gentiment dans le pays de Tendre!... Bonne fortune, galanterie, amour, tout ce que tu voudras!... mais passion!... pas encore!... Attends encore un peu, papa.

MORISSON.

Que j'attende quoi?

HENRI.

Qu'elle ait couronné ma flamme!

MORISSON, *vivement.*

Oh! elle n'a pas?... il n'y a pas?...

HENRI, *l'interrompant.*

Mais non!... Au moment où nos affaires prenaient la meilleure tournure, une lettre subite du mari les rappelle... Elles partent... et je reviens du Tendre, ayant versé à la première étape...

MORISSON.

Et depuis, plus de nouvelles?...

HENRI.

Ah! si... Je sais où elle est!

MORISSON.

Où ça?

HENRI.

A la campagne, aux environs de Paris... dans les terres du mari.

MORISSON.

Où tu es allé?

HENRI.

Ma foi, non!... Je me suis dit : « Je la reverrai plus tard à Paris; en attendant, mettons-nous au vert!...» Et c'est alors que nous avons exploré tous les environs, pour trouver une maison de campagne à ton gré...

MORISSON.

Dans un pays qui te convînt...

HENRI.

Et celui-ci, réunissant toutes les qualités requises de pittoresque, d'hygiène... d'agréable voisinage...

MORISSON.

Tu m'as fait acheter ici.

HENRI.

Et nous y voilà tous deux, loin des passions?...

MORISSON.

Enfin, je respire... Grâce à Dieu, c'est resté tout platonique.

HENRI.

Jusqu'ici!...

MORISSON.

Et pour toujours! Je préviendrais plutôt le mari.

HENRI.

Oh! ça!...

MORISSON.

Oh! ça!... je le ferais,... libertin!...

HENRI, riant.

C'est ta faute, papa! Pourquoi m'as-tu fait si beau?

MORISSON.

Ce n'est pas une raison...

HENRI.

Aimerais-tu mieux que ma vue n'inspirât aux femmes que du mépris?

MORISSON.

Mâtin!... Qu'est-ce qu'il leur faudrait donc, alors?

HENRI, câlinant.

Eh bien, alors, sache-leur gré d'apprécier ton chef-d'œuvre à son juste prix...

MORISSON,* avec satisfaction.

Ah! scélérat!

HENRI.

Et remercie-moi de me montrer digne de tous les dons que je dois à ta munificence paternelle...

MORISSON.

Garnement!

HENRI.

Par l'heureux emploi que j'en sais faire!...

MORISSON, l'embrassant.

Monstre, va!... a-t-il de l'esprit!...

HENRI.

Là-dessus, je vais chercher mon chapeau... et je reviens te prendre pour déjeuner.

MORISSON.

Envoie le poisson.

HENRI.

C'est convenu... (Il se sauve.)

SCÈNE VI.

MORISSON, puis LE BARON.

MORISSON.

D'autant que, s'il n'y met pas un peu du sien, le poisson... la friture me paraît compromise... Je ne pêche pas, moi, ce matin : je prêche!... (Il remonte et se réinstalle pour pêcher.)

LE BARON paraît sur sa terrasse, de l'autre côté de l'eau, sa ligne à la main, et s'installe également pour pêcher.

Ah! ah! voisin!... déjà à l'ouvrage!

MORISSON.

Ah! monsieur le maire, j'ai bien l'honneur... Madame la baronne se porte bien?

LE BARON.

Le mieux du monde. Et vous, comment va ce matin, monsieur Morisson?

MORISSON.

Comme votre chasselas, monsieur le maire, que je contemplais tout à l'heure avec envie.

LE BARON.

Je vous mettrai à même de me dire s'il est aussi bon que beau. Mais voilà une méchante année pour les poires... Avez-vous des poires, monsieur Morisson?

MORISSON.

Oui, monsieur le maire, j'en ai une.

LE BARON.

Il faut la soigner.

MORISSON.

Elle est piquée.

LE BARON.

C'est une récolte manquée!... Qu'est-ce donc que vous tenez à la main?

MORISSON.

A la main?...

LE BARON.

Oui.

MORISSON.

C'est une ligne.

LE BARON.

Ah! c'est une ligne?... (Lorgnant.) Ah! c'est curieux, on dirait un télescope!

MORISSON.

C'est un nouveau modèle articulé... C'est ingénieux, mais un peu lourd.

LE BARON.

Vous prenez quelque chose avec ça?

MORISSON.

Je l'étrenne... Et, jusqu'à présent, ça ne mord pas trop.

LE BARON, jetant sa ligne.

Nous allons voir si je serai plus heureux... Recueillons-nous! (Baissant la voix.) Voici une jolie tanche qui remue de votre côté...

MORISSON, à demi-voix.

C'est mon garçon qui me l'envoie.

LE BARON, de même.

Ah! votre fils est arrivé?

MORISSON, de même.

D'hier au soir...

LE BARON.

Vous me le présenterez?

MORISSON.

Avec bonheur, monsieur le maire... C'est un enfant si charmant, et si digne d'être aimé!...

LE BARON.

Tant mieux!... tant mieux!... Chut!... Elle tourne... Ne bougez pas!... (Ils demeurent immobiles.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, GRINCHU, avec son panier et sa ligne rustique; il entre par le petit pont, les yeux fixés à terre.

GRINCHU.

Y faut que c'malin-là, il se soye levé dès le potron-minet pour trépigner tout ça!... Je ne peux pas trouver une gueuse de marque... (Se baissant rapidement.) Ah!... Non!... c'est un sabot!... (Il s'accroupit.) C'est-y un sabot?... ou un pied de vache?... C'est égal, va... je t'pincerai ben tout de même!... Pour l'instant, avant d'me faire raser pour la messe, je vas jeter un petit coup de ligne à la place des blanchisseuses... là... et pour met' eul'poisson... comme ça... su les bonnes herbes... (Il arrange son panier avec un lit d'herbes.) La!... il sera content, c'poisson, d'êt'là dedans! — C'p'tit coin-ci que j'me suis pris pour moi,... c'est la vraie place aux goujons... quand on y est bien seul... (Il fredonne en préparant sa ligne.) *C'est moi qui suis la femme à barbe!...*

LE BARON, d'en haut.

Chut!...

GRINCHU.

Hein? (Il se retourne et demeure saisi à la vue de Morisson.) Ah! le Parisien!...

LE BARON.

Chut donc, Grinchu!

GRINCHU, à Morisson.

Dites donc, vous!... Eh bien, n'vous gênez pas!

MORISSON, ahuri.

Hein?... quoi?...

GRINCHU.

Voulez-vous ben m'rend' ma place!

MORISSON.

Quelle place?

GRINCHU.

La place ousque j'pêche tous les matins.

MORISSON.

Ah bien, j'aime cette réclamation-là, par exemple!. . Est-ce que le bord de l'eau n'est pas à tout le monde?...

GRINCHU.

Le bord de not' ru... n'est pas à nous? — Le ru du pays... qui traverse l'pays, n'est pas au pays?

LE BARON, impatienté.

Allons, voyons, Grinchu!... en voilà assez: M. Morisson est dans son droit. La place est au premier occupant. — Il fallait vous lever plus matin! voilà tout, et laissez-nous la paix!

GRINCHU.

Ah ben, excusez!... C'est pas assez qu'les Parisiens y nous prennent not' terrain pour y bâtir leu chalets, ils ne laisseront pas tant seulement un peu d'eau aux pauvres maraîchers du pays, pour l'agrément de leur pauvre existence.

MORISSON.

Ah çà! dites donc! eh! le maraîcher!... ne dirait-on pas que je ne l'ai pas payé assez cher, ce terrain, grâce à vous qui l'avez fait monter?

GRINCHU.

Et pourquoi qu'vous l'avez fait monter sur moi? Que j'le guignais depuis vingt ans pour y faire mon hangar!

MORISSON.

Il est superbe, ce villageois!

GRINCHU.

Vous pouviez pas acheter des terrains à Paris, puisque vous êtes Parisien? Il en manque donc, des terrains, à Paris, pour venir molester comme ça le pauvre monde de la campagne?

LE BARON.

Mais, sapré mâtin! sur quoi diable avez-vous marché ce matin, voyons, Grinchu?...

GRINCHU, exaspéré.

Non, m'sieu le maire, voyez-vous, ça n'peut pas s'passer comme ça! Vous défendez les Parisiens, à cause que vous êtes aussi un Parisien, vous!... Mais, moi, j'dis qu'c'est la ruine du pays, tout c'monde-là. Nous n'sommes pas chez nous!... V'là vingt ans, il n'y a pas de bon Dieu qu'y tienne, vingt ans que j'pêche tous les matins à c'te place-là!... Les poissons, ils n'y viennent qu'parce qu'ils disent: « V'là l'père Grinchu! allons-y!... » Et ct'homme-là me les prendra à mon nez, mes pauvres poissons, qui m'aiment tant!...

LE BARON.

Mais il ne prendra rien, diable d'homme! ni moi non plus, si vous braillez comme ça.

GRINCHU.

J'veux ma place.

LE BARON.

Et moi, j'veux que vous vous taisiez. Mille millions de carabines, est-ce fini?

GRINCHU.

Monsieur le maire, les Parisiens!... ô misère!...

LE BARON.

Il n'y a pas de Parisiens ici, caboche de mulet que vous

êtes... Il y a un colonel de dragons qui va sauter le ru si vous continuez, et vous étendre au fond, tout du long pour vous rafraîchir le sang!... Est-ce entendu?... Une, deux... silence dans les rangs!... Pêchez donc, Morisson!

GRINCHU, intimidé, à lui-même, à demi-voix.

Eh ben, c'est bon!... Eh ben, c'est bon!... Eh bien, ça va bien!

MORISSON, au baron.

Ça mordait si joliment!

GRINCHU, grommelant en arrangeant sa ligne.

C'est comme ça, mon pauvre Grinchu... V'là c'qu'il faut entendre, mon pauvre vieux! (Jetant sa ligne dans l'eau à droite, sans conviction et avec rage.) Nom d'une brique!...

LE BARON.

Tirez donc, monsieur Morisson, vous en tenez un.

MORISSON, triomphant, faisant sauter sa ligne avec un goujon au bout.

Voilà!

GRINCHU, à lui-même.

Et un goujon encore!... Ils me prennent mes goujons, ces gueux-là!

LE BARON, tirant sa ligne avec un poisson au bout.

Et le mien!

GRINCHU, désespéré.

Et l'autre aussi!... C'est la fin du monde, quoi! le renversement des renversements!

MORISSON.

Je crois que ça commence, monsieur le maire.

LE BARON.

Oui, oui, ils viennent.

GRINCHU, sur le pont, tirant sa ligne vide avec rage et grommelant.

Il y a pourtant une rivière à Paris!... Je ne vas pas pêcher à Paris, moi.. Alors, pourquoi qu'ils viennent ici?.. (Regardant la ligne du baron.) Gredin de sort, va! C'est pourtant vrai, v'là qu'ça mord encore!...

LE BARON, prêt à tirer

Encore un!... (Grinchu éternue exprès bruyamment, la ligne remonte à vide.)

LE BARON.

Mille diables!... Grinchu!

GRINCHU.

Je dis rien... j'éternue!...

LE BARON.

Vous éternuez exprès, vieux sorcier!

GRINCHU.

On éternue comme on peut.... J'suis pas un Parisien, moi; J'éternue pas comme dans le grand monde... J'éternue à la paysanne... le cœur sur la main.

LE BARON.

Quand vous aurez fini de rognonner, hein?

GRINCHU.

Si on ne peut pas éternuer maintenant, ah bien!... excusez!... Ça va bien!... Ah bien, ça va bien!

LE BARON, se contenant.

Ouh!... ouh! patience! (Ils se remettent tous à pêcher. — Silence d'une seconde, pendant laquelle Grinchu s'installe sur le pont et jette sa ligne à l'eau vers la droite.

GRINCHU, à lui-même, continuant.

C'est comme au pays des esclaves, quoi!... comme si qu'on était de pauvres nègres!...

LE BARON, à demi-voix.

Morisson, regardez-moi ce coup-là!

MORISSON, de même.

Une anguille!

LE BARON.

Oui!... elle mord! Chut!... (Même jeu que ci-devant. Grinchu met le coin de son mouchoir dans sa bouche, et se mouche à l'étouffée, comme quelqu'un qui ne veut pas faire de bruit, en en faisant beaucoup. — Le baron retire sa ligne à vide.)

MORISSON.

Manqué !

GRINCHU.

Vous direz pas que j'ai pas pris de précautions!

LE BARON.

Morisson, faites-le partir!... Ça finira ma !

MORISSON.

Allons, voisin, allez-vous-en.

GRINCHU.

Pourquoi donc qu' j'men irais?... Parc'qu'il est m'sieu le maire?... Ah bon!...

LE BARON.

Ah ! il ne veut pas partir!... (Il dépose sa ligne.)

GRINCHU.

S'il est le maire, j'suis le lieutenant des pompiers, moi!

LE BARON.

Oui, oui! attends, lieutenant! (Il disparaît vivement vers la droite.)

MORISSON, exaspéré à Grinchu.

Voulez-vous vous en aller, nom de nom, de nom, de nom!...

GRINCHU, s'apprêtant à filer.

Même qu'il faut qu' j'aille mettre l'uniforme pour la messe; sans ça, pus souvent qu' j' m'en irais!

LE BARON, dehors.

Patience, me voilà!

GRINCHU.

Presti! le premier coup qui sonne!... Je n'ai que temps tout juste! (Il se sauve par la gauche, à toute bride, au moment où le baron débouche par le pont.)

SCÈNE VIII.

LE BARON, MORISSON.

LE BARON, entrant.

Parti!...

MORISSON.

Parti...

LE BARON.

Il a raison!... J'aurais fait quelque sottise!

MORISSON.

Puisqu'il nous laisse tranquilles, nous pouvons reprendre...

LE BARON.

Avec cette main qui tremble de colère?... Non! N'en parlons plus!... c'est une pêche manquée!... (Avisant la ligne de Grinchu.) C'est sa ligne, ça?

MORISSON.

Oui!.

LE BARON, cassant la ligne.

La!... cela soulage toujours un peu.

MORISSON.

Diantre! monsieur le baron, vous êtes vif, pour un administrateur!

LE BARON, calmé.

Oui?... Eh bien, je vous attends, après un an de villégiature!

MORISSON, effrayé.

Plaît-il?

LE BARON, souriant.

Et encore, un an, je suis bien bon! Si Grinchu ne vous fait pas donner au diable, avant quinze jours!...

MORISSON, effaré.

Mais qu'est-ce que je lui ai fait, qu'est-ce qu'il me veut, cet animal-là?

LE BARON.

Comment, ce que vous lui avez fait?... Vous lui achetez sous son nez un terrain qu'il convoite depuis dix ans!... vous lui pêchez à sa barbe des poissons qu'il regarde comme ses poissons personnels, et vous demandez ce que vous lui faites

MORISSON.

Mais tout cela, c'est mon droit.

LE BARON.

Raison de plus!... Vous en êtes encore au berger d'opéra-comique, cher voisin... L'événement vous prouvera que, n'eussiez-vous rien fait à ce villageois trop réaliste qui sort d'ici, il ne vous en aimerait pas davantage, par la seule raison qu'il est un paysan, et que vous êtes un Parisien, c'est-à-dire un usurpateur.

MORISSON.

Un usurpateur?...

LE BARON.

Parfaitement! Quelle est l'idée mère d'où dérivent toutes les pensées du villageois?... Celle-ci : « La terre est au paysan!» Ceci (il frappe du pied le sol.) est son héritage naturel, créé par Dieu dans le seul but de lui produire une grande quantité de légumes, à seule fin qu'il nous les vende trop cher... Mon parc, mes pelouses: terrain qui serait très-propre à la culture des pommes de terre et qu'on lui gaspille!... Vienne maintenant le vent de l'ignorance qui, sur cette première couche d'instincts malfaisants, sème toute sa mauvaise graine, et faites-vous une idée de la jolie moisson d'orties et de ciguës que le cerveau d'un Grinchu peut fleurir à mon adresse!...

MORISSON.

Mais voyons, ils ne sont pas tous taillés sur le patron de ce Grinchu-là!...

LE BARON.

Parbleu! non, il y a des variétés, dans l'espèce; ainsi, à dix lieues, c'est le vigneron. Le vigneron est une nuance... Ici, nous sommes en pleins maraîchers;... le maraîcher est un sous-ordre des plus intéressants à étudier... Ce légumier va toutes les nuits porter ses denrées à Paris, et, par ce côté-là, il est presque citadin,... mais citadin nocturne. La civilisation ne lui apparaît que sous l'aspect brumeux des halles, à deux heures du matin... éclairées d'une foule de petites lanternes douteuses, qui sont comme le rayonnement affaibli des idées modernes. De ce frottement imparfait avec Paris, il ne résulte en somme

qu'un villageois ignorant, doublé d'un Parisien corrompu. Les défauts naturels de l'un se fortifient des vices artificiels de l'autre; et ce paysan qui, de la verte senteur des champs n'apporte à la ville que l'odeur infecte de ses choux, ne rapporte de Paris, à l'heure où les oiseaux saluent l'aurore... que l'ivresse de l'absinthe et la chanson du *Sapeur!...*

MORISSON.

Et c'est ici tous maraîchers?

LE BARON, assis sur un tronc d'arbre.

Tous maraîchers!

MORISSON.

Et tous méchants?

LE BARON.

Ah! permettez! il y a de bonnes gens partout; et puis je n'ai pas dit que l'espèce fût méchante : mais elle est malicieuse... Grinchu ne vous donnerait pas une chiquenaude, mais il éternue pour vous empêcher de prendre du poisson. Voilà mon villageois!

MORISSON.

Et, avec cette opinion de vos administrés, vous restez maire?

LE BARON.

Je leur ferais bien trop de plaisir en quittant la partie.

MORISSON.

Ah! vous avez contre vous?...

LE BARON.

Comment, j'ai contre moi? mais j'ai toute la commune contre moi!

MORISSON, effrayé.

Toute la commune!

LE BARON.

Représentée par ses trois gros bonnets : Grinchu déjà nommé, Floupin et Tétillard!

MORISSON.

Monsieur le maire, qu'avez-vous fait à tous ces gens-là?

LE BARON.

Je suis venu.

MORISSON.

Voilà tout?

LE BARON.

C'est trop... Floupin ne me l'a pas pardonné. Connaissez-vous Floupin?

MORISSON.

Non.

LE BARON.

Vous le connaîtrez... Floupin est le grand homme de l'endroit,... c'est le pharmacien!

MORISSON.

Ah!

LE BARON.

Il est du cru! Mais il a fait ses études à Paris, d'où il est revenu grand docteur pour ses compatriotes. Le villageois ne fait pas qu'admirer ce pharmacien,... il l'adore,... car Floupin lui donne dans son arrière-boutique des consultations gratuites, au mépris de la loi, pour faire pièce au médecin, qu'il traite volontiers d'âne bâté!... Et Floupin n'est pas seulement médecin... Floupin est beau diseur, Floupin est philosophe, Floupin est politique, Floupin est orateur... Floupin fait des conférences!

MORISSON.

Diable!

LE BARON.

Avec cela, adroit, souriant, et fin,... membre influent de la fabrique, conseiller municipal, marguillier, sergent des pompiers, rêvant la mairie!...et, par conséquent, n'ayant pas salué mon avénement par un feu d'artifice.

MORISSON.

Je comprends Floupin; mais comment vous êtes-vous aliéné le cœur de Tétillard?...

LE BARON.

Tétillard est épicier!...

MORISSON.

Il n'y a que lui?...

LE BARON.

Et il en abuse pour nous vendre à prix extravagants des produits douteux... J'ai fini par me fâcher et par faire venir mes épices de Paris. Sur quoi, Tétillard de se déclarer persécuté; Floupin d'insinuer que je ruine le commerce local, le commerce local de vociférer, et un bon tiers de la commune de me montrer les dents!...

MORISSON.

Sapristi!

LE BARON.

Huit jours après, j'ai la malheureuse idée de vouloir raccommoder les choses par un bienfait... Ému du fâcheux état de la vieille pompe à incendie, je dote la commune d'une pompe, nouveau modèle, que je fais venir de Paris, et j'offre pour la serrer une de mes remises. Grinchu, en sa qualité de lieutenant, réclame une clef de la remise. C'est trop juste, il a sa clef; mais voilà mon animal qui, jour et nuit, lave sa pompe, graisse sa pompe, manœuvre sa pompe... si bien qu'il éventre une de mes voitures et crève l'œil d'un cheval!... Je retire la clef!... Démission en masse de tout le corps des sapeurs-pompiers, casques en tête! Je flanque à la porte lieutenant, sergent, pompiers, pompe! Et me voilà à dos la force armée, comme j'avais déjà, contre moi, tout le haut commerce!...

MORISSON.

Vous me faites dresser les cheveux sur la tête, monsieur le maire! Où allons-nous?

LE BARON.

Ce n'est pas tout. Floupin, pour contre-balancer le premier effet de ma pompe, avait eu l'idée d'offrir une nouvelle cloche à la paroisse... par souscription! Il donne cent francs; il quête, et ramasse trois cent soixante-dix francs cinquante centimes.

MORISSON.

Il n'y a pas de quoi avoir une sonnette.

LE BARON.

C'est ce que je fais remarquer au conseil, en lui proposant, au lieu de cloches, dont nous ne manquons pas, l'achat d'une horloge, qui remplace avantageusement le cadran solaire de 'église... Floupin, qui est du conseil, prend la parole et fait une conférence sur ce sujet .. Floupin voit dans cette horloge un attentat du progrès moderne, qui veut substituer la mécanique à l'action providentielle; l'horloge, qui reçoit son mouvement de l'horloger, au cadran solaire... qui ne reçoit la lumière que d'en haut!.. Je réplique... On s'échauffe!.. Je triomphe!... Il retire ses cent francs : j'en donne mille! et j'installe mon horloge. . Mais le curé, qui préférait sa cloche, me boude; le vicaire me boude; le suisse, le bedeau, me boudent! Et me voilà encore brouillé avec toute la fabrique, qui ne me pardonne pas de lui donner l'heure exacte, et de lui prouver que le temps marche!

MORISSON.

Ainsi, le commerce, l'armée, le clergé, tout?...

LE BARON.

Tout!

MORISSON.

Contre tant d'ennemis que vous reste-t-il?

LE BARON.

Moi! mais ce n'est pas assez!... Aussi, au renouvellement du conseil pour les élections, que m'a-t-on flanqué dans les jambes, outre Floupin?... Tétillard, Grinchu, Cassegrain, Grédelu et Loriot : tout un conseil hostile!

MORISSON.

Monsieur le baron, si vous m'aviez conté cela plus tôt, je n'aurais jamais quitté la rue de la Verrerie.

LE BARON.

Bah! laissez donc! c'est drôle! On se défend, on lutte; ça me rappelle mes campagnes.

MORISSON.

Moi, ça me dégoûte absolument de la mienne!

LE BARON, prêtant l'oreille.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

MORISSON.

C'est le premier coup de la grand'messe !

LE BARON.

Diable ! je n'ai que le temps de prendre mon café et de m'habiller. Par où vais-je rentrer?... (Indiquant la gauche.) Par la grille !... Vous venez à la grand'messe, n'est-ce pas?...

MORISSON.

Ma foi ! monsieur le maire...

LE BARON.

Le jour de la fête patronale ! Allons... allons!...

MORISSON.

C'est qu'il faut mettre un gilet...

LE BARON.

Eh bien?

MORISSON.

J'ai sur le gilet des idées...

LE BARON.

Vous irez en enfer.

MORISSON, riant.

Avec un gilet, j'y suis déjà.

LE BARON.

Allons ! (En se sauvant.) Au revoir

MORISSON, seul.

Moi, si j'avais sur mes administrés les idées de cet administrateur, je ne les administrerais pas ! Voilà ma conviction!... Avec tout ça... le poisson!...

SCÈNE IX.

MORISSON, HENRI.

HENRI.

Me revoilà! Tu sais, je n'ai rien trouvé.

MORISSON.

Et moi, tu sais, je n'ai rien pris.

HENRI.

Au diable le chapeau! Allons déjeuner.

MORISSON.

Attends-moi là, je cours jusqu'au moulin.

HENRI.

Pourquoi faire?

MORISSON.

Pour acheter une friture. Si Françoise me voit rentrer avec un seul goujon, je suis perdu!

HENRI, riant.

Voyons! quelle plaisanterie! On se passera de friture.

MORISSON.

Non, non! attends-moi! C'est convenu avec le meunier... (Il sort par la droite.)

HENRI.

Mais...

MORISSON.

Tous les matins!

HENRI.

Oh! alors...

SCÈNE X.

HENRI, PAULINE, UN DOMESTIQUE, sur la terrasse du parc.

LE DOMESTIQUE.

M. le baron est certainement venu de ce côté, madame, pour pêcher à la ligne.

PAULINE.

Appelez-le.

HENRI, l'apercevant.

Elle! (Il se cache derrière le poteau du lavoir pour n'être pas vu du domestique et cherche à attirer l'attention de Pauline.)

LE DOMESTIQUE, appelant.

Monsieur le baron!

PAULINE, apercevant Henri, après un mouvement de surprise, au domestique.

Remontez au château et sonnez... Monsieur comprendra que son café l'attend...

LE DOMESTIQUE.

Oui, madame. (Il disparaît dans les arbres.)

SCÈNE XI.

HENRI, PAULINE.

Henri s'avance avec précaution. Moment de silence où tous deux s'assurent de leur isolement.

PAULINE, à demi-voix.

Vous êtes bien seul?

HENRI.

Oui.

PAULINE.

Quelle imprudence!... Prenez garde!

HENRI.

Il n'y a rien à craindre, madame; c'est cette nuit qu'il y a eu danger.

PAULINE, inquiète.

Quoi donc?

HENRI.

En quittant cet endroit du parc où vous m'aviez donné rendez-vous, pour me laisser à peine le droit de vous serrer la main, après une séparation de deux mois,... j'ai aperçu le garde qui venait de mon côté.

PAULINE, effrayée.

Il vous a vu?

HENRI.

Non... J'ai gagné ce ruisseau par un détour, et j'ai sauté malheureusement sur un homme qui pêchait.

PAULINE, de même.

Et alors?

HENRI.

Il a voulu me retenir; je l'ai lancé à l'eau d'un coup de pied, et je me suis sauvé... sans être suivi.

PAULINE.

Ah! grâce à Dieu!

HENRI.

Seulement, j'ai perdu mon chapeau dans la bagarre, et je ne le retrouve pas.

PAULINE.

Cet homme a vu votre visage?

HENRI.

Je ne crois pas!

PAULINE.

De toute façon, ne vous montrez pas!... Comment pouvez-vous sortir!

HENRI.

Il l'a bien fallu pour effacer la trace de mes pas!

PAULINE.

Mais, maintenant, rentrez ! On ne vous connaît pas encore dans ce village; d'ailleurs, c'est peut-être quelqu'un d'un pays voisin, venu pour la fête ! Restez enfermé tout le jour !...

HENRI.

Oui; mais, ce soir, je vous retrouverai...

PAULINE, *vivement.*

Oh ! Dieu ! non !

HENRI.

Vous ne m'ouvririez plus cette petite porte du parc?

PAULINE.

Je ne l'ai ouverte que sur votre promesse que ces lettres tant de fois réclamées me seraient enfin rendues... et vous n'en avez rien fait !...

HENRI.

Il faudrait pour cela ne vous pas aimer !

PAULINE.

Ne prononcez pas ce mot-là... je ne veux pas l'entendre ! J'ai été trop coupable déjà, je ne le serai pas davantage, et ni ce soir, ni demain, ni jamais... nous ne nous verrons plus !

HENRI.

Ah ! madame !

PAULINE.

Taisez-vous !... ma sœur vient de ce côté !

HENRI.

Mais au moins !

PAULINE.

Je me sauve ! Adieu !

HENRI.

Au revoir !...

PAULINE.

Non ! adieu !... (*Elle disparaît par la gauche.*)

SCÈNE XII.

HENRI, seul.

Une femme qui s'enfuit... quel âpre désir de courir après elle! D'ailleurs fuit-elle de bonne foi? Hier au soir, dans ce parc dont elle m'avait ouvert la petite porte en tremblant, sous ces grands arbres mystérieusement éclairés par la lune, elle m'a paru cent fois plus désirable qu'aux Pyrénées... (Descendant.) Tout cela me passionnait, me grisait... sa froideur aussi... sa froideur calculée... (L'imitant.) « Mes lettres! vous n'êtes venu que pour mes lettres!... rendez-moi mes lettres!... » Et cette affectation de me tenir à distance... et ces deux larmes!... car j'ai surpris deux larmes!. . Terreur? amour? remords? Qui le sait! Si bizarre, le cœur des femmes!... Tout cela peut-être à la fois!... Si cet animal de garde n'avait paru au bout de l'allée, j'en aurais eu le cœur net. — Ah! la belle conquête à faire!... Et j'y renoncerais, moi?... Allons donc! c'est trop ridicule. Si je pouvais pénétrer ce soir dans son parc... Un jour comme celui-ci, où tous ses gens seront à la fête,... je trouverais bien le moyen de la revoir... de lui parler comme hier... et, vive Dieu, cette fois-ci!...

SCÈNE XIII.

HENRI, GENEVIÈVE, sur le pont.

GENEVIÈVE, sans voir Henri.

Qu'est-ce que l'on me dit, qu'il est au lavoir? Il est perdu, ce baron!... (Descendant et cherchant au fond sur le bord du ruisseau.) Eh! baron! vous êtes perdu?...

HENRI, à droite.

Pour un baron égaré, voici toujours un ami de retrouvé.

GENEVIÈVE, se retournant avec joie.

Ah! par exemple! vous?... c'est vous?

HENRI.

C'est moi.

GENEVIÈVE.

Quelle surprise! — Ah! que j'ai plaisir à vous voir!...

HENRI, faisant un pas vers elle.

C'est bien pour vous en dire autant que je suis venu.

GENEVIÈVE, descendant.

Vrai? Au fait, oui; sans cela, pourquoi seriez-vous là?... Vous ne m'avez donc pas oubliée?

HENRI.

Oh! que vous êtes bien sûre que non!

GENEVIÈVE.

C'est vrai!... je vous attendais!

HENRI.

Voyez-vous!

GENEVIÈVE.

Oh! depuis trois jours, surtout, vous ne me sortiez pas de l'esprit...

HENRI.

Voyez-vous, le pressentiment!

GENEVIÈVE.

Ah çà! nous n'allons pas rester là, à causer comme deux voisins, sur le pas de la porte!... (Mouvement pour rentrer par le petit pont.)

HENRI.

Mais nous en avons le droit, nous sommes voisins... Mon père habite sur la place.

GENEVIÈVE.

M. Morisson?

HENRI.

Oui!

GENEVIÈVE.

Ah! je me disais aussi... ce même nom!... J'ai été vingt

fois sur le point de lui demander s'il n'était pas votre parent. mais je n'ai pas osé; je devenais toute rouge.

HENRI.

Eh bien, c'est mon père!... mon excellent homme de père!

GENEVIÈVE.

Ah! nous sommes grands amis.

HENRI.

J'ai donc bien fait de lui conseiller l'achat de cette petite maisonnette?

GENEVIÈVE.

Pour être ici?

HENRI.

Pour être ici.

GENEVIÈVE.

Oh! que c'est gentil!... De ma chambre, par-dessus les arbres, la vue plonge sur votre jardin.

HENRI.

Ah! vous êtes au premier?

GENEVIÈVE.

Oui, le rez-de-chaussée est à ma sœur. — Toute l'aile gauche...

HENRI.

Ah! la chambre de madame de Villepreux est au rez-de-chaussée?

GENEVIÈVE.

Sur le jardin, oui! Le baron, lui, demeure de l'autre côté, sur la cour!...

HENRI.

Ah! très-bien!

GENEVIÈVE.

Et vous n'avez rien dit à votre père, rien, rien, rien?...

HENRI.

Pas encore; demain!...

GENEVIÈVE, souriant.

Vous avez peur que je ne lui plaise pas?

HENRI, vivement.

Ah! par exemple!... vous?...

GENEVIÈVE.

Voyez ce que c'est que l'instinct!... avant votre arrivée, j'étais bien loin de me douter qu'il vous tînt de si près! Eh bien, toutes les fois que je le rencontrais, je répondais à son salut par mon plus joli sourire!... Enfin, quand il a fait à ma sœur sa visite de bienvenue, je me suis mise en frais, j'étais d'une amabilité!... d'une grâce!... Non! vous n'imaginez pas à quel point j'étais gracieuse! Il semblait qu'une voix secrète m'eût dit : « Geneviève, tâche de plaire à cet homme-ci... il y va de ton bonheur!... » Eh bien, je crois vraiment que j'ai réussi... sans vanité!

HENRI.

Ah! j'en suis sûr!

GENEVIÈVE.

D'ailleurs, il est si bon! et il doit tant vous aimer!

HENRI.

Ah! oui!

GENEVIÈVE.

Je suis sûr qu'il vous gâte!

HENRI.

Un peu.

GENEVIÈVE.

Et vous en abusez!

HENRI.

Quelquefois!

GENEVIÈVE.

Fi, que c'est mal! On a bien tort de laisser voir aux gens à quel point on les aime! Voilà ce qui arrive! — Aussi, voyez... moi. comme je dissimule avec vous!...

HENRI.

Mais oui, c'est vrai! Vous me tenez à distance; je vous trouve froide...

GENEVIÈVE, se récriant.

Ah! par exemple! moi qui plaisante sur mon laisser aller! et qui me trouve même un peu hardie...

HENRI.

Ah! cela...

PAULINE, en dehors.

Geneviève!

GENEVIÈVE.

Ma sœur m'appelle. Je me sauve! (Elle sort en courant par le pont.)

HENRI.

Déjà!... (Seul.) Ah çà! est-ce que je vais au mariage, moi?

GENEVIÈVE, reparaissant sur la terrasse, en courant, puis s'arrêtant tout à coup.

Mais j'y pense, faites donc le tour par la grille; (Elle indique la gauche.) ma sœur vous présentera au baron!...

HENRI, vivement.

Pas encore!

GENEVIÈVE.

Pourquoi?

HENRI.

Je vous le dirai

GENEVIÈVE.

Il faut pourtant bien que je dise à ma sœur que je vous ai vu.

HENRI.

Pourquoi?

GENEVIÈVE.

Oh! je n'aime pas mentir, moi, et puis à quoi bon des mystères? Nous nous sommes rencontrés aux Pyrénées. Vous m'avez fait la cour en secret; je suis demoiselle, vous êtes garçon. Nous avons bâti là-dessus une foule de jolis projets!...

vous voilà!... vous allez demander ma main,... on vous l'accordera... et nous serons heureux!... Est-ce que ce n'est pas tout naturel et tout simple?

HENRI.

Si! si!

GENEVIÈVE.

Eh bien, je vais donc tout avouer à ma sœur. (Mouvement pour sortir encore.)

HENRI, vivement.

Pas aujourd'hui, je vous prie!

GENEVIÈVE, s'arrêtant à gauche.

Mais quand donc?... quand viendrez-vous?

HENRI.

Le plus tôt possible!

GENEVIÈVE.

Demain, alors?

HENRI.

Demain!...

GENEVIÈVE.

Avec votre père. Eh bien... prenez donc la clef! (Elle la lui jette.)

HENRI.

La clef?

GENEVIÈVE, indiquant, sur la droite, la porte par où elle est entrée.

Oui, la clef de la petite porte verte; cela abrége de moitié... et, comme j'espère que maintenant vous viendrez tous les jours... et plutôt deux fois qu'une...

HENRI.

Ah! certes!...

GENEVIÈVE.

Parce que je n'aime pas vous voir comme cela, moi! Nous avons l'air de nous aimer sur des abîmes!

HENRI.

Comme aux Pyrénées!

GENEVIÈVE.

Aux Pyrénées, vous me donniez le bras, et, ici, vous ne pouvez même pas me donner la main.

HENRI.

Peut-être! (Il entre dans les herbes.)

GENEVIÈVE, effrayée.

N'essayez pas! je ne veux pas! vous allez tomber...

HENRI.

Non!

GENEVIÈVE, de même.

Si!...j'aime mieux me sauver!... Henri, je vais me sauver!. Je me sauve!... (Elle sort en courant.)

HENRI, seul dans les herbes, la suivant des yeux.

Ma parole d'honneur!... quand je suis avec elle un quart d'heure... c'est elle que j'aime!... (Silence.) Un homme raisonnable n'hésiterait pas. — Il fermerait son cœur à l'amour coupable et l'ouvrirait à l'amour pur qui s'offre à lui si gentiment; (Sautant sur la scène) mais je ne suis pas un homme raisonnable.... Où donc est tombée la clef? (Il la cherche.)

SCÈNE XIV.

HENRI, GRINCHU.

GRINCHU, rentrant par la gauche avec un épervier qu'il prépare.

Nom de nom! il ne sera pas dit que j'aurai pas une petite friture pour la Saint-Pothin!

HENRI.

Ah! la voilà! (Il ramasse la clef.)

GRINCHU, se retournant.

Hein?... (Très-bas, à part.) Un jeune homme!... (Il gagne du côté du pont et prend mystérieusement dans les herbes un chapeau qu'il cache derrière lui.)

HENRI, serrant la clef en regardant du côté où est sortie Geneviève.

J'ai vraiment un remords...

GRINCHU, à l'entrée du pont, tâtant son habit par derrière.

La redingote! (A Henri qui se retourne avec surprise.) Quoi donc que vous cherchiez tout à l'heure?... C'est-y ça?...

HENRI, étourdiment.

Mon chapeau!

GRINCHU, triomphant.

C'est lui!...

HENRI, se reprenant.

Mais non!... mais non!...

GRINCHU, lui barrant le passage en reculant sur le pont et lui présentant le chapeau.

Si! si! Prenez donc! prenez donc!

HENRI, passant et se sauvant.

Au diable, le butor!... (Il sort.)

GRINCHU, il le poursuit en voulant le coiffer par derrière, perd pied et glisse dans l'eau.

Ah!

MORISSON, rentrant par la droite avec sa friture dans un filet.

Voilà les goujons... Eh! Henri... (Grinchu surgit de l'eau, sous le filet tout vert et dégouttant d'herbes.) Ah!... qu'est-ce que c'est que ça?

GRINCHU, furieux.

Ah!... gredin!... gredin de Parisien!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Une place de village. — A gauche, premier plan, maison du barbier. — A droite, épicerie. — A gauche, second plan, pharmacie.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE PÈRE BUISSON, LA MÈRE BUISSON, CABASSUD, TROUSSEMAIN, CAILLOUX, HONORÉ PIPART, COURTECUISSE, LE PÈRE PIPART, VILLAGEOIS, HOMMES ET FEMMES.

Au lever du rideau le père Pipart est assis sur une chaise, la mère Buisson le rase; les autres, groupés, assis, attendent leur tour sur le seuil de la boutique, qui est encombré de monde et autour du patient. Troussemain, assis à terre, lit un vieux journal; Courtecuisse fume sa pipe; il a encore son ancien pantalon de carabinier. — Cailloux et Honoré jouent au bouchon. — Sur la boutique, une grande affiche avec ces mots :

FÊTE PATRONALE DE BOUZY-LE-TÊTU.

LA MÈRE BUISSON, rasant.

Eh! mon homme!

BUISSON, de l'intérieur.

Après?

LA MÈRE BUISSON.

Prépare la cuvette pour le père Pipart!

BUISSON.

Prépare toi-même; je tiens M. Gredelu!

LA MÈRE BUISSON.

Chienne de fête, va, il y a de quoi être fou !

COURTECUISSE.

Sapristi ! dépêchons. Dites donc, la petite mère, v'là le second coup, nous ne serons jamais prêts.

PIPART, rasé.

Quéque que t'as besoin d'être prêt, toi ?... T'es donc d'la cérémonie ?

COURTECUISSE, se carrant.

Tiens ! qu'est-ce qui ferait partir les boîtes donc ? J'suis donc pas l'artilleur, moi, l'ancien ?

PIPART.

Ah ! s'il y a des boîtes, alors... (Il rit et tousse. — La mère Buisson attend, le rasoir en l'air.)

TROUSSEMAIN.

Mais, nom d'un chien, ne parlez donc pas, père Pipart ; ça n'finira jamais !

LA MÈRE BUISSON.

Veux-tu prendre ma place, toi ?... Dirait-on pas que j'mamuse ? Tu peux pas lire ton journal, feignant ! (Elle essuie son front.)

TROUSSEMAIN.

Il est propre, vot'journal ! Il est du mois de janvier.

CAILLOUX.

Alors, à quoi qu'ça sert ?

LA MÈRE BUISSON.

Ça lui apprend à lire.

PIPART, coupé.

Cristi ! la mère, prenez donc garde !

LA MÈRE BUISSON, sans s'émouvoir, continuan

Non, c'est un bouton. A qui le tour ?...

COURTECUISSE, secouant sa pipe

A moi.

TÉTILLARD, s'élançant de sa boutique.

A moi!

CAILLOUX, bondissant du sol sur la chaise et les devançant tous deux.

Minute!... Après Coco!

TÉTILLARD.

Veux-tu t'ôter, toi! Voilà deux heures que je suis là.

CAILLOUX.

A vot' boutique, oui...

TÉTILLARD.

Il y a pas de boutique, j'ai pris mon tour.

COURTECUISSE.

Après moi, dites donc, l'enflé!

TÉTILLARD, à la mère Buisson.

Je ne suis pas venu tantôt le premier?

LA MÈRE BUISSON.

Ah! c'est pas tout ça! Faut que j'rase, moi: qui que j'rase?

CAILLOUX.

Marchons, maman!

TÉTILLARD.

Galopin, va!... Si c'est pas pour faire croire que ça a d'la barbe!

CAILLOUX, savonné à tour de bras.

J'en ai plus que vous, d'la barbe!

COURTECUISSE, railleur et faisant le beau.

Qué que vous avez besoin d'être rasé, père Tétillard... pour vous mettre t'à l'heure en sapeur?

TÉTILLARD.

Ça me plaît, à moi.

COURTECUISSE, de même.

Puisque vous avez une barbe que vous avez fait venir de Paris!... que j n'en ai jamais vu de pareille en garnison.

TÉTILLARD.

Tu vas finir de t'moquer de moi, toi!

CAILLOUX.

Laissez-le donc; c'est parce qu'il m'en veut.

TÉTILLARD.

J'ten veux, moi?

CAILLOUX.

Oui, qu'vous m'en voulez, parce que j'suis entré comme jardinier chez M. Morisson, et qu'vous vouliez la place pour votre neveu Loriot.

LE PÈRE BUISSON, s'élançant hors de sa boutique.

Le savon, vite!

LA MÈRE BUISSON.

Su' l'tabouret!

LE PÈRE BUISSON.

Où çà?... Ah! (En se retournant, il fait tomber le tabouret, le plat à barbe, etc.)

LA MÈRE BUISSON.

Fichu maladroit!

LE PÈRE BUISSON, ramassant, furieux.

Propre à rien!... Tu peux pas l'fourrer ailleurs?

LA MÈRE BUISSON, de même.

Sur mon nez, peut-être?

LE PÈRE BUISSON.

J'vas t'y flanquer, sur ton nez.

COURTECUISSE, s'interposant.

Allons! nous alignons pas au rasoir, fichtre! et barbifions. (Le père Buisson rentre dans sa boutique.)

LA MÈRE BUISSON, agitant le rasoir.

Geux d'homme, va, c'est déjà gris!

CAILLOUX, l'arrêtant.

Eh! la mère!.. attention!

LA MÈRE BUISSON.

Ah! ouiche! T'as ben la peau trop dure!

LE PÈRE BUISSON, de l'intérieur.

A qui le tour?

PLUSIEURS, se précipitant.

A moi!

HONORÉ PIPART.

A moi, pour les cheveux!

LE PÈRE BUISSON.

Je ne coupe pas aujourd'hui!... Les barbes?

HONORÉ PIPART.

C'est bon! J'vas battre mon rappel alors!... (Il sort en courant.)

COURTECUISSE, cédant son tour.

Marchez, Tétillard; moi, je préfère la main des dames.

TÉTILLARD.

Voilà!

UNE FEMME, sur le seuil de Tétillard.

Monsieur Tétillard, du gruyère?

TÉTILLARD.

J'y cours!... (Il s'élance vers sa boutique.)

COURTECUISSE.

A un autre!... V'là du sexe!

SCÈNE II.

LES MÊMES, CHOUCHOU, LA MARIOTTE.

CHOUCHOU, accourant.

M'sieu Buisson!

LA MÈRE BUISSON.

Après?

COURTECUISSE.

On ne passe pas!

CHOUCHOU.

Voulez-vous bien me laisser, vous, grand cheval!

LA MARIOTTE, entrant.

Oh! tout c'monde!

COURTECUISSE, lui barrant le passage.

Ah! v'là l a Mariotte!...

TROUSSEMAIN, CABASSUD, LORIOT.

Bonjour, Mariotte!... (Ils l'entourent tous.)

MARIOTTE.

Bas les pattes! Eh! père Buisson!

CHOUCHOU, avec jalousie.

Allez donc! Ils sont tous après elle.

LA MÈRE BUISSON.

Qué que tu viens nous embêter, toi?

CHOUCHOU.

J'veux mon chignon, qu'j'ai donné à friser.

LA MÈRE BUISSON.

Eh! mon homme, baille-lui son chignon, qu'elle décampe!

BUISSON, du dedans.

Qu'a vienne!

CHOUCHOU.

Gare là! (Elle fonce la tête en avant au milieu de ceux qui gardent la porte, et entre.)

MARIOTTE, se délivrant des galanteries de ses soupirants.

Eh! un pot de pommade, père Buisson.

COURTECUISSE.

A quoi, mon cœur?

MARIOTTE.

A la rose.

COURTECUISSE.

Buisson, une de tes roses!

PIPART, riant.

Oh! il est fameux tout de même, celui-là!

TROUSSEMAIN, avec envie.

Ce Courtecuisse a-t-il un chic!

COURTECUISSE, passant à la Mariotte le pot de pommade.

V'là la pommade demandée, la blonde! Faut-il vous montrer comment ça s'applique? (Il lui prend la taille et va pour l'embrasser.)

MARIOTTE, lui détachant un soufflet.

Comme ça! (Elle se sauve en riant.)

COURTECUISSE, se frottant la joue.

Feu!

TOUS, riant à se tordre.

Ah! ah!

PIPART, de même.

Ça y est tout de même.

CAILLOUX.

Ça a claqué, que j'ai cru que c'était une de ses boîtes d'artifice.

TOUS, riant.

Ah! ah! (On entend le rappel.)

CHOUCHOU, sortant de la boutique avec son chignon frisé.

V'là l'rappel des pompiers; j'ne serai jamais prête! (Elle se sauve.)

CABASSUD.

Bigre! je file. (Il se sauve.)

COURTECUISSE.

Moi itou.

PIPART, riant.

T'as pourtant une joue qu'est déjà savonnée!...

COURTECUISSE.

Bon! un soufflet, ça vaut un baiser... Elle me le payera ce soir au bal, v'là tout! (Il se sauve.)

LA MÈRE BUISSON.

Grand feignant, va! ce n'est bon qu'à fumer sa pipe, à siroter des petits verres et à enjôler les filles!

CAILLOUX, se levant.

A qui le tour?

SCÈNE III.

LA MÈRE BUISSON, GRINCHU.

GRINCHU, arrivant avec son pantalon de pompier, et en bras de chemise,... furieux.

A moi! nom d'une brique!... V'là le rappel maintenant. (A Pipart.) Pourquoi qu'il bat le rappel, ton crapaud de fils?

PIPART.

Dis donc, eh! toi! si tu ne mécanisais pas mon garçon?

GRINCHU.

J'y ai pas dit de battre. J'suis-t'y le lieutenant des pompiers, oui ou non?

PIPART.

Eh bien, après? Il bat à l'heure.

GRINCHU.

Il y a pas d'heure que celle que je veux qui soye, entends-tu? J'suis le lieutenant, et, quand j'suis pas rasé, il y a pas d'heure.

PIPART.

Si le sergent y a dit de battre?

GRINCHU.

M. Floupin lui a pas dit de battre!

CAILLOUX.

Non, il n'y a pas dit de battre.

PIPART.

Si, y a dit de battre!

GRINCHU, préparant son cou pour la barbe.

Nom de nom de nom! faut-il avoir pas de chance! tout ça pour ces gueusses de bourgeois!

LA MÈRE BUISSON, lui mettant la serviette.

Oh! quoi donc que vous sentez, père Grinchu?

GRINCHU.

Moi?

CAILLOUX.

Ah! oui... Vous sentez comme qui dirait la bourbe.

GRINCHU, se flairant.

Je sens comme une odeur d'herbage, quoi!

PIPART.

C'est tout comme le ru, par la grande chaleur... qu'il est à sec.

GRINCHU.

Peut-être bien que je suis à sec, depuis à c'matin.

CAILLOUX.

Ah! ah! farceur, va! ça sera pas comme ça ce soir.

GRINCHU.

Tout ça c'est bon, mais oùs-ce qu'est le père Buisson?

BUISSON, sortant avec son chapeau et mettant sa redingote.

Me v'là!

CAILLOUX.

N'oubliez pas le patron.

BUISSON.

Tout de suite.

GRINCHU, sans le regarder.

Oui, allons-y!

BUISSON, effaré.

J'y vas! (Il se sauve en courant.)

GRINCHU, stupéfait

Où ça? où ça qui va?

LA MÈRE BUISSON.

Eh bien, il va raser le bourgeois donc, sur la place!... M. Morisson...

GRINCHU.

Le Parisien?

CAILLOUX.

Eh bien, oui, quoi!... mon patron.

GRINCHU, suffoqué.

Y va!... Je viens me faire raser... et c'est le Parisien qu'y rase!

LA MÈRE BUISSON, lui jetant une serviette au cou.

Allons, voyons, ne braillez pas : me v'là, moi!

GRINCHU, arrachant la serviette

J'veux pas de vous! Je viens chez le barbier... c'est pas la barbière!... Je suis un homme, moi, je veux être rasé par mon égal.

LA MÈRE BUISSON.

Ne faut-il pas qu'il perde pour vous ses pratiques bourgeoises?

GRINCHU.

Ah! les pratiques bourgeoises!... v'là le grand mot! les bourgeois, les Parisiens, pas vrai? Et les enfants du pays qu'a gratté le sol municipal pour y faire pousser la moisson et la vendange... on les rase pas, eux!... C'est pas assez relevé! Qu'est-ce que ça?... C'est des paysans!... c'est pas des Parisiens!...

LA MÈRE BUISSON.

Mais quand vous crierez!...

GRINCHU, à Pipart, à Cailloux et à Tétillard qui se sont approchés.

Et ça vous dit rien, tout ça? Vous voyez pas où ça nous mène?... et que nous finirons par ne plus être le maître chez nous!

CAILLOUX.

Voyons! pourtant, Grinchu...

LA MÈRE BUISSON.

Après tout, il a de la barbe comme vous, c't'homme.

GRINCHU.

Ah! v'là comme vous me soutenez, vous autres!.. comme M. le maire! Eh bien, écoutez bien ce que j'vous dis : si le père Buisson n'm'a pas rasé dans cinq minutes, j'commande pas la compagnie de pompiers à la grand'messe.

TOUS, effrayés.

Oh!...

GRINCHU.

Je lui défends de marcher, à la compagnie! Je défends à votre crapaud de fils de battre le rappel! je crève le tambour! je défonce mon casque, et, si vous fichez le feu au pays ce soir, avec vos artifices, je commande pas les pompes!

LA MÈRE BUISSON.

Oh!..

TÉTILLARD.

Sapresti! pour une barbe!

GRINCHU.

Nom d'une brique! on verra ce que c'est qu'un pompier qu'a conscience de ses devoirs!

TÉTILLARD.

En v'là un scandale!

LA MÈRE BUISSON, à Cailloux.

Courez chercher Buisson!

CAILLOUX.

Merci!.. le patron me chasserait.

LA MÈRE BUISSON.

J'y cours, moi! (Elle court.)

GRINCHU, s'asseyant d'un air terrible, avec la serviette, dans l'attitude d'un Romain.

J'ai dit cinq minutes... J'attends!

SCÈNE IV.

Les Mêmes, FLOUPIN.

FLOUPIN, en tenue de pharmacien, sauf le pantalon qui est celui du pompier Calotte sur la tête, du papier à la main, une plume derrière l'oreille.

Ah çà! voyons!... En voilà du train!...

PIPART.

Eh! monsieur Floupin!... c'est Grinchu... là... qui fait plus de bruit pour sa barbe...

FLOUPIN.

C'est pour ça? J'entendais des cris... je me disais, tout en écrivant: « Ce n'est pas possible, c'est quelqu'un qu'on assomme. On devrait bien empêcher ça... » Mais, quand j'ai vu que ça se prolongeait et que je ne pouvais plus travailler... Oh! alors, je me suis dit: « C'est trop gênant... j'y vais... » Eh bien, voyons, qu'est-ce qu'il y a avec cette barbe?

GRINCHU, de même.

Il y a... il y a qu'il n'y a pus que trois minutes.

FLOUPIN.

Qu'est-ce qu'il dit?

PIPART.

Il dit, monsieur Floupin, que le second coup de la grand'-messe a déjà sonné... même que j' vas mettre mon tricorne et mon baudrier... (Il se sauve.)

FLOUPIN, regardant l'heure.

Le second coup!... déjà!... Sapristi! je ne suis pas prêt non plus, moi. (A Cailloux.) Cours donc à la maison, et demande à madame Floupin mon uniforme et mon fourniment.

CAILLOUX.

Oui, monsieur Floupin. (Fausse sortie.)

FLOUPIN, le rappelant et lui donnant ses papiers.

Tiens... tu mettras ça sur mon bureau. Et ne perds rien,

malheureux... c'est le brouillon de ma conférence... (Cailloux se sauve.)

TÉTILLARD.

Vot' conférence?

FLOUPIN.

Oui... que je fais tantôt dans la salle d'école... à l'occasion de la fête... comme divertissement... Un sujet tout neuf... Le luxe!...

TÉTILLARD.

Ah!

FLOUPIN.

Le luxe des villageoises!...

GRINCHU, se levant.

Il y a pus d' minutes. J' m'en vas.

FLOUPIN.

C'est ça, allez mettre votre casque, vous vous ferez raser tantôt pour m'entendre...

GRINCHU.

J' mettrai pas mon casque, et vous commanderez les pompiers tout seul... J' vas pas à la grand'messe.

FLOUPIN, stupéfait.

Il ne va pas à la grand'messe?

GRINCHU.

Du moment qu'on me rase pas... je fais pus l'ornement de la commune.

TÉTILLARD.

Tout ça, monsieur Floupin, parce que Buisson est allé raser M. Morisson avant lui.

GRINCHU, exaspéré.

Et j'ai pas raison, nom d'une brique!... C'est pas assez qu'il me prenne mon terrain... qu'il me prenne mes poissons..

FLOUPIN

Il prend vos poissons?

GRINCHU.

A ma vraie place, où il s'a campé ce matin pour pêcher... Et que M. le maire lui donne encore raison, nom de nom!

FLOUPIN, souriant finement.

Oh! ça!... ça ne m'étonne pas. . un Parisien!... Il soutient ses compatriotes!...

GRINCHU.

Il les soutient, qu' c'est l'infamie des infamies!

FLOUPIN.

Moi, vous savez... M. le maire... j'aime mieux ne pas en parler...

TÉTILLARD.

Oui, n'en parlons pas.

FLOUPIN.

Un homme qui est si... et puis tout... Et encore si ce n'était que ça... mais il est tellement...

TÉTILLARD et GRINCHU.

Ah! que c'est vrai!

FLOUPIN.

Ah! si c'est vrai... Mais voilà ce que c'est que d'avoir un maire qui ne soit pas du terroir.

TÉTILLARD.

Il est sûr que si c'était un des nôtres...

FLOUPIN.

Pouh!... Alors, ça marcherait... trop bien... Par exemple, Cassegrain le taillandier... ou Gredelu...

GRINCHU.

Pas confiance, moi, en Gredelu.

FLOUPIN.

Ou encore moi, tenez .. plutôt moi... C'est une idée qui me vient comme ça tout à coup .. et qui n'est peut-être pas mauvaise...

GRINCHU, frappé de l'idée.

Ah! nom d'une brique !... j' crois bien !... Un homme comme vous, qu'a tant d' moyens...

FLOUPIN, avec satisfaction.

J'ai quelques moyens, oui ...

TÉTILLARD.

Il y a pas d' Parisien qui vous vienne là, t'nez !

FLOUPIN.

Il y en a, mais ils ne sont pas faciles à trouver. Moi, je n'en ai jamais trouvé.

GRINCHU.

Tandis que c' baron-là !...

FLOUPIN.

Ce n'est pas moi qui aurais jamais traité les sapeurs-pompiers avec cette dureté, ce cynisme, ce manque de tact...

GRINCHU.

Ah! le gueux, nous a-t-il traités!...

FLOUPIN.

Ni qui donnerais l'exemple à tous les bourgeois de faire venir leurs épices de Paris, sous prétexte que l'épicerie de Bouzy-le-Têtu est sophistiquée par Tétillard.

TÉTILLARD.

Si je lui pardonne jamais ça!...

FLOUPIN.

Non pas qu'elle ne soit sophistiquée par Tétillard; car j'ai analysé son sucre en poudre, et ce que j'y ai trouvé, là dedans...

TÉTILLARD, saisi.

Mon sucre!...

FLOUPIN.

Mais enfin, on ne crie pas ces choses-là par-dessus les toits!... On se tait... pour l'honneur de la commune...

TÉTILLARD, appuyant.

On se tait, quoi!...

FLOUPIN.

Mais, moi, je suis un enfant du pays, moi!... nous avons été ensemble à l'école...

GRINCHU, à Tétillard, fièrement.

Oui!

FLOUPIN.

J'ai profité... tout seul. Pas vous... Oh! sapristi, non!... mais ce n'est pas votre faute, les facultés n'y étaient pas, tandis que, moi, j'étais doué!

GRINCHU et TÉTILLARD, avec admiration.

Ah!... oui!...

FLOUPIN.

Eh bien, malgré ça, je ne suis pas fier!... Je sais à quel point vous m'êtes inférieurs par l'éducation et par l'intelligence... et pourtant je vous serre la main... je me mêle à vos jeux... je me plais à être populaire! (Il leur prend les mains.) Parce que, chez toutes les natures complètes, comme la mienne, l'esprit ne tue jamais le cœur! Jamais!... Au contraire.

TÉTILLARD et GRINCHU.

Cher monsieur Floupin!...

FLOUPIN.

Au lieu que votre maire, savez-vous ce qu'il fait, votre maire?

GRINCHU et TÉTILLARD, curieusement.

Oui...

FLOUPIN.

Eh bien, il attire les bourgeois, il les excite à s'emparer des champs et à nous en chasser.

TÉTILLARD.

Ah!

FLOUPIN.

Parfaitement!... Un mouvement qui se produit dans toute

la banlieue .. *L'invasion des Parisiens!...* Je prépare là-dessus une conférence.

GRINCHU.

Ah!

FLOUPIN.

Et une brochure avec cette épigraphe : « Le Parisien, qu'est-il aujourd'hui? — Tout. — Que doit-il être? — Rien. — Le villageois, qu'est-il? — Rien. — Que doit-il être? — Tout. »

GRINCHU, enthousiasmé.

V'là, v'là, v'là c' qu'on demande!

FLOUPIN.

Premier chapitre. De l'origine du Parisien... Il n'en a pas! — Deuxième chapitre. Son caractère : léger, futile, inconstant, toujours en quête de plaisirs nouveaux, et, séduit par la douceur de notre climat et de nos mœurs, le Parisien s'est persuadé récemment qu'il aimait la campagne, et a mis la villégiature à la mode. — De là cette quantité prodigieuse de villas et de chalets, où nous voyons, au printemps, le Parisien, maigre, blême, épuisé, labourer péniblement un sol ingrat qui se refuse à son travail d'amateur, et retremper dans les émanations balsamiques des champs ses organes affaiblis par les débauches de l'hiver!

TÉTILLARD, enthousiasmé.

Oui!

FLOUPIN.

Chut! Troisième chapitre. Ses mœurs!... abominables!... La présence du Parisien dans nos cantons constitue un véritable danger pour les mœurs locales, si pures... ah! grand Dieu! si pures! avant son arrivée! — C'est à sa présence qu'il faut attribuer ce redoublement d'ivrognerie chez les femmes et de coquetterie chez les hommes. Non!... je veux dire de coquetterie chez les hommes, et d'ivrognerie chez les femmes!... Enfin!... Dernier chapitre... Des moyens propres à le combattre!...

TÉTILLARD.

L'épicerie!...

GRINCHU, l'interrompant.

Oh! il n'en faut pas tant! Y n'ia qu'à leuz'y rend' la vie dure, qu'ils décanillent tous!...

TÉTILLARD, vivement.

Tous? Eh ben, merci, toi, dis donc, et l'épicerie!

GRINCHU.

L'épicerie?

FLOUPIN, voulant parler.

Si...

TÉTILLARD.

Oui, quand ils ne seront pas là, c'est-y toi qui me feras vivre avec les six sous de sel et les quatre livres de chandelles que tu me prends par mois?

FLOUPIN, même jeu.

Je...

GRINCHU.

T'es donc aussi un vendu, toi? t'es donc un Parisien?

FLOUPIN, même jeu.

Vous...

TÉTILLARD.

Parce que tu portes tous tes légumes à Paris, toi, tu t'en fiches!

FLOUPIN, exaspéré.

Silence!... Je parle à des ânes. — Si vous m'aviez laissé achever, vous sauriez que mon système ne conclut ni à leur tyrannie, ni à leur expulsion, qui ruinerait l'épicerie et la pharmacie locales.

TÉTILLARD.

Pardi!

FLOUPIN.

Mais à leur servitude... par un système de compression municipale... qui ne peut être pratiquée que... quand je serai maire.

TÉTILLARD.

Et pour que vous l'soyez...

GRINCHU.

Faut qu' celui-là n' le soye plus.

FLOUPIN.

Et pour qu'il ne le soye plus...

GRINCHU.

Faut que vous l'soyez!

FLOUPIN.

Et le moyen?

GRINCHU, finement.

Gn'ya qu'à lui faire un charivari dans tout le pays de ce qui s'passe la nuit etdans son parc!...

FLOUPIN et TÉTILLARD, saisis.

Hein?...

GRINCHU, riant et content de lui.

Ah! ah! j'crois qu'j' tiens tout d'même la magnière!

FLOUPIN.

Comment?

GRINCHU, après s'être assuré qu'ils sont seuls.

C'te nuit, j'étais à pêcher dans le ru. V'là qu'y m' tombe du parc un jeune homme su' l' dos.

TÉTILLARD, vivement.

Ah! un bourgeois?

GRINCHU.

Oh! un Parisien, bon sûr... J' tenais sa redingote qu'avait l'poil fin, fin!...

FLOUPIN.

Et sa figure?

GRINCHU.

Pas vue!... Y m'a détaché un coup de jarret, v'lan!... que je me suis répandu dans l'eau.

FLOUPIN.

Et il s'est sauvé?...

GRINCHU.

Mais j' l'ai revu à la même place, y a pas une demi-heure!

TÉTILLARD.

Ah!

FLOUPIN, vivement.

Et sa figure?

GRINCHU.

Ah! c'te fois, je l'ai vue, quoiqu'il m'aye encore répandu dans l'eau.

FLOUPIN, enchanté.

Oh! oh!

TÉTILLARD, de même.

C'gas-là, avec sa redingote, ne vient pas la nuit voler des pommes.

GRINCHU, finement.

Tandis que mame la baronne et sa sœur...

FLOUPIN.

La baronne surtout.

TÉTILLARD.

Parce que...

FLOUPIN.

Ah! la baronne est plus... enfin... oui, elle est plus comme ça.

GRINCHU, ravi.

Ça serait donc un galant, quoi?

FLOUPIN.

Oh! si c'est un Parisien!... Ils ne font que ça.

TÉTILLARD, se frottant les mains.

Qué trouvaille!...

GRINCHU.

Et M. le maire y serait?... (Enchanté.) Ah! nom de nom de nom d'une brique!

FLOUPIN, radieux.

Comment s'il serait?... Mais... (Changeant de ton.) Mais savez-vous, messieurs, que ceci est fort grave...

GRINCHU et TÉTILLARD, sérieux.

Ah!...

FLOUPIN, avec éloquence.

Savez-vous... je parle ici aux conseillers municipaux... (Grinchu et Tétillard se redressent) que nous ne pouvons pas permettre au premier magistrat de la commune, à M. le maire... de nous représenter de cette façon-là!...

GRINCHU.

Oui!... ça serait pus Bouzy-le-Têtu, ça serait Bouzy-le-...

FLOUPIN, l'interrompant.

Oh! chut! — Donc, procédons à l'examen des faits avec rigueur. Obtenons, s'il se peut, un flagrant délit lumineux, retentissant. Une fois là, nous verrons à adoucir pour M. le maire l'amertume d'une telle découverte et à lui faciliter sa démission et son départ immédiats.

TÉTILLARD, ravi.

Ah! qu'c'est ça! c'est-il ça!

FLOUPIN, vivement.

Mais d'abord savoir quel est ce jeune homme.

GRINCHU et TÉTILLARD.

Oui!

FLOUPIN, de même.

S'il est du pays, ou venu pour la fête.

GRINCHU et TÉTILLARD.

Bon!

FLOUPIN.

Dans ce but, s'informer et regarder partout, sur la place, à l'église, dans les rues...

GRINCHU et TÉTILLARD.

C'est dit!

FLOUPIN.

Et, après la messe, délibération chez moi, en déjeunant!... et en rédigeant une petite pétition à M. le préfet!

GRINCHU.

Ah! v'là parlé!

TÉTILLARD, entendant le tambour qui se rapproche.

Les pompiers! (Il remonte avec Grinchu.)

FLOUPIN, à part.

Je leur donne à déjeuner, ça m'ennuie... mais il faut ça! il faut ça!... (Haut.) Grinchu, la jeunesse aime les appareils guerriers!... Cherchez dans la foule cette redingote!

GRINCHU.

J'y ai l'œil! (Le tambour se rapproche avec la musique.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, CAILLOUX, CHOUCHOU.

CHOUCHOU, accourant.

V'là les pompiers!... Papa, vite donc!... (Grinchu va à la coulisse de droite et s'habille.)

CAILLOUX, accourant avant qu'ils entrent.

Monsieur Floupin, vos affaires!

TÉTILLARD, courant à sa boutique.

Mame Tétillard! mon tablier! ma hache!

FLOUPIN, à Cailloux, qui l'aide à s'habiller.

Mon sabre! mon casque!

CAILLOUX.

Il y a la musique du cercle, monsieur Floupin, c'est un peu beau!

FLOUPIN, équipé, bouclant son ceinturon.

Tétillard, y êtes-vous?

TÉTILLARD, rentrant en sapeur.

Oui, sergent.

CAILLOUX.

Et vot'barbe?

TÉTILLARD.

Cresti! ma barbe, c'est vrai!

CAILLOUX.

Je l'apporte! (Il court chez Tétillard et revient avec la barbe, qu'il lui attache.)

FLOUPIN.

Et vous, Grinchu?

GRINCHU.

Présent! (Il descend équipé, tirant son épée.) Nous y sommes?

FLOUPIN et TÉTILLARD, qui a mis sa barbe.

Nous y sommes'..

SCÈNE VI.

LES MÊMES, CABASSUD, TROUSSEMAIN, COURTECUISSE, LORIOT, ETC., ETC., en sapeurs-pompiers. PIPART FILS, en tambour. PIPART PÈRE, en garde champêtre. Musique du cercle, trombone, clarinette, cornet à pistons. MARIOTTE, YVELINE, CHOUCHOU, ETC.

Le cortége entre précédé par la musique et le tambour.

GRINCHU.

C'est bien!.. Halte!

FLOUPIN. Il prend le milieu.

Sapeurs-pompiers de Bouzy-le-Têtu, ce jour marquera dans vos annales!.. Vous avez subi de grandes avanies!.. Fiez-vous à moi du soin de panser vos blessures, et soyez à la hauteur des circonstances... que vous ne connaissez pas encore.

LES SAPEURS-POMPIERS.

Vive le sergent!

FLOUPIN, ému.

Merci!...

FLOUPIN, bas, à Grinchu. Tous trois seuls à l'avant-scène.

Pas de jeune homme, Grinchu ?

GRINCHU.

J'ai beau faire de l'œil, il se cache, le capon !

TÉTILLARD.

Il sera peut-être à l'église.

FLOUPIN.

Nous allons y voir.

GRINCHU.

A nos rangs !.. (Roulement de tambour.)

GRINCHU, à Buisson, qui accourt en pompier prendre sa place.

Ah ! te v'là, toi, feignant ?

BUISSON, essoufflé.

Ce n'est pas ma faute, lieutenant : après ce bourgeois... il a fallu raser son fils.

FLOUPIN, GRINCHU, TÉTILLARD, même mouvement.

Son fils ?

CAILLOUX.

Oui, qu'est arrivé hier au soir de Paris. (Il remonte.)

GRINCHU, descendant, ravi.

C'est lui !

TÉTILLARD et FLOUPIN, de même.

C'est lui !

GRINCHU.

Qué nanan !...

FLOUPIN.

Mais, pour l'instant, silence ! Et, comme ces trois Suisses à jamais fameux... dont je ne me rappelle plus les noms, jurons de conquérir, aujourd'hui même, l'indépendance de notre patrie. — Jurons !

TÉTILLARD et FLOUPIN, étendant leurs mains

Nous le jurons !

GRINCHU, jurant.

Nom d'une brique !

FLOUPIN, contrarié.

Mais non !.. Il nous ennuie avec sa brique !.. (Étendant la main.) Union !

TÉTILLARD.

Finesse !

GRINCHU, avec ivresse, brandissant son épée

Et vengeance ! (Se retournant.) Attention ! Portez, armes ! En avant, marche !...

(Tambours, musique, défilé devant la rampe.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Un salon de campagne chez le baron. — Au fond, portes-fenêtres ouvrant sur le parc. — A droite, porte de la chambre à coucher de la baronne. A gauche, porte d'appartement. — Table au milieu. — L'action commence le soir, après dîner ; il fait encore jour.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE BARON, PAULINE, GENEVIÈVE, M. GRANDMÉNIL, commissaire de police ; M. BOUTILLÉ, adjoint ; LE DOCTEUR, HOMMES et DAMES, en grande toilette ; LES VALETS, en grande livrée.

Le baron, Grandménil, Boutillé, le docteur, à droite, autour d'un guéridon ; Geneviève leur sert le café. — Les autres invités sont dans le jardin, entourant Pauline. — Mariotte, au fond, donne des bouquets aux dames.

LE BARON.

Vous fumez, monsieur l'adjoint?

BOUTILLÉ.

Quand ma femme le permet, monsieur le baron.

LE BARON, à madame Boutillé, qui est au fond.

Madame Boutillé le permettra. Ce n'est pas tous les jours fête!.. Et vous, monsieur le commissaire de police?

GRANDMÉNIL.

Mille grâces, monsieur le maire! mais je prendrai volontiers une seconde tasse de café. (Geneviève fait signe à la Mariotte. Elles sortent.) Je suis obligé de veiller cette nuit...

LE BARON.

Pour la fête?

GRANDMÉNIL.

Non. — Mais cette affaire de Thibaudin...

LE BARON.

Ah! oui, j'en ai entendu parler. — Un meurtre, n'est-ce pas?

PAULINE, se rapprochant.

Ici?

GRANDMÉNIL.

Tout près. — A la ferme des Oublies.

PAULINE.

Des malfaiteurs?

GRANDMÉNIL.

Non, madame, une vengeance de mari. — Thibaudin a surpris sa femme avec un valet de ferme, et, ma foi! il a tué l'amant d'une manière épouvantable... un coup de faux!

PAULINE.

Ah! quelle horreur! — Et la femme?

GRANDMÉNIL.

La femme n'a rien.

LE BARON.

Voilà bien le tort... Car, enfin, le plus criminel des deux, c'est la femme.

BOUTILLÉ.

Et vous feriez grâce l'amant?

LE BARON.

Ah! que nenni-da!... La femme d'abord, l'amant après; ou encore, tous deux en même temps. — Ce Thibaudin est un maladroit! — Tandis qu'il y était, il fallait tout faucher à la fois.

BOUTILLÉ.

Diable! mais vous êtes féroce, mossieur le maire.

LE BARON, riant.

Quand il le faut, oui. — Versez-vous donc du kirsch, Boutillé.

BOUTILLÉ, gaiement.

Est-ce que madame la baronne connaissait son mari sous cet aspect?

LE BARON.

La baronne? — Mais elle est de mon avis, n'est-ce pas?

PAULINE.

Sans doute...

LE BARON.

Eh! qu'avez-vous donc, Pauline? Vous êtes toute pâle

PAULINE.

Oui, cette migraine qui ne me quitte pas, et l'odeur du cigare...

LE BARON.

Ah! je vous demande pardon, chère amie : j'oublie que nous sommes chez vous, et à deux pas de votre chambre.

PAULINE.

Non, non, restez! — C'est moi qui vais prendre l'air.

LE DOCTEUR.

Si vous voulez accepter mon bras, madame...

LE BARON, à Pauline, affectueusement.

Vous n'avez plus de fièvre au moins? — Docteur, voyez donc.

PAULINE.

Non, je ne crois pas.

LE DOCTEUR.

Un peu fréquent... Mais trois heures de bon sommeil...

LE BARON.

Vous ne comptez pas aller à ce bal, Pauline?

PAULINE.

Oh! certainement non! (Elle remonte avec le docteur.)

LE BARON.

A la bonne heure!

GRANDMÉNIL.

Quelle merveilleuse parure a madame la baronne!

LE BARON.

Les diamants, oui! — Floupin les a bien traités, cette après-midi.

BOUTILLÉ.

Ah çà! elle a donc eu lieu tantôt, cette fameuse conférence sur le luxe?

LE BARON.

Comment!... si elle a eu lieu!... On a failli le porter en triomphe. — Les hommes... pas les femmes.

GENEVIÈVE, suivie de la Mariotte, descendant.

Voici le café, monsieur Grandménil.

GRANDMÉNIL.

Ah! mademoiselle!...

LE BARON.

Mariotte, du rhum. (A Geneviève.) Tu sais, mignonne, que Pauline n'ira pas au bal?

GENEVIÈVE.

Alors, j'irai avec madame Boutillé...

LE BARON.

C'est ça... Et, moi, j'irai me coucher...

GENEVIÈVE.

Pour que toute la commune dise que vous ne paraissez pas à ce bal, par fierté!... Vous êtes donc déjà trop bien avec la commune?

LE BARON.

Elle a raison, cette enfant. — Allons, je paraîtrai, pour représenter la mairie.

GENEVIÈVE.

Et vous danserez!

LE BARON.

Oh! ça, par exemple!

GENEVIÈVE.

Vous danserez... comme moi,... par dévouement à la cause municipale.

BOUTILLÉ.

Il est certain, monsieur le maire, que ce serait d'un très-heureux effet.

LE BARON, riant.

Allons!... j'ouvrirai le bal avec madame Boutillé...

BOUTILLÉ, s'inclinant.

Ah! monsieur le maire!...

GRANDMÉNIL.

A quelle heure le feu d'artifice?

LE BARON.

A dix heures.

GENEVIÈVE.

Si tard?

LE BARON.

La charpente s'est démontée et on y travaille encore. (A Mariotte.) Ah! ah! tu as mis ta belle chaîne, toi?

LA MARIOTTE.

Mais... puisque je l'ai gagnée!

LE BARON.

Aux ciseaux, cette après-midi! C'est le gros lot!

GRANDMÉNIL.

Oh! oh!...

LE BARON.

Coquette, va! — Tous les garçons du village lui faisaient cortége... et, quand elle a coupé le fil,... c'était un délire de cette population mâle!...

LA MARIOTTE, riant.

Oui, mais les filles!

LE BARON.

Ah! les filles rageaient bien... une surtout... la petite Grinchu!... Elle avait des yeux, comme ça!...

GENEVIÈVE.

Aimable jeune personne!

LE BARON.

Oui, et joli bonhomme, le père!

GRANDMÉNIL.

Vous êtes donc toujours mal avec lui?

LE BARON.

Avec Grinchu?... Nos rapports sont un peu tendus... Ce matin, j'ai failli le jeter à l'eau,... et, avant-hier, je lui ai fait faire sur la route la plus jolie culbute...

GENEVIÈVE.

Oh! mais je ne connais pas ça!

LE BARON.

C'est que j'ai commis mon crime dans l'ombre de la nuit...

GENEVIÈVE.

Ah! mais il faut nous conter ça, baron. Contez tout de suite... Contez vite.

LE BARON, riant.

Ah! le conter n'est rien, il fallait le voir... Vous savez, monsieur Grandménil, qu'on transforme le chemin vicinal n° 6 en route départementale?...

GRANDMÉNIL.

Oui : c'est un élargissement de trois mètres.

LE BARON.

Justement... Or, le chemin en question longe à droite une terrasse ombragée d'arbres séculaires; à gauche, un simple champ de betteraves... La terrasse est à moi... les betteraves sont à Grinchu... A la dernière séance du conseil, l'agent voyer nous déroule deux plans... L'un élargit la route, en mordant sur moi; l'autre, en rognant sur Grinchu. Je n'ai pas

besoin de vous dire que tout le conseil, sauf Boutillé, se récrie sur la magnifique conception du projet qui abat mes beaux arbres et qui respecte religieusement les betteraves... Je fais en vain remarquer que le second tracé est, de tous points, le seul logique, le seul avantageux... Plus j'insiste... plus mes coquins se font fête de mon déplaisir. On vote, je suis battu, j'enrage; mais je sors en me disant : « Gredins!... vous n'avez pas de quoi m'exproprier. Il faut attendre que mon mur s'écroule... Il est à meulières et à mortier de chaux. Je tomberai!... vous tomberez!... et il ne tombera pas!... »

GRANDMÉNIL.

En effet, s'il est en bon état!...

LE BARON.

Oui. Mais ce raisonnement-là,... mes drôles le font de leur côté... Et, la nuit suivante, chaque maraîcher tournant ma terrasse, avec sa charrette, pour aller aux halles... bing!.. un coup de moyeu dans l'angle du mur... Et, au retour de Paris... bing!... un second coup!... Vingt charrettes pour aller, vingt pour revenir; total : quarante coups de bélier dans la nuit. Le mur, ébranlé, se lézarde, s'effondre... On m'avertit... J'attends la nuit, et silencieusement je fais camper à la pointe du mur une borne monstrueuse... Puis, le cigare aux lèvres, j'observe... — Vers minuit, bruit de grelots... Qui nous arrive?... C'est Grinchu, qui, du plus loin, lâchant la bride à son bidet, prend son élan pour détacher à la muraille un effroyable renfoncement.... Il arrive... se précipite.... bing!... sur la borne!... les traits volent en éclats!... Et voilà ma charrette sur le dos, les légumes au diable, et Grinchu cabriolant sur le tout, les quatre fers en l'air!... J'ai passé un joli quart d'heure!...

GENEVIÈVE.

Ils n'ont pas recommencé?

LE BARON.

Ils ne peuvent plus... la borne!... Je triomphe.

SCÈNE II.

Les Mêmes, LA MARIOTTE.

LA MARIOTTE.

Monsieur le baron, un accident! (Mouvement.)

LE BARON.

Hein?

LA MARIOTTE.

Le mur vient de s'écrouler.

LE BARON.

La terrasse?

LA MARIOTTE.

Oui, monsieur le baron; il y a une brèche que trois hommes y passeraient de front.

LE BARON.

Ah! les bandits, ils en sont venus à leurs fins!... Mais il n'est pas tombé tout seul!

LA MARIOTTE.

Ah! ma fine! ils l'ont bien aidé... Tandis que papa est sur la place, ils étaient là une demi-douzaine de gamins qui faisaient partir une boîte dans les jointures des pierres.

LE BARON.

s emploient la mine maintenant.

LA MARIOTTE.

J'en ai attrapé une, à qui j'ai tiré les oreilles,... Ah! je m'en suis régalée!

LE BARON.

Une fille?

LA MARIOTTE.

Chouchou!

GENEVIÈVE.

Toujours les Grinchu!

LE BARON.

Bon! bon! — son sorcier de père payera pour elle... Monsieur Grandménil, voici qui vous regarde!... Allons voir le dégât!

GRINCHU, dehors.

Nom de nom, de nom, de nom!

LE BARON.

Qu'est-ce que c'est que ça?

GENEVIÈVE.

C'est Grinchu... avec M. Floupin et M. Tétillard... et rouge comme un coq!...

LA MARIOTTE.

A cause que j'ai tiré les oreilles à sa crapaude!...

LE BARON.

Chez moi?... Il ose...?

SCÈNE III.

Les Mêmes, GRINCHU, TÉTILLARD, et FLOUPIN.

Grinchu paraît au fond à la porte de gauche, contenu par Tétillard et Floupin qui cherchent à le calmer.

GRINCHU, hors de lui, s'élançant en avant, retenu par les autres.

Ça ne peut pas se passer comme ça!...

LE BARON, sans se retourner.

Débarrassez-moi de ce vieux coquin! Et vite, vite, vite!

TÉTILLARD, entraînant Grinchu

Tu vois bien!... Allons, Grinchu!...

FLOUPIN et JEAN.

Allons!... allons!... (Ils l'entraînent dehors.)

LE BARON.

A-t-on vu!... cette audace!

GRINCHU, reparaissant à la porte du milieu. — Même jeu.

Trépigner comme ça les Grinchu !...

LE BARON.

Encore !...

FLOUPIN, arrêtant Grinchu derechef.

Allons donc, Grinchu !... Sapristi !

LE BARON, à Geneviève.

Passe-moi donc ma canne !...

GRANDMÉNIL.

Patience, monsieur le baron !... Je vais interposer mon autorité !

GRINCHU, reparaissant à la troisième porte de droite, toujours retenu.

Nom d'une brique !...

LE BARON, sautant sur sa canne.

Ma canne, ma canne !... (Grandménil et Geneviève l'arrêtent, tandis que Tétillard et Jean entraînent Grinchu, et cette fois pour tout de bon.)

GRANDMÉNIL, désarmant le baron.

Allons, monsieur le maire, c'est fini !...

GENEVIÈVE, regardant dehors.

On l'assied sur un banc ; je vais le calmer avec un verre d'eau ! (Elle sort.)

GRANDMÉNIL.

Et moi d'une autre façon, soyez tranquille !... (Il sort.)

LE BARON.

Qu'on le tienne bien, sinon !...

LA MARIOTTE, sortant et criant.

Tenez-le bien !...

SCÈNE IV.

LE BARON, FLOUPIN.

FLOUPIN.

Oh ! oui ! tenez-le !... moi, j'y renonce... J'ai entendu craquer mon habit... ou mon pantalon !... (Il cherche à voir.)

LE BARON.

Tiens, vous voilà, monsieur le pharmacien?

FLOUPIN, gracieusement.

Me voilà, monsieur le baron; et, maintenant que ces deux imbéciles ne sont plus là... (Les portes du fond sont refermées.) Car il nous ennuie avec sa fille!... On lui a tiré les oreilles... Eh bien, voilà tout, quoi!

LE BARON.

Oui.

FLOUPIN.

Ce n'est pas sérieux, ça!... Tandis qu'en fait de choses sérieuses... moi, j'ai des choses sérieuses!... Voulez-vous, monsieur le baron, que nous causions, la, tranquillement... comme il convient... entre hommes de notre éducation et de notre monde?

LE BARON, à lui-même.

Ah! bien! .. Au moins, il est amusant, celui-là.. (Haut.) Prenez donc la peine de vous asseoir... monsieur Floupin! — Fumez-vous?

FLOUPIN.

Mille grâces, monsieur le baron, j'ai essayé une fois... Oh! sapristi! je m'en souviendrai toujours...

LE BARON.

Alors, voyons donc le motif...

FLOUPIN, assis à droite de la table.

Oh! mon Dieu!... un autre chercherait un préambule, vous dirait: « C'est ci, c'est ça!... » mais, entre hommes supérieurs comme vous et moi, monsieur le baron, voici le fait... Je suis délégué vers vous par les notables de Bouzy-le-Têtu, pour vous exprimer, avec toute sorte de ménagements,... la profonde antipathie que vous inspirez à toute la commune.

LE BARON.

Ah! diable!

FLOUPIN.

Oui!... On a pensé, avec raison, que personne n'apporterait à cette mission difficile ma délicatesse et mon urbanité.

LE BARON.

Certes, monsieur Floupin... De sorte que l'horreur que j'inspire... ?

FLOUPIN.

Oh! inimaginable!... Que voulez-vous, monsieur le baron! il y a des figures comme ça, auxquelles on ne se fait pas!... tandis que d'autres... Ainsi, moi... je n'ai qu'à paraître... on m'adore!...

LE BARON.

C'est un don de nature, ça, monsieur Floupin.

FLOUPIN.

C'est un don de nature!

LE BARON.

Et conclusion : vous venez me proposer?...

FLOUPIN, à part.

Eh bien, mais il y va tout seul; c'est charmant. (Haut.) Je viens vous proposer tout bonnement, monsieur le maire, de donner votre démission...

LE BARON.

Comme ça?..

FLOUPIN.

Comme ça, oui!... comme vous voudrez enfin, pourvu...

LE BARON.

Oui..., et, en admettant que je me rende à ce désir... monsieur Floupin..., mon successeur... faut-il le demander?... ce serait vous.

FLOUPIN, avec satisfaction.

Vraisemblablement, monsieur le maire, ce serait moi.

LE BARON.

Ah çà! mais permettez!... Que je sois maire, moi qui n'ai pas d'autre opinion politique que d'être fort libéral, bon!... Mais, vous qui faites de l'opposition!... car vous faites de l'opposition...

FLOUPIN.

Oh! monsieur le baron, on commence toujours par là.

LE BARON.

Enfin, vous êtes de la fabrique... Et avec vos principes... car enfin vous avez des principes...

FLOUPIN.

Si j'ai des principes!... monsieur le maire!... J'en ai... à choisir!...

LE BARON.

Ah!... en sorte que dans le tas...?

FLOUPIN, avec satisfaction.

Vous n'étiez pas tantôt à ma conférence?

LE BARON.

Non.

FLOUPIN.

Tant pis!... Vous ne reverrez jamais cela!... Un succès!... justifié du reste... J'ai eu des mouvements d'une éloquence... (Debout.) Ainsi, quand je me suis tourné, par un geste menaçant, du côté de Paris!... comme ceci...

LE BARON.

Non... à gauche, Paris...

FLOUPIN.

Non... à droite.

LE BARON.

Pardon... à gauche.

FLOUPIN.

Enfin, je l'ai apostrophé de ce côté-ci.

LE BARON.

Alors, vous n'avez menacé que Pontoise.

FLOUPIN.

Peu importe.

LE BARON.

Oh! pour l'effet qui en résultera!...

FLOUPIN, restant debout.

Mais nous sortons de notre sujet...

LE BARON.

Au contraire, nous y sommes en plein, cher monsieur Floupin... Dès mon arrivée, j'ai jugé comme vous que Bouzy-le-Têtu serait trop étroit pour nos deux ambitions... Nous sommes là tous deux, voyez-vous, comme César et Pompée, dans Rome...

FLOUPIN, se frappant la poitrine en prononçant le nom de César.

Comme César et Pompée... c'est le mot!

LE BARON.

Et, comme nous n'avons pas d'armées à faire écharper pour nous, je pensais hier encore : « Parbleu! il faut que je propose à M. Floupin de nous couper la gorge ensemble... »

FLOUPIN, avec un sursaut.

Monsieur le maire, c'est une proposition sauvage!...

LE BARON.

Vous ne consentiriez pas à... ?

FLOUPIN.

Comme homme, peut-être... et encore!... mais, comme pharmacien, c'est absolument contraire à l'esprit de mon mandat.

LE BARON.

Pourtant, si je refuse de vous céder la place?... (Il se lève.)

FLOUPIN.

Monsieur le baron, vous ne remarquez pas assez l'ironie de mon sourire... Croyez-moi, ne luttez pas... ne luttez pas; vous seriez brisé!... Le haut commerce est pour moi, les pompiers sont pour moi, la fabrique est pour moi; et je tiens tout le conseil municipal par ses infirmités, Tétillard par ses crampes d'estomac, Loriot par la dentition de son cadet, Gredelu par mon vin de quinquina, Cassegrain...

LE BARON, l'interrompant.

Heureuse application de la pharmacie à la popularité!...

FLOUPIN.

Immense comme effet, monsieur le baron... Et, pour que vous n'en doutiez pas... (Il exhibe une grande lettre.)

LE BARON, lorgnant.

Une adresse?...

FLOUPIN.

Une pétition de tout le conseil municipal, dont votre démission volontaire nous épargnerait le douloureux envoi...

LE BARON.

Oh! oh! voyons cela!...

FLOUPIN, lisant.

« Monsieur le préfet! »

LE BARON.

Ah! c'est au préfet?...

FLOUPIN.

C'est au préfet!... (Lisant.) « En présence des événements scandaleux qui affligent la commune de Bouzy-le-Têtu..., M. le maire, nous l'espérons, comprendra lui-même... »

LE BARON, l'arrêtant.

Comment!... Permettez!... Quels événements scandaleux?...

FLOUPIN, souriant.

Oh! ceci, monsieur le maire, appartient à un autre ordre de faits assez délicats...

LE BARON.

Quels faits?

FLOUPIN.

Oh! des faits!... bouh!...

LE BARON.

Mais encore!...

FLOUPIN.

Monsieur le baron, la pétition veut dire que, du moment où, au su de tout le pays, vous êtes... comment dirai-je?.

LE BARON.

Dites...

FLOUPIN, à lui-même.

Saperlotte! Il n'y a qu'un mot et on ne peut pas s'en servir!...

LE BARON.

Eh bien, quand vous voudrez, monsieur Floupin!

FLOUPIN.

Monsieur le baron, je cherche le moyen de vous présenter cela sous une couleur agréable... et ce n'est pas commode, d'autant que vous êtes vif... Vous allez sauter au plafond... ou sur moi... plutôt sur moi...

LE BARON.

Ah çà! mais c'est donc bien difficile à entendre?...

FLOUPIN.

Fichtre!... Après ça, cela dépend des tempéraments!... Ah! mon Dieu, il y en a qui prennent si bien la chose! On leur dit : « Mais dites-donc... vous savez!... vous? — Ah bah!... — Mais oui!... — Eh bien, qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse?... » Tandis que d'autres! oh! sapristi!...

LE BARON.

Je me donne au diable si je comprends un traître mot!

FLOUPIN.

Ah! mais justement!... Il ne faut pas que vous compreniez tout de suite!... Tandis que peu à peu, par des détours ingénieux... si j'en trouve... mais je n'en trouve pas... C'est inouï... la pauvreté de la langue pour exprimer une chose qui court les rues!...

LE BARON, perdant patience.

Ah çà! mais vous moquez-vous de moi, monsieur Floupin?...

FLOUPIN, effrayé.

Ah bien, non! Je n'en suis plus!... Du moment que vous le prenez comme ça! (A part.) Il m'étranglerait!

LE BARON.

Me direz-vous enfin...?

FLOUPIN.

Oh! jamais, monsieur le baron .. J'aime bien mieux laisser aux événements le soin de vous instruire... Revenons à la pétition... L'enverrai-je?... ne l'enverrai-je pas?

LE BARON, prenant la pétition.

Vous l'enverrez, monsieur Floupin.

FLOUPIN, avec sentiment.

Vous ne voulez donc pas donner votre démission... et nous épargner la douleur...?

LE BARON.

Nous verrons; mais, en tout cas, il ne faut pas priver M. le préfet de ce précieux document!... Seulement, complétons-le. . car je ne vois pas votre signature.

FLOUPIN.

Ah! monsieur le baron, vous comprenez que, par délicatesse...

LE BARON, debout à la table.

Mais non! mais non! il faut faire les choses régulièrement! mettez-vous là, monsieur Floupin... Voici une plume.

FLOUPIN.

Du moment que c'est pour vous être agréable, monsieur le maire... (Il s'installe.)

LE BARON, prenant comme par distraction la canne qui est sur la table.

Et écrivez, ici, je vous prie: « Tous les signataires de cette pétition... »

FLOUPIN.

C'est un post-scriptum?

LE BARON.

Mais oui!... vous avez oublié vos titres...

FLOUPIN.

C'est, ma foi, vrai!

LE BARON, dictant.

« Tous les signataires de cette pétition... (avec importance) membres du conseil municipal de Bouzy-le-Têtu... »

FLOUPIN, répétant de même et écrivant.

« ... Membres du conseil municipal de Bouzy-le-Têtu !... »

LE BARON.

« Sont des polissons ! »

FLOUPIN, sautant.

Plaît-il?

LE BARON.

Des polissons !... des polissons !...

FLOUPIN.

Monsieur le maire... cet outrage à tout mon parti...

LE BARON, tranquillement, jouant avec sa canne.

Monsieur Floupin, je vous préviens que c'est moi qui suis César.

FLOUPIN, intimidé par le jeu inquiétant de la canne.

C'est écrit !... monsieur le maire ! c'est écrit !... (Il écrit. — A lui-même.) Je ne l'enverrai pas, voilà tout !

LE BARON.

Et signez !

FLOUPIN.

Il faut aussi ?...

LE BARON.

Oh ! signons !... Je vous en prie. (Floupin signe.)

LE BARON, s'emparant du papier.

C'est ça !...

FLOUPIN, voulant le rattraper.

Hein !

LE BARON, vérifiant.

« Polissons... Floupin ! » C'est bien selon la formule, et, de votre main, cher monsieur Floupin, ce jugement vaut de l'or !...

FLOUPIN, sautant debout, effaré.

Il l'enverra !... Monsieur le baron !... vous l'enverrez... à la préfecture?

LE BARON.

Gardez-vous d'en douter.

FLOUPIN, menaçant.

Monsieur le maire !...

LE BARON, tranquillement, le regardant.

Hein ?

FLOUPIN, calmé.

Saperlotte !

LE BARON, à Jean qui paraît.

Tout est prêt ?

JEAN.

On n'attend plus que M. le baron pour la première fusée.

LE BARON.

Très-bien... Monsieur Floupin, si vous voulez suivre Jean à la grille, nous allons tirer maintenant le feu d'artifice pour célébrer la victoire de Pharsale !... (Sur le seuil.) Seulement, ne confondez plus !... C'est bien convenu, n'est-ce pas ? César... c'est moi...

JEAN, seul avec Floupin.

Dites donc, monsieur Floupin, vous irez bien tout seul à la grille, pas vrai?... Moi, je cours voir le feu !... (Il se sauve.)

SCÈNE V.

FLOUPIN, puis TÉTILLARD et GRINCHU.

FLOUPIN, consterné, sortant de son ahurissement.

Je suis flambé !

TÉTILLARD, paraissant au fond, par une porte. — La nuit est venue.

Psitt !...

GRINCHU, de même, par une autre porte.

Psitt !...

TÉTILLARD, descendant avec précaution.

Eh bien ?

GRINCHU, de même.

A-t-il mordu ?

FLOUPIN.

Jusqu'au sang !...

TÉTILLARD, à demi-voix

Il envoie sa démission ?...

FLOUPIN, de même.

Il envoie notre pétition.

TÉTILLARD.

Lui-même ?

FLOUPIN.

Et avec des commentaires !... Je suis perdu !... Le conseil est perdu !... Bouzy est perdu !...

TÉTILLARD et GRINCHU.

Ah !

FLOUPIN.

Et je l'épargnais, cet homme !... et je cherchais des périphrases !... Eh bien, attends, va ! Je vais te faire un tel charivari avec ta femme, que tu ne songeras plus qu'à déguerpir !

TÉTILLARD et GRINCHU.

Oui ! (Détonation de feu d'artifice au loin.)

FLOUPIN.

Ce bruit ?

TÉTILLARD.

Les artifices.

FLOUPIN, vivement.

Tous les gens du château sont au feu... Notre galant ne va pas manquer d'en profiter pour s'introduire ici comme la nuit dernière.

TÉTILLARD.

C'est présumable.

FLOUPIN.

Courez me chercher Cassegrain, Cabassud et Loriot au Cercle des agronomes!... Je vous attends dans le parc, sous la cave aux légumes!...

TÉTILLARD.

Bon pour sortir par la grille, mais pour rentrer?

FLOUPIN.

Par la brèche... Ils ont fourré des planches!... Vous imiterez la grenouille, j'ouvrirai!... (A Grinchu.) Vous devez très-bien imiter la grenouille, vous?

GRINCHU.

Tout de même! (Il imite.)

FLOUPIN.

Oui, c'est le crapaud... Enfin!... ça ne fait rien!... Courez! vite! vite!...

GENEVIÈVE, dehors, appelant.

Pauline!

TÉTILLARD.

La demoiselle!

GRINCHU.

Filons!... V'là le feu qui finit. (Ils s'échappent par la porte du fond à droite.)

FLOUPIN.

Je vais tirer le bouquet!... (Il s'évade.)

SCÈNE VI.

GENEVIÈVE, LA MARIOTTE, en toilette de bal.

Détonations lointaines.

GENEVIÈVE, entrant par le fond à gauche, sans voir Floupin.

Pauline! Es-tu là?... Pauline!... (Elle entre chez sa sœur.)

LA MARIOTTE, au fond, dans le jardin.

Ah! mademoiselle, cette fusée-là... Regardez donc!

GENEVIÈVE, ressortant.

Comprend-on cette Pauline qui manque le feu d'artifice!...
(Elle remonte près de Mariotte. Le fond du théâtre s'éclaire.)

LA MARIOTTE.

Ah! mademoiselle!... v'là le plus beau!

GENEVIÈVE.

Et c'est la fin... Adieu, fumée!...

LA MARIOTTE.

Quel malheur que ça dure si peu!

GENEVIÈVE.

Et maintenant, tu vas au bal, toi?

LA MARIOTTE.

Ah! je crois bien!... J'ai les pieds qui me fourmillent...

GENEVIÈVE, la regardant.

Tu es à croquer comme ça!

LA MARIOTTE.

N'est-ce pas? J'ai promis les quinze premières contredanses, et, si je me perds dans tout ça... (riant), ça fera un gâchis...

GENEVIÈVE.

Coquette!... Appelle Augustine.

LA MARIOTTE.

La femme de chambre?... Madame la baronne lui a permis d'aller à la fête.

GENEVIÈVE.

Eh bien, mais qui va me tenir compagnie, en attendant madame Boutillé?...

LA MARIOTTE.

Moi, mademoiselle...

GENEVIÈVE.

Non! non!... Tu n'aurais qu'à t'embrouiller dans tes dan-

seurs!... Juste ciel! on s'égorgerait sous la tente! (A Jean qui arrive avec une lampe.) Jean, vous fermez tous les volets?

JEAN.

Oui, mademoiselle!

LA MARIOTTE, prêtant l'oreille.

V'là le piston!... On commence sans moi...

GENEVIÈVE.

Malheur!...

LA MARIOTTE.

Bonne danse, mamselle! (Elle se sauve.)

GENEVIÈVE.

Et toi aussi?

LA MARIOTTE, dehors.

Attendez!... attendez-moi!

GENEVIÈVE.

Ah! si elle croit qu'on l'entendra d'ici!... (A Jean qui a fermé les deux portes-fenêtres du milieu, et qui s'apprête à fermer la troisième à gauche.) Non!... Laissez ouvert; ma sœur est dans le parc.

JEAN.

Bien, mademoiselle.

GENEVIÈVE.

C'est allumé, chez elle?

JEAN.

Oui, mademoiselle... Augustine a tout préparé avant de sortir.

GENEVIÈVE.

Bien.

JEAN.

Mademoiselle veut-elle me permettre d'aller dîner chez le concierge?

GENEVIÈVE.

Oui; mais ne quittez pas la maison, il n'y a plus que vous.

JEAN.

Oh! mademoiselle sait que, moi, c'est pas la danse... Une fois à table... Merci, mademoiselle. (Il sort.)

GENEVIÈVE, seule.

S'il ne faisait pas si frais, j'irais retrouver Pauline, en attendant madame Boutillé... Mais il y a un petit vent ce soir... Me voilà toute seule... Si j'étais peureuse... mais je ne suis pas peureuse... Comprend-on cette Pauline qui donne congé à la femme de chambre?... Brrr!... si je lisais en attendant... Où ai-je mis mon livre?... (Elle cherche.) Quand je dis que je lirai... Si je peux... car j'ai constaté avec un certain étonnement que, depuis trois mois, je ne sais plus lire du tout!—Les yeux vont leur chemin... je coupe consciencieusement toutes les feuilles, mais en tête de chaque chapitre!... Henri!... Tous les personnages... Henri!... tous les mots... Henri!... Henri!... Henri!... Henri!... C'est grave!... Je m'en expliquerai avec moi-même... Ah çà! où ai-je mis le livre?.. Au moins, je tournerai les pages!... C'est une contenance!... (Se rappelant.) Ah! dans la chambre de Pauline, sur le guéridon!... (Elle entre chez Pauline.)

SCÈNE VII.

HENRI, puis GENEVIÈVE.

HENRI, entrant par la porte gauche du fond, après s'être assuré qu'il n'y a personne.

Personne!... Je puis me risquer!... Enfin! .. j'y suis... C'est bien le corps de logis indiqué... (Il descend avec précaution.) Heureusement, j'ai traversé les massifs sans rencontrer âme qui vive!... Tous les gens du château sont à la fête... Le baron est au bal, je m'en suis assuré... Et sans doute elle est seule... (regardant à droite) dans sa chambre!... Allons, il y a un peu d'émotion!... C'est audacieux, ce que je fais là... Ah! d'abord, tant de lumières ne sont bonnes qu'à me trahir au

dehors. (Il éteint une lampe. La chambre reste éclairée par la lampe de droite couverte de son abat-jour.) Et cette porte!... (Il remonte doucement vers la porte du fond et tire une persienne qui bat en retombant.)

GENEVIÈVE, dans la chambre de Pauline.

C'est toi, Pauline?

HENRI, saisi, s'arrêtant.

Geneviève!

GENEVIÈVE, de même.

Tu fais bien de fermer la porte... On grelotte...

HENRI.

C'est bien elle!... Quel contre-temps!

GENEVIÈVE, de même.

Tu n'as pas vu mon livre que je ne trouve nulle part?

HENRI.

Que faire?... Rester?... Partir?... Bah! elle va monter chez elle! Je reviendrai. (Il va pour ressortir.)

GENEVIÈVE, rentrant.

Mais réponds donc!... (L'apercevant.) Henri!...

HENRI, à demi-voix.

Oui, moi... Geneviève... c'est moi!...

GENEVIÈVE.

Ici... à cette heure!... Ah! mon Dieu!... quelque accident?

HENRI, vivement.

Non.

GENEVIÈVE.

Votre père?...

HENRI.

Mais non, rien, Geneviève, rien...

GENEVIÈVE.

Ah!... mais alors?...

HENRI, l'interrompant.

Pourquoi je suis venu?... Que vous dirai-je? La journée m'a paru si longue, loin de vous, que, ce soir... au risque...

de vous sembler un peu extravagant, j'ai profité de votre petite clef... (mouvement de Geneviève), et j'ai pénétré dans le parc, pour vous voir.

GENEVIÈVE.

Comment! c'est seulement pour me voir?...

HENRI.

En doutez-vous?

GENEVIÈVE.

Quelle folie!

HENRI.

Mais pas si grande, puisque voilà mon rêve accompli...

GENEVIÈVE.

Eh bien, maintenant qu'il est accompli, ce rêve,... il faut partir.

HENRI.

Déjà!... quand j'arrive à peine...

GENEVIÈVE.

C'est déjà trop d'arriver!... Vous faites un bel usage de ma clef, vraiment!... Si quelqu'un vous avait surpris ouvrant cette porte la nuit...

HENRI.

Personne!...

GENEVIÈVE.

Et Pauline qui est dans le parc!...

HENRI, hésitant entre le désir de s'en aller et celui de rester.

Ah!... elle est dans le parc?...

GENEVIÈVE.

Oui... Allons, bonsoir.

HENRI.

Mais, mon Dieu, pas encore!...

GENEVIÈVE.

Si! si! Allons! allons!... (Elle ouvre la persienne.)

HENRI, à lui-même, la suivant des yeux.

Ravissante, ce soir!... Cette robe blanche...

GENEVIÈVE, redescendant.

La porte est ouverte... vous savez!...

HENRI.

Deux mots seulement!

GENEVIÈVE.

Un seul... Sortez!

HENRI.

Quelle cruauté!... quand j'ai le bonheur de me trouver seul avec vous...

GENEVIÈVE.

Vous me verrez... tout à l'heure au bal. — C'est assez!...

HENRI.

Tout à l'heure n'empêche pas maintenant.

GENEVIÈVE, contrariée.

Quel entêté!... Voilà ce que c'est que de vous gâter!... Vous n'êtes plus raisonnable!

HENRI.

Mais si!

GENEVIÈVE.

Non!... Ce n'est pas bien.

HENRI.

Ce n'est pas bon de nous trouver ici seul à seul, et d'échanger une de ces bonnes causeries d'autrefois?

GENEVIÈVE.

Je n'ai pas dit que ce ne fût pas *bon*... J'ai dit que ce n'était pas *bien!*

HENRI.

Pourquoi?

GENEVIÈVE.

Je ne sais... mais enfin ce n'est pas convenable.

HENRI.

Avec moi?...

GENEVIÈVE.

Surtout!... Sérieusement, Henri, allez-vous-en, mon ami, j'ai peur!...

HENRI.

Que craignez-vous?

GENEVIÈVE.

Que l'on ne nous voie ensemble!... et vous qui tenez tant au secret, et qui ne voulez même pas que Pauline... Si elle rentrait... pourtant!

HENRI.

Mais non, Pauline se promène...

GENEVIÈVE, *dépitée.*

Ah!...

HENRI, *vivement.*

Et justement, il faut bien que nous nous concertions sur la marche à suivre avec elle... Ah! c'est raisonnable, cela, j'espère... Vous ne direz pas que je ne suis pas sérieux... je parle affaires!... (*Il la fait asseoir doucement.*)

GENEVIÈVE, *assise, les yeux sur la pendule.*

Eh bien, voyons... je vous donne cinq minutes... la,... pas davantage.

HENRI.

Ah! mettons dix!...

GENEVIÈVE.

Cinq!...

HENRI.

Dix!... Je n'aurai le temps de rien dire.

GENEVIÈVE.

Allons, soit!... mais en voilà déjà une de perdue!... Parlez vite!... J'ai les yeux sur le cadran.

HENRI, *s'asseyant près d'elle.*

Je veux donc vous dire... Ah bien, regardez-moi un peu.

GENEVIÈVE.

Non! non!... Les affaires!... marchons!

HENRI.

Geneviève!...

GENEVIÈVE.

Huit minutes!... Soyons sérieux!

HENRI.

Vous ne tournerez pas un peu les yeux de mon côté.

GENEVIÈVE.

Non!

HENRI.

Oh! que si!

GENEVIÈVE.

Oh! que non!

HENRI.

Oh! que si!... Je vous parlerai si tendrement,... mon regard cherchera le vôtre avec tant d'obstination et d'amour... que ces jolies mains auront beau défendre à ces petites oreilles de m'écouter... que ces yeux auront beau se détourner pour ne pas me voir... Votre cœur ne perdra pas une de mes paroles, pas un de mes regards!... Et le moment viendra où ces mignonnes mains attendries s'abandonneront doucement aux miennes, où ces yeux rebelles me feront l'aumône d'un sourire... où nous nous trouverons enfin, la main dans la main les yeux dans les yeux, comme il faut être quand on aime.. et comme nous voilà... car nous y voilà!... malgré vous... méchante!...

GENEVIÈVE, *troublée.*

Parce que je suis une lâche qui n'ai point de volonté.

HENRI, *lui baisant les doigts.*

Parce que vous m'aimez, chère Geneviève, comme je vous aime.

GENEVIÈVE, *se dégageant.*

Si Pauline venait pourtant!

HENRI.

Mon Dieu, laissons donc Pauline!... Qui songe à Pauline?..

GENEVIÈVE, inquiète, gênée.

Et voilà comme nous parlons sérieusement ?

HENRI.

Quoi de plus sérieux que de nous aimer?

GENEVIÈVE, debout, s'éloignant.

Ah! que j'ai eu tort de vous donner cette clef!

HENRI, la suivant.

Encore!...

GENEVIÈVE.

Plus que jamais!.. je suis mécontente de moi!.. je souffre... j'ai peur... Tenez... je vous en prie, Henri... allez-vous-en...je vous en supplie!

HENRI.

Eh bien, je m'en irai, oui!

GENEVIÈVE.

Enfin!...

HENRI.

Mais quand vous m'aurez dit que vous m'aimez.

GENEVIÈVE, sans conviction.

Eh bien, je vous aime, oui, allez-vous-en!

HENRI.

Oh! mieux que cela.

GENEVIÈVE.

Je vous le dirai tout à l'heure au bal.

HENRI.

Tout de suite et je pars!...

GENEVIÈVE.

Bien vrai?

HENRI.

Sur l'honneur!...

GENEVIÈVE.

Eh bien... Non je le dirais mal!

HENRI.

Parce que?...

GENEVIÈVE.

Parce qu'il y a quelque chose en moi qui étouffe sur mes lèvres tout ce qui me vient du cœur!... Dieu sait, mon ami, si une seule minute de cette journée s'est écoulée sans que vous fussiez présent à ma pensée... Et pourtant, il n'y a plus de douceur à vous voir... au contraire... Ah! cela est bien nouveau pour moi, je vous assure, et bien triste!

HENRI.

Geneviève, mon amie...

GENEVIÈVE.

Ah! laissez-moi tout dire... vous aurez beau parler, il y a là quelqu'un qui parle plus haut que vous et qui me dit : « Geneviève!... il ne devrait pas être ici, et, toi, tu ne devrais pas l'écouter... Tu frissonnes!... tu as peur!... ce qui prouve bien ta faute... car on ne se cache que pour mal faire et l'on ne tremble ainsi qu'étant coupable! »

HENRI, *se récriant.*

Coupable, vous?

GENEVIÈVE.

Oui, oui, coupable, oui!... car ce que nous faisons là n'est pas bien; je vous jure, Henri, que ce n'est pas bien!... ce n'est pas bien! — Ce n'est pas bien!

HENRI.

Mais, chère enfant...

GENEVIÈVE.

Non... je ne vous écoute plus... laissez-moi!... je souffre trop depuis que vous êtes là!... j'ai le cœur serré... je n'ose vous regarder, vos paroles me choquent, vos regards me blessent!.. Tout en vous me trouble, m'inquiète... Est-ce que c'est naturel, cela? .. voyons!... et n'est-ce pas affreux que je sois si peinée de vous voir... si mécontente de vous et de moi,... si craintive, si malheureuse... et enfin, vous le voyez bien, si chagrine? (*Elle tombe assise à droite tout en pleurant.*)

HENRI.

Des larmes?

GENEVIÈVE.

Eh bien, oui, je ne voulais pas!... mais à la fin... malgré moi... il le faut bien, je ne peux plus... je ne peux pas...

HENRI, *ému.*

Pleurer!... et pour moi... à cause de moi... Ah! pardonnez-moi, et ne pleurez plus... Geneviève!... mon amie!...

GENEVIÈVE.

Ah! c'est ridicule, je sais bien...

HENRI.

Non, ce n'est pas ridicule, mais c'est doux, c'est tendre et bon... Oui, vous avez raison... oui, je ne devrais pas être ici... mais le seul coupable, c'est moi... moi seul!.. et cent fois plus coupable encore que vous ne le pensez... et vous êtes, vous, l'ange adoré, qui me sauve de l'indigne action que j'allais commettre.

GENEVIÈVE.

Vous!...

HENRI, *continuant, avec chaleur.*

Car m'introduire ici, comme je l'ai fait, la nuit... et dans quel but!... oui, c'est le fait d'un malhonnête homme et d'un méchant... Ne regrettez pas ces larmes que je bénis... chère aimée que vous êtes, car ce sont elles qui m'ont fait rougir de moi-même... et je partirai cette fois... Ah! certes, oui, je pars... comme un voleur de nuit surpris par la clarté du jour... honteux de ma faute et fier de lui échapper... Les yeux tournés vers vous, vous mon devoir... ma vérité... ma vertu... l'aurore de mon cœur... et mon seul et radieux amour...

GENEVIÈVE, *heureuse.*

Ah! vous partez...

HENRI, *déposant la petite clef sur la table.*

Mais d'abord cette clef, complice de ma faute... tenez... tenez... Geneviève, reprenez-la... je n'en veux plus, cela me brûle!

GENEVIÈVE, debout, à droite.

Gardez-la pour le jour.

HENRI, sur le seuil.

Non ! non ! — Pour demander à deux genoux votre main, et avec elle tout le bonheur de ma vie... je ne veux rentrer ici que par la grande porte... en honnête homme.

GENEVIÈVE.

A demain donc !

HENRI.

A demain !

GENEVIÈVE.

Ah bien, maintenant, oui... je vous aime !

HENRI.

Et moi donc !... (Il se sauve.)

SCÈNE VIII.

GENEVIÈVE, puis PAULINE.

GENEVIÈVE, seule.

Ah !... ah ! que c'est bon de respirer à l'aise !... Pourvu qu'il ne s'égare pas dans le parc. (Elle remonte un peu et le suit des yeux par le fond.)

PAULINE, sortant de chez elle.

Comment ! c'est encore ouvert ici ? Geneviève...

GENEVIÈVE, redescendant.

Ah ! te voilà !... enfin !...

PAULINE.

Qu'as-tu donc ? Tu es toute...

GENEVIÈVE, vivement.

Oui... je me suis trouvée seule... et je viens d'avoir une petite peur, mais ce n'est rien... c'est passé... tout à fait...

PAULINE.

Madame Boutillé t'attend à la grille... Je te croyais avec la Mariotte.

GENEVIÈVE.

Non... elle est au bal... et, comme tu as donné congé à la femme de chambre... as-tu besoin de moi?

PAULINE.

Mais non, chère mignonne!... va danser, va!...

GENEVIÈVE.

Alors, embrasse-moi!... Je te dirai quelque chose demain...

PAULINE.

Quoi donc?

GENEVIÈVE, *à son oreille.*

Embrasse-moi, bien tendrement...

PAULINE.

Mais comme tous les jours, chère petite...

GENEVIÈVE.

Non!... un peu plus que les autres jours... Je te dirai pourquoi demain... Chut!...

PAULINE.

Mais enfin... dis-moi...

GENEVIÈVE.

Demain! demain!... (*Elle sort par la droite.*)

SCÈNE IX.

PAULINE, *seule.*

Une confidence! un secret!... Ah! chère petite, le tien est sûrement de ceux que l'on peut dire, tandis que j'ose à peine m'avouer à moi-même à quel point j'ai été légère et coupable... Quelle journée!... que de craintes!... Si on l'a reconnu la nuit dernière... si l'on nous a vus!... S'il cherche à me voir ce soir encore, malgré ma défense!... et qu'on le surprenne!... Depuis une heure, je ne vis plus!... J'errais dans ce parc, ne sachant quel parti prendre, de l'attendre ou de l'éviter...

Assurément, il vaudrait mieux le voir... lui arracher mes lettres, le supplier encore de me fuir... et d'oublier cette honteuse folie, qui ne m'inspire plus que de la haine pour lui, et pour moi, du mépris... Ah! du mépris!... c'est trop peu!... Triste folle que tu es! Tu étais heureuse, tranquille, adorée!... car quelle femme était plus aimée que toi?... Il te fallait donc des terreurs et des remords!... Eh bien, en voilà!... Mon Dieu! mon Dieu! que j'ai peur!... On étouffe ici!... (Elle ouvre un battant de la porte-fenêtre de droite et respire. Silence.) La nuit est calme!... Je n'entends rien... que le souffle du vent dans les arbres... et les bruits lointains de la fête... Il ne viendra plus maintenant!... Comment viendrait-il?... Tout est fermé!... Seigneur Dieu!... si ce pouvait être fini là!... Si je pouvais en être quitte pour les angoisses de cette soirée!... Ah! je vous bénirais de m'accorder si vite le pardon que j'ai si peu mérité!...

SCÈNE X.

PAULINE, LE BARON.

LE BARON, entrant brusquement par la gauche.

Comment, ma chère, encore debout?

PAULINE, tressaillant.

Oui, je prenais... je prends l'air.

LE BARON, affectueusement, en la faisant descendre.

Cette maudite migraine, toujours?

PAULINE.

Toujours, oui.

LE BARON.

Prenez garde, chère enfant, que la fraîcheur ne l'augmente.

PAULINE.

Non!... au contraire.

LE BARON.

Et vous êtes seule?

PAULINE.

Oui, Geneviève me quitte, et, j'ai permis à mes femmes d'aller à ce bal.

LE BARON.

Ah! ah!... mais j'en sors, moi, de ce fameux bal... Je l'ai même ouvert, avec madame Boutillé.

PAULINE.

Vous avez dansé?

LE BARON.

Un conseil de Geneviève... J'ai fait de la popularité... Et puis je n'étais pas fâché de répondre, par cette rodomontade, à certaine adresse de mes administrés... une façon de leur dire : « Vous comprenez, je m'en moque comme d'un entrechat... » Du reste, fort gai, ce bal. Vous auriez vu là de petites paysannes très-gentilles, ma foi! très-gentilles... Il ne devrait y avoir, dans un village, que les villageoises!... Que regardez-vous donc, baronne?

PAULINE, qui a prêté l'oreille au fond, avec inquiétude.

Rien.

LE BARON.

Cette fenêtre, n'est-ce pas?... Il fait un peu frais ce soir!...

PAULINE.

Non... Laissez ouvert, je vous prie... (A elle-même.) Je me suis trompée, c'est le vent!...

LE BARON.

Je bavarde là, je vous demande pardon, chère belle, vous avez besoin de repos... Si vous rentriez chez vous?

PAULINE.

Non; j'ai le temps d'étouffer dans ma chambre... Je vais me défaire tout doucement.

LE BARON.

Eh bien, c'est ça!... Voulez-vous me permettre de vous servir de femme de chambre

PAULINE, souriant.

Je vous le permets.

LE BARON, gaiement.

Je tâcherai de n'être pas trop maladroit!... Nous commençons par les boucles d'oreilles, n'est-ce pas?

PAULINE.

Comme vous voudrez.

LE BARON, commençant à ouvrir une boucle d'oreille.

Vous avez, chère enfant, une oreille adorable.

PAULINE.

Vous vous en apercevez ?

LE BARON.

Oh! que nenni-da! Je me rappelle bien que ceci, quand je vous fis ma cour, fut de ma part l'objet d'un examen très-détaillé. (Il passe derrière elle, pour dégrafer l'autre boucle.) De tout temps, j'ai professé pour l'oreille féminine un culte tout particulier...

PAULINE.

Ah!

LE BARON, dégrafant l'autre boucle.

On s'attache aux yeux... aux cheveux, aux dents... très-bien! mais on néglige l'oreille; on a tort!... Rien n'est individuel, original, expressif comme une oreille!... une jolie oreille, bien dessinée... transparente et rose... comme celle-ci, par exemple, avec de petits bourrelets... (à demi-voix) un peu croquants...

PAULINE.

Ah!

LE BARON.

Ah! pardon, j'ai pincé l'oreille?...

PAULINE.

Un peu.

LE BARON.

Une distraction... voyez-vous!... (Regardant.) Permettez!... Il n'y a rien... Où mettre ceci?

PAULINE.

Dans l'écrin, là, sur la cheminée!...

LE BARON.

Cette main brûlante!... De la fièvre?...

PAULINE.

Un peu

LE BARON.

Ah! voilà ce qui est désolant, tenez! c'est de se sentir incapable de soulager le plus petit de vos malaises!... Que ne puis-je vous donner, ce soir, un peu de ma bonne humeur et de ma santé, en échange de l'une de ces douleurs qui vous abattent!... ce serait un soulagement pour vous, et ce ne serait pas une douleur pour moi.

PAULINE.

Vous êtes le meilleur et le plus tendre des hommes!

LE BARON.

Mais la plus paresseuse des femmes de chambre... Passons au collier.

PAULINE.

Faites. (On entend dans le parc un cri prolongé, semblable à un appel. Un autre cri lui répond plus loin. — Tressaillant.) Ce cri!...

LE BARON, surpris.

Qu'est-ce que c'est que ça?

PAULINE, très-troublée.

Je ne sais.

LE BARON.

C'est dans le parc!

PAULINE, de même.

Vous croyez?

LE BARON.

Sans doute... De singuliers cris!... On dirait des signaux.

PAULINE, vivement.

Quelle idée! Fermez cette porte!... J'ai très-froid!

LE BARON.

Permettez d'abord... Chut!

PAULINE.

Quoi ?

LE BARON.

On m'appelle.

PAULINE, de plus en plus troublée

Je n'ai pas entendu...

JEAN, dehors.

Monsieur le baron !... monsieur le baron !

LE BARON.

Je disais bien... on m'appelle.

JEAN, sur le seuil, essoufflé.

Monsieur le baron, vite !...

LE BARON.

Quoi donc ?

JEAN.

Il y a un malfaiteur dans le parc.

PAULINE, épouvantée, à part.

Ah !... c'est lui !

LE BARON, surpris.

Un malfaiteur !... Comment ?... Qu'est-ce que c'est ?

JEAN.

Je n'en sais rien, monsieur le baron. Ce sont les gens du pays qui l'ont vu entrer... et qui lui ferment toutes les sorties... Il s'est sauvé... on lui fait la chasse...

LE BARON.

Allons, quelque ivrogne... (Il prend son chapeau. — Jean remonte au fond et regarde dans le parc)

PAULINE.

Vous allez...?

LE BARON.

Sans doute...

PAULINE.

Mon ami... je vous en prie...

LE BARON.

Eh bien, vous voilà toute pâle !... pour quelque échappé de la fête, un peu gai... qui sera entré... (Avec une idée soudaine) par la brèche, parbleu !... Il est entré par la brèche...

PAULINE.

Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !...

LE BARON.

Vous avez peur ?

PAULINE, pouvant à peine parler.

Ah ! horriblement !...

LE BARON.

Allons! allons!... mais c'est de l'enfantillage !... Et personne... Ah bien, tenez !... (Il ouvre la porte de gauche.) Par là, montez chez Geneviève, en fermant la porte sur vous...

PAULINE.

Oui !... (Elle se traîne jusqu'à la porte et disparaît à demi.)

LE BARON.

C'est ça !... De quel côté, Jean ?

JEAN, du fond.

Dans les charmilles, monsieur le baron...

LE BARON.

Très-bien... Prends la droite... je prends la gauche... Je reviens, Pauline... fermez... je reviens... (Il sort par le fond.)

SCÈNE XI.

PAULINE, puis HENRI.

PAULINE, seule, ressortant, épouvantée, sans force, appuyée contre le montant de la porte.

C'est lui !... On le guettait... on l'a vu !... Ah ! voilà le malheur que je sentais venir !... le voilà !... Qu'est-ce que je

dirai?... (Elle descend.) Ah! je dirai tout, j'avouerai... J'aime mieux cela, au risque de tout perdre... Après tout, je ne suis pas si coupable que j'en ai l'air... Oui, mais tout m'accuse! . J'aurai beau jurer... il ne me croira pas... et lui, si terrible dans ses colères... qui tout à l'heure encore ne comprenait pas que l'on fît grâce!... Ah! mon Dieu! quel abîme! Vérité, mensonge, tout m'écrase!... Ah! c'est fini, je ne sais plus... je ne trouve rien... je suis perdue!...

HENRI, entrant par le fond, vivement, dans le plus grand désordre.

Cerné partout!... partout!... Il n'y a plus que la maison!

PAULINE, l'apercevant.

Ah!

HENRI, regardant autour de lui.

Pauline! une porte?... une issue?... n'importe où!...

PAULINE.

Mais rien! rien!...

HENRI.

Là?...

PAULINE.

Geneviève.

HENRI.

Ici?...

PAULINE.

Ma chambre... Fuyez!...

HENRI.

Impossible!.. Ils viennent par tous les chemins!.. (Avec rage.) Ah!... j'étrangle le premier!...

PAULINE.

Mon mari!...

HENRI.

Lui?... (Désespéré.) Alors, c'est fini!...

PAULINE.

Mais une raison, un prétexte... cherchons... Vite!... Trouvez, vous!... Moi, je ne trouve rien!... Je ne trouve plus!... je suis folle!...

HENRI.

Des prétextes?... Il n'y en a plus... J'ai cru leur échapper... j'ai fui... On m'a vu fuir... Je suis donc un malfaiteur maintenant!... Que voulez-vous que je dise?...

PAULINE.

Alors, il faut mourir... Il me tuera...

HENRI.

Vous?...

PAULINE, désespérée.

Ah! c'est vous qui m'avez perdue... Vous êtes venu malgré moi... C'est une lâcheté, c'est une infamie, cela!...

HENRI.

Madame!...

PAULINE, de même.

Il fallait me fuir... Je vous fuyais, moi... Je ne voulais pas vous voir... Pourquoi êtes-vous venu?... Vous êtes un misérable!... On n'aime pas une femme malgré elle...

HENRI.

C'est vrai!... c'est vrai!...

PAULINE.

Et se sauver encore!... Si vous étiez resté... le premier prétexte venu... Mais fuir devant eux!... pour la seconde fois!... Que dire maintenant?... Un homme qui fuit, la nuit... c'est un amant, quand ce n'est pas un voleur...

HENRI, frappé d'une idée.

Ah! c'est vrai!... un voleur!

LE BARON, dehors.

Par ici! par ici!... (Henri saute sur la lumière qu'il éteint.)

PAULINE, près de tomber.

Les voici!... Je me meurs!...

HENRI, s'élançant pour la soutenir.

Non!... Pauline... madame... vous êtes sauvée!...

PAULINE, répétant machinalement sans comprendre.

Sauvée! ..

HENRI, à demi-voix, l'entraînant vers la porte de gauche, qui est restée ouverte.

Oui, oui, du courage!... Taisez-vous; laissez-moi faire... Entendez-vous, madame?... Je vous sauve!... Courage!.. puisque je vous sauve!... (Il la prend dans ses bras et disparaît avec elle.)

SCÈNE XII.

HENRI, LE BARON, FLOUPIN, TÉTILLARD, GRINCHU, AUTRES VILLAGEOIS, JEAN, VALETS.

LE BARON, au fond.

Restez là, et gardez toutes les portes... (Henri ressort vivement, ferme la porte et s'élance pour s'échapper par le fond. — Le baron, le saisissant au collet et le faisant redescendre.) Mordieu! que faites-vous chez moi, vous?

HENRI, à voix basse, humblement, lâchement.

Monsieur le baron, ne me perdez pas, au nom du ciel!

LE BARON.

Hein?

HENRI, de même.

Je rendrai tout!... Pardonnez-moi!... Je vous en supplie!... Voici les diamants!... (Il tire de son sein le collier de diamants qu'il a détaché du cou de Pauline.)

LE BARON.

Les diamants?...

HENRI, montrant l'écrin.

Là... dans l'écrin... J'étais seul... monsieur le baron... Un malheureux fils de famille... Qu'on ne me voie pas... grâce!... pitié!...

LE BARON, avec dégoût.

Ah! misérable! .. (Henri tombe assis dans le fauteuil, en se couvrant le visage de la main restée libre; le baron le tient par le poignet de l'autre. — Tous les autres personnages sont descendus.)

FLOUPIN, malicieusement.

Eh bien, monsieur le baron ?

LE BARON.

Eh bien, vous aviez raison, messieurs, ce n'est pas un ivrogne.

FLOUPIN, GRINCHU, TÉTILLARD, avec espoir.

Ah!

LE BARON.

C'est un voleur.

TOUS TROIS, déconcertés.

Un voleur?... (Pauline, à la porte de gauche qu'elle tient entr'ouverte, s'appuie contre le montant sans être vue.)

LE BARON.

Pris en flagrant délit. Voyez! (Il ouvre la main de Henri et il en tire le collier qu'il leur montre.) Les diamants de la baronne, oubliés sur la table! (Floupin, Tétillard, et Grinchu restent seuls à l'avant-scène de droite et se regardent.)

FLOUPIN, consterné.

Raté!... (Cherchant à voir la figure de Henri.)

GRINCHU, de même.

Savoyard de sort!

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Le cabinet du baron. Au fond, porte ouvrant sur une antichambre, fenêtre ouvrant sur un balcon et donnant sur le parc. — A gauche et à droite, portes d'appartement. Il fait encore nuit; une lampe éclaire la pièce.

SCÈNE PREMIÈRE.

HENRI, seul, debout, accoudé sur un fauteuil.

Où je vais... je ne veux pas y songer... Il y a de quoi épouvanter le plus résolu... Je me suis jeté dans cet abîme, les yeux fermés et ma conscience me criant : « Va! c'est l'expiation!... » Après tout, je n'ai fait que mon devoir. Sauver au péril de ma vie une femme compromise par moi, malgré ses prières... cela est si naturel et si simple, que je n'ai même pas la consolation de l'héroïsme... Si j'avais réfléchi pourtant; si je n'avais perdu toute raison devant son désespoir et ses larmes!... Et encore, non... que dire? Un mensonge?... « Je suis venu pour Geneviève.... — Ce soir, peut-être!... mais hier!... hier, on vous a vu!... Et, hier, pas de clef donnée par Geneviève! Pour qui donc veniez-vous?... » Je compromettais deux femmes pour en sauver une, et je ne sauvais rien... Et puis mêler à tout cela le nom de cette pure enfant... m'abriter derrière elle... la flétrir d'un soupçon... quelle indignité que ce moyen de salut!... (L'heure sonne.) Une heure!... Le jour est encore loin, et, sans ces damnés paysans, je pourrais encore fuir!... Mon Dieu, si je pouvais fuir!... La fenêtre n'est pas si haute qu'en risquant de me blesser un peu... Mais ils sont tous là... (regardant) en armes!... Un bourgeois! un Parisien!... Ils

ne bougeront pas qu'ils ne m'aient remis aux mains de la justice... La fuite, impossible!... Je suis brisé!... (Il s'assied.) Que va-t-on faire de moi?... M'emmener, sans doute... Pourvu que ce soit avant le jour, et que je ne me retrouve pas en face de tout ce que j'aime... Une fois éloigné... j'aurai plus de courage... tandis qu'ici, je vois bien que je me trahirais... et, pour le salut de cette pauvre femme... pour le repos de cet honnête homme envers qui j'ai failli être si coupable, il ne faut pas que je me démente; il faut que je m'accuse et m'accuse sans relâche, avec plus de présence d'esprit et d'habileté que n'en mettrait un criminel à se défendre. Il le faut!... Je le veux, j'en aurai la force!... (La porte du fond s'ouvre et le baron paraît avec Jean qui porte un plateau.) C'est lui!... Allons, du sang-froid!... et à la grâce de Dieu maintenant!...

SCÈNE II.

HENRI, LE BARON.

LE BARON, à Jean.

Là!... sur cette table... (Quand Jean est sorti.) Tenez, vous aurez besoin tout à l'heure de toutes vos forces : deux doigts de vin et un biscuit ne seront pas mal venus.

HENRI.

Je vous remercie, monsieur, je n'ai besoin de rien.

LE BARON.

Allons, allons, prenez!... Il ne s'agit pas de tomber en défaillance.

HENRI, refusant.

Merci, monsieur.

LE BARON.

Curieux, ce garçon-là!... très-curieux!... Bonne mine, de bonnes façons... Ah çà! maintenant, en attendant M. le commissaire de police, qu'on est allé chercher à la ferme des Oublies... et qui ne sera pas ici avant une demi-heure, si nous causions un peu de votre affaire, hein?... Je suis maire

de l'endroit, et, par conséquent, dans l'exercice de mes fonctions; si je vous faisais subir préalablement un petit interrogatoire? Asseyez-vous là, en face de moi.

HENRI.

Mille grâces, monsieur, je...

LE BARON.

Si, si, asseyez-vous!... Voyons, je n'ai pas l'air excessivement féroce, n'est-ce pas?... Eh bien, répondez-moi ouvertement... C'est un si grand soulagement à certaines heures que la franchise!... Quel âge avez-vous?

HENRI.

Vingt-trois ans, monsieur.

LE BARON.

Ah! le bel âge! et voilà ce que vous en faites... Saprelotte, va!... Votre nom?

HENRI.

Henri.

LE BARON.

Le nom de baptême, bon... Mais l'autre?

HENRI.

Je vous supplie, monsieur, de ne pas l'exiger jusqu'à nouvel ordre. Si bas que je sois tombé, j'ai des parents honorables, et, avant de traîner leur nom dans ma honte...

LE BARON.

C'est juste!... Pauvres gens!... Ce n'est donc ni l'exemple ni l'éducation?

HENRI.

Non, monsieur.

LE BARON.

Vous n'en êtes que plus coupable.

HENRI.

A qui le dites-vous. monsieur!

LE BARON.

Alors, quel motif?...

HENRI.

Ah! monsieur, l'entraînement, les circonstances...

LE BARON.

Soyons plus précis, hein!... mettons les vices.

HENRI.

Hélas! oui, monsieur, les vices.

LE BARON.

Voilà où l'on en vient... à escalader un mur... car vous avez escaladé, n'est-ce pas?

HENRI.

Oui, monsieur.

LE BARON.

Et qu'espériez-vous donc, en pénétrant chez moi?

HENRI.

Je n'espérais pas, monsieur... je désespérais. (Avec effort.) J'ai quitté Paris dans une situation d'esprit effroyable... deshonoré demain... faute d'une somme... que je n'ai pas... menacé de la prison, n'osant pas écrire la vérité à mon père...

LE BARON.

Qui habite la province?... Et vous étiez, je gage, dans quelque bureau... une maison de commerce?...

HENRI.

Une maison de commerce... oui, monsieur, commis aux écritures...

LE BARON.

Ah! très-bien! Alors, vous avez trompé la confiance de la maison en détournant?...

HENRI.

Oui, monsieur.

LE BARON.

Ah! malheureux!... je parie que c'est le jeu!...

HENRI.

Le jeu... oui, monsieur.

LE BARON.

Et alors, disiez-vous?...

HENRI.

Alors, monsieur, je suis venu dans ce village en fête... au hasard... et comme un égaré qui suit la foule pour s'étourdir. La fatalité a voulu que, dans l'après-midi, j'aie entendu parler de la richesse de votre maison... des bijoux... des diamants de madame la baronne.

LE BARON, à lui-même.

Cet animal de Floupin avec ses conférences...

HENRI.

Alors, j'ai pensé: « Si j'attendais la nuit... les maîtres seront au bal ou sur la terrasse, à voir la fête... les domestiques auront congé. Par le saut-de-loup, je pénètre dans le parc... j'arrive à couvert dans les massifs jusqu'à la maison... l'été, toutes les fenêtres sont ouvertes... et, une fois là, le premier secrétaire... ou chiffonnier de femme que je rencontre... » (Il respire après les efforts qu'il a faits pour inventer son récit.)

LE BARON.

En effet, c'est bien raisonné. — Mais vous ne vous saviez donc pas poursuivi, quand vous vous êtes emparé de ces diamants?

HENRI.

Non, monsieur.

LE BARON.

Et, une fois en leur possession, que comptiez-vous faire?

HENRI.

Ah! monsieur, je ne me suis pas demandé cela. Figurez-vous un homme aux abois... la tête perdue... voulant le salut à tout prix... A la première chance qui s'offre, l'égarement, le vertige vous entraînent... on la saisit à corps perdu, cette branche inespérée qui est à portée de la main, et ce n'est qu'a-

près l'horrible chute qu'on se dit (avec émotion) comme moi tout à l'heure : « Ah !... qu'ai-je fait?... Pour le salut d'une heure, fallait-il compromettre celui de toute ma vie ? »

LE BARON, à lui-même.

Tout cela a l'air naturel... (Se rapprochant de lui.) Voyons, vous n'êtes peut-être pas si coupable, en effet... A vingt-trois ans... de méchantes connaissances... des conseils perfides... un complice...

HENRI, vivement.

Non, monsieur, je n'ai pas même cette excuse.

LE BARON.

Et vous en êtes venu là tout seul ?

HENRI.

Seul.

LE BARON.

Parions que vous ne me dites pas la vérité... et que, dans votre affaire, il y a au moins une personne...

HENRI.

Une...

LE BARON, achevant.

Une femme .. oui...

HENRI, tressaillant.

Une femme !

LE BARON.

Ah! voyez-vous!... Parbleu! à votre âge!. . très-belle action ou très-grande faute : cherchez la femme!... Il y a une femme.

HENRI, inquiet, le regardant.

Je vous jure...

LE BARON, remarquant son trouble.

Ne mentez donc pas... Vous vous trahissez vous-même... car vous tremblez, pour elle plus que pour vous...

HENRI, à lui-même.

Ah! certes, oui...

LE BARON.

Quelque drôlesse, hein ?

HENRI.

Ah! Dieu, non!

LE BARON.

Alors, une jeune fille que vous aurez séduite ou une femme mariée. Vous êtes dans l'âge. (Henri cache son visage sans répondre.)

LE BARON, continuant.

Allons, elle est mariée, c'est clair... Cette terreur... Vous vous dites : » On va tout découvrir... » Ah! mon Dieu, élevez donc votre fils dans des principes d'honneur et de vertu, soyez donc constamment tendre et dévoué, et saignez-vous aux quatre veines, pour que tout, probité, honneur, avenir, aille misérablement s'engloutir aux pieds de la première femme qui passe...

HENRI, à lui-même, douloureusement.

C'est vrai!

LE BARON.

Tes larmes!... ton désespoir, pauvre père!... il est bien question de cela! Je gage, malheureux enfant, qu'en vous jetant à l'aventure dans ce gouffre, vous n'avez pas seulement songé à votre père?

HENRI, ému.

Ah! mon pauvre père!... Assurément, non, je n'ai pas songé à lui.

LE BARON.

Et vous l'aimez pourtant?

HENRI.

Si je l'aime!

LE BARON.

Mais, fils ingrat, pensez-y donc!... Il dort... tenez, à cette heure!... il rêve!... des rêves qui ne sont que vous!... Il vous voit heureux, honoré, aimé... Il vous marie... il revit dans votre bonheur, dans vos petits enfants, qu'il fait sauter sur ses genoux... Et, devant ce paradis de sa vieillesse, il pleure de

joie... Eh bien, non, tout cela, mensonge!... Réveille-toi, vieillard, ton fils ne conduit pas une honnête fille à l'autel; mais il est conduit au tribunal par deux gendarmes!... Ce n'est pas le bonheur, c'est le scandale!... Ce n'est pas l'amour, c'est l'infamie!... Tu t'es endormi le père d'un honnête homme, et, parce qu'il s'est trouvé sur sa route une femme mariée à distraire de ses devoirs, tu n'es plus que le père d'un voleur!...

HENRI, à bout de courage.

Ah! par pitié, monsieur, épargnez-moi!... A quoi bon me dire tout cela?...

LE BARON.

Mais c'est vous, malheureux, qui deviez vous le dire!

HENRI.

Ah! je ne me le suis pas dit... je n'y ai pas pensé... Autrement...

LE BARON.

Oui, trop tard, toujours, au risque de le tuer...

HENRI, dans le plus grand trouble.

Le tuer?... Non!... Il est encore temps... je puis encore...

LE BARON.

Quoi?

HENRI.

Non... rien!...

LE BARON, touché de son état, à part.

Des larmes!

HENRI, à lui-même.

Ah! le voilà, l'héroïsme!... c'est de continuer maintenant.

LE BARON.

Allons, asseyez-vous, vous chancelez... (Henri tombe assis sans parler.)

LE BARON, ému, à lui-même.

Allons... il a du bon... Le fond est bon... du cœur... une vraie douleur... Il y a encore l'étoffe d'un honnête homme. (Haut.) Vous sentez-vous mieux?

HENRI, *avec effort.*

Oui, monsieur.

LE BARON.

Eh bien, maintenant, voyons! Il ne s'agit pas de se désoler sur le mal... Pensons au remède... Avez-vous bien médité sur votre position?... Avez-vous quelque idée de ce que vous allez faire?...

HENRI, *avec découragement.*

Aucune...

LE BARON.

Rien du tout?...

HENRI.

Rien!

LE BARON.

Alors, je suis donc plus habile que vous, moi, car j'ai trouvé quelque chose. (*Henri le regarde avec étonnement.*) Oui, c'est un peu risqué; mais, ma foi, si je me trompe, tant pis... pour vous!... mon avis est que vous auriez le plus grand tort d'attendre M. le commissaire de police, et qu'avant son arrivée, ce que vous pouvez faire de mieux, c'est de vous sauver!... (*Henri le regarde avec une surprise croissante.*) Oui, oui, avec vos jambes!...

HENRI.

Ah! monsieur, et c'est vous qui...?

LE BARON, *souriant.*

Mais je crois, en effet, que, sans mon aide...

HENRI.

Ah! monsieur, vous feriez cela... et je vous devrais, à vous...?

LE BARON.

Allons, allons, voyons, ne pleurez pas de joie, maintenant!

HENRI, *debout.*

Ah! si vous saviez!... Ah! Dieu! il faut voir ses fautes face à face, comme je les vois... pour savoir à quel point elles sont condamnables.

LE BARON.

Et c'est parce que vous me paraissez les apprécier à leur juste valeur, que je vous condamne à les réparer par une bonne conduite... Ça vous va-t-il, ce marché-là?

HENRI.

Ah! Dieu!...

LE BARON.

Seulement, prenez garde! la première condition...

HENRI.

C'est?

LE BARON.

C'est de renoncer à celle qui a causé tout le mal.

HENRI, vivement.

Ah! c'est fait, monsieur. La leçon est assez forte déjà et votre bonté la complète!

LE BARON.

Ainsi vous vous direz bien, malgré les principes du monde, et la morale facile de votre âge...

HENRI, avec chaleur.

Ah! je me dirai, monsieur... (Laissez-moi la joie de vous prouver que j'ai profité de la leçon.) Je me dirai toute ma vie que l'homme qui s'introduit chez vous secrètement, pour vous dérober l'amour de votre femme, l'honneur de votre nom, la joie de votre foyer, la paternité de vos enfants, que celui-là est un voleur au même titre que celui qui vous prend vos diamants...

LE BARON.

Oui!...

HENRI.

Et voleur plus criminel encore!... Car où l'un ne prend que des bijoux qui se retrouvent, l'autre met au pillage tout l'or de votre cœur, qui ne se remplace pas!

LE BARON, vivement.

Eh! bravo! Vous voyez bien! vous valez déjà mieux!...

HENRI.

Pour toute ma vie!...

LE BARON.

Eh bien, maintenant, pensons à l'escapade.

SCÈNE III.

HENRI, LE BARON, JEAN.

JEAN, une carte à la main.

M. le baron peut-il recevoir?...

LE BARON.

Le commissaire!... déjà?...

JEAN.

Non, monsieur; c'est M. Morisson!...

HENRI, à part.

Mon père!...

LE BARON.

Ah bien, tant mieux!... qu'il monte!...

HENRI, très-troublé.

Ici?...

LE BARON.

Ah! c'est vrai! Il faut savoir d'abord... (Il ouvre la petite porte à droite.) Tenez!... entrez dans ma bibliothèque, et un peu de patience, je vais travailler pour vous.

HENRI, de même.

Ah! merci, monsieur! (A part.) Mon père!... quelle fatalité!... qui l'amène?... (Il entre dans la bibliothèque.)

LE BARON, seul.

Il vient à propos, Morisson; il va m'aider, parbleu!

SCÈNE IV.

LE BARON, MORISSON, traînant une valise; accablé, défait, lamentable.

LE BARON.

Eh! mon Dieu! quel équipage!

MORISSON, levant les bras au ciel.

Ah! monsieur le maire!...

LE BARON.

Eh bien, qu'est-ce que c'est?...

MORISSON.

Ah! les gredins!... ah! quelle population!

LE BARON.

Ah çà! voyons, qu'est-ce qu'on vous a fait?...

MORISSON.

Tout, et pis encore... pis encore que ce que vous m'aviez annoncé.

LE BARON.

Grinchu?

MORISSON.

Oui, ce cannibale... ce singe de Grinchu...

LE BARON.

Parbleu!...

MORISSON.

Après le feu d'artifice, monsieur le maire, épuisé et seul au logis (mon fils passe la nuit au bal, Françoise aussi), j'allais me coucher quand une explosion se fait entendre, puis un cri sauvage : « Au feu! » Des gamins qui faisaient partir des fusées sur la place venaient d'en jeter une par malice sur le toit de ma resserre! Un paillasson s'allume, flambe. « Au feu! les pompes! » Je leur crie: « Mais non, c'est l'affaire d'une carafe! —Au feu! » Grinchu paraît; il est coiffé du casque! Sa main

brandit la hache! On force ma grille. « Voici les pompes! » Je crie, je me débats... « Mais il n'y a rien, c'est éteint!... » On fait la chaîne et l'on me jette sur la place! Grinchu saisit la lance, les autres pompent. Le jet impétueux inonde ma chambre à coucher, mon lit, mes armoires. C'est un fleuve, le plafond ruisselle! les chaises nagent! Ah! monsieur le maire, ah! quelle idée fatale vous avez eue de leur donner des pompes... cuirassées!

LE BARON.

Et enfin, vous voilà!..

MORISSON.

Par le conseil d'un honnête homme (car il s'en trouve même chez les races les plus cruelles!) qui m'a glissé cette valise en me disant : « Voici du linge! Allez donc chez M. le maire, il vous donnera un lit. » Il ne s'en est pas tenu là; car il m'a soutenu jusqu'à votre porte... cet homme de bien...

LE BARON.

Qui est?

MORISSON.

Une âme d'or!... Tétillard!

LE BARON.

Oh! il y a quelque chose là-dessous.

MORISSON.

Plaît-il?

LE BARON.

Enfin, peu importe! D'où qu'il vienne, le conseil est bon! Asseyez-vous et remettez-vous! Ce n'est plus qu'une affaire de patience... Dans une huitaine de jours, vous pourrez rentrer chez vous.

MORISSON.

Jamais!...

LE BARON.

Hein?

MORISSON.

Jamais je n'y rentrerai... O rue de la Verrerie, tu me re-

verras repentant et guéri de la manie des champs, et j'irai m'enivrer du parfum des fleurs au square Saint-Jacques-la-Boucherie... C'est là que l'on respire à pleins poumons!...

LE BARON.

Bah!... Quand vous aurez cuvé votre eau... Or çà, pour vous distraire, voulez-vous me rendre un service?

MORISSON.

Quelle question, monsieur le baron!

LE BARON.

Il s'agit de jouer un tour à ces mêmes villageois!

MORISSON.

J'en suis!...

LE BARON.

Voici le fait. Il est entré tout à l'heure quelqu'un dans mon parc.

MORISSON.

Un malfaiteur?...

LE BARON.

Un voleur.

MORISSON.

Encouragé de leurs conseils?...

LE BARON.

Non, c'est un Parisien.

MORISSON.

Oh! alors...

LE BARON.

Or, j'ai pitié de ce pauvre diable que je crois repentant, et je voudrais bien lui donner la clef des champs; mais, comme maire du pays, c'est un peu délicat. On attend le commissaire de police; je ne peux pas lui dire à son arrivée : « Le voleur, ma foi, je l'ai renvoyé, en le remerciant. »

MORISSON.

Je comprends ça.

LE BARON.

Tandis que vous, rien à ménager. Je vous confie ce garçon un instant; vous veillez mal; il s'échappe... M. Grandménil vous gronde, voilà tout; et, si les gens de Bouzy-le-Têtu ne sont pas contents....

MORISSON.

Seigneur!... je voudrais tenir dans cette chambre tous les malfaiteurs de tous les pays du monde, et les lâcher sur le village, comme une nuée de hannetons.

LE BARON.

Alors, c'est dit?...

MORISSON.

C'est fait.

LE BARON.

Bon! Ils sont là une demi-douzaine du pays qui font sentinelle, le fusil au poing... Je les mène à l'office, et, une fois le verre en main...

MORISSON.

Admirablement conçu. Où est cet homme?

LE BARON.

Ce jeune homme...

MORISSON.

Ah! c'est un...?

LE BARON.

Oui. Il est dans la bibliothèque, si vous voulez le voir?..

MORISSON.

Non, non; je l'aime autant à distance.

LE BARON, riant.

Parbleu! ne craignez rien, un enfant!

MORISSON.

C'est égal, la nuit...

LE BARON.

D'ailleurs, il ne tient pas plus à se montrer que vous à le voir, et, vous avez raison, il est mieux là!...

MORISSON.

Cent fois!

LE BARON.

Le temps de mettre ces gaillards-là aux prises avec la dive bouteille... Je remonte... nous lui ouvrons la cage, et le tour est joué.

MORISSON.

Parfait!

LE BARON.

Cinq minutes, pas plus, et je reviens. (Il sort par le fond.)

SCÈNE V.

MORISSON, puis HENRI.

MORISSON, seul.

C'est égal!... ce voleur, à côté... Heureusement qu'il n'est pas de Bouzy... car, même tout petit, s'il était de Bouzy... (Henri sort tout doucement de la bibliothèque, s'assure en remontant jusqu'à la porte que le baron est éloigné, puis descend sur la pointe du pied, et se montre à son père.)

MORISSON, stupéfait.

Henri!...

HENRI.

Chut!...

MORISSON.

Toi!... C'est toi!... Comment...?

HENRI, lui fermant la bouche.

Silence, je t'en prie!...

MORISSON.

Mais ce malfaiteur?... ce voleur?...

HENRI, vivement.

Moi!... Mais tu sens bien que c'est faux, et qu'il y a ici une erreur, un secret... que je te supplie de garder, pour l'honneur d'une femme!...

MORISSON, baissant la voix.

Mais quoi donc?... Comment?... Dis-moi...

HENRI.

On m'a surpris dans la chambre de la baronne!...

MORISSON.

Celle dont nous parlions ce matin?...

HENRI, l'interrompant.

C'est elle.

MORISSON.

Et c'est pour te rapprocher de cette femme que tu m'as amené...?

HENRI.

Eh bien, oui, je t'ai trompé... Je suis coupable, c'est vrai, mais je suis assez puni, va! et maintenant plus que jamais, puisque j'ai la honte de te voir forcément le complice de ma méchante action... Pardonne-moi!... dis-moi que tu me pardonnes!... je t'en prie!... Je suis malheureux!... ne m'accable pas!... ou alors, je perds la tête, vois-tu!... je n'y suis plus!... j'abandonne tout!

MORISSON, tombant assis.

Ah!... malheureux enfant!... va!... Quelle aventure!... quel malheur!...

HENRI, l'entourant de ses bras.

Voyons, ne te désole pas! un peu de sang-froid!... Nous avons besoin de toute notre raison, écoute moi... Tu m'écoutes, n'est-ce pas?...

MORISSON.

Oui!... Ah! mon Dieu!...

HENRI.

Ces maudits paysans m'ont guetté, tu comprends... Alors, le baron m'a surpris dans l'appartement de sa femme. Que faire? Qu'est-ce que tu aurais fait, toi, voyons?... Avouer la vérité, une lâcheté, une infamie!... La femme se désolait... elle criait : « Il me tuera!... » L'idée m'est venue... ses dia-

mants. Et, arrachant son collier, j'ai dit au baron : « Eh bien, je suis un voleur! tenez! arrêtez-moi! »

MORISSON, debout.

Mais voilà ce que je ne veux pas laisser dire!... mais je ne veux pas que tu passes pour un voleur!.. Je ne veux pas, moi, qu'on t'arrête!

HENRI.

Mais cette femme?

MORISSON.

Eh! je me moque bien de cette femme, moi!... Si c'est une coquette, tant pis pour lui! qu'il y veille... Mais que tu payes pour elle, toi!...

HENRI.

Eh bien, oui, moi, coupable!

MORISSON.

Elle l'est plus que toi. — Et puis enfin qu'est-ce que ça me fait, à moi, sa femme? Est-ce que je veux que ton avenir, ta vie, tout... soit brisé pour une action blâmable, mais que tout le monde excusera?... Tandis qu'un vol.... un vol de bijoux!... le tribunal!... la prison!... Toi, mon fils! mon enfant chéri! mon Henri dont je suis si fier!... Allons donc!... Jamais de la vie!... Est-ce que tu es fou?

HENRI.

Mais je t'en supplie .. voyons... du sang-froid!...

MORISSON.

Il n'y a pas de sang-froid!... Tu n'es pas un voleur, je ne veux pas que tu passes pour un voleur...

HENRI.

Et tu veux...?

MORISSON.

Je ne veux rien de toi! tu as fait ton devoir de galant homme, bien!... Moi, je ferai mon devoir de père... Tu ne peux pas dire la vérité à ce mari... c'est clair; mais, moi, je puis la dire, et je la dirai. Appelle-le, et finissons.

HENRI.

Tu pourras lui dire... ?

MORISSON.

J'atténuerai, j'adoucirai... Je dirai... je dirai que la femme n'en savait rien... ne te connaît même pas... que c'est toi qui es venu comme ça... à son insu... la tête montée... que sais-je, moi!... Il en prendra ce qu'il voudra... Qu'est-ce que ça me fait, après tout?...

HENRI.

C'est juste, cela ne te fait rien...

MORISSON.

Parbleu !

HENRI.

Alors, tu es bien décidé?... tu veux que je l'appelle?...

MORISSON.

Tout de suite...

HENRI.

J'y vais!... Seulement, prends bien garde que le baron n'est pas un sot, qu'il n'en prendra, comme tu le dis toi-même, que ce qu'il voudra... Une fois sur la voie des soupçons, il voudra savoir, s'enquérir, s'éclairer...

MORISSON.

Eh! que m'importe ?

HENRI.

Rien , sinon qu'à la fin de tout cela il n'y a plus la prison, c'est vrai...

MORISSON.

Eh bien, alors ?...

HENRI.

Mais il y a un duel.

MORISSON, *frappé.*

Un duel ?...

HENRI.

Dame !

MORISSON.

Tu te battrais ?...

HENRI.

Avec lui! — Ah! je te défie bien de l'empêcher, par exemple! Et je puis t'assurer, sur mon honneur, que ce n'est pas moi qui aurai le courage d'égorger l'honnête homme que j'outrageais, et qui se fait si généreusement mon sauveur.

MORISSON.

Mais, alors...?

HENRI.

Eh bien, alors, que veux-tu! je ne me défendrai pas, voilà tout... et, s'il me tue...

MORISSON.

Ah!...

HENRI.

Tu l'auras bien voulu.

MORISSON.

Te tuer maintenant!... autre chose!... Mais c'est affreux, cela!... De tous les côtés la honte... la mort... choisissez! — Allons, c'est un enfantillage... tu veux me faire peur... vous ne vous battrez pas.

HENRI.

Cela ne dépend que de lui... Si tu aimes mieux risquer... (Fausse sortie.)

MORISSON.

Arrête!

HENRI.

Décide-toi. J'attends.

MORISSON.

Mon Dieu, mon Dieu, que faire ?.. (Il tombe assis.)

HENRI, redescendant et avec chaleur.

Mais rien que de bien simple : se taire et continuer ce que j'ai si bien commencé... soutenir mon mensonge, puisque, après tout, il n'aura pas de suites.

MORISSON, avec espoir.

C'est vrai! il te fait évader...

HENRI, tendrement.

Eh bien, alors, voyons! Qu'est-ce que cela te fait, que je passe encore pendant cinq minutes pour tout ce qu'on voudra? Il n'y a plus après que la fuite, la liberté, le salut.

MORISSON.

C'est vrai.

HENRI.

Je ne remettrai plus les pieds dans ce pays, ni toi. Nous ne le reverrons plus, cet homme, ni lui ni les siens. Et tu ne sais pas tout ce que j'y perds!.. Ah! la leçon est rude, va! je puis dire que j'ai passé à trois pas de mon bonheur, et que je l'ai perdu par ma faute.

MORISSON.

Comment?

HENRI, vivement.

Ah! ne parlons pas de ça! Il va venir. C'est bien entendu? tu dis comme moi, n'est-ce pas? tu ne me connais pas? je ne suis qu'un malfaiteur que tu aides à sauver, et, dans une heure, Paris... et nous deux, réunis, heureux. Est-ce dit? . tu le promets, n'est-ce pas? C'est pour moi, pour ton Henri. Tu ne veux pas qu'il te le tue, ton Henri,.. n'est-ce pas?... n'est-ce pas que tu diras comme moi?...

MORISSON.

Il le faut bien.

HENRI, essuyant les yeux de son père.

On vient! tes yeux! tes yeux!... C'est lui, tu vois, je suis sauvé!... ce n'est plus rien... courage, c'est fini!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LE BARON.

LE BARON.

Ils sont à boire... vite!

HENRI.

Je suis prêt.

LE BARON.

Êtes-vous homme à sauter du balcon dans le jardin?

MORISSON.

Sauter?

HENRI, vivement.

Ah! je crois bien!

LE BARON.

Dix pieds, en se pendant au balcon, c'est un enfantillage.

HENRI.

Ici?

LE BARON.

Oui, lestement.

MORISSON, inquiet.

Monsieur le baron, êtes-vous sûr...?

LE BARON, sans l'écouter.

Quoi? (Henri ouvre la fenêtre.)

MORISSON, s'oubliant.

Henri, prends garde!

LE BARON, se retournant vivement.

Henri!... (Il les regarde tous deux. — Silence. A Morisson.) Henri!... vous le connaissez donc?

MORISSON, balbutiant.

Oui, je...

LE BARON, même jeu. Après un silence, frappé d'une idée subite.

Votre fils? (Morisson et Henri se taisent.) Mais répondez donc!

MORISSON.

Hélas! oui, monsieur le baron, mon fils!...

LE BARON, à Henri.

Vous ne m'avez pas dit cela.

HENRI.

Vous m'avez permis, monsieur, de ne le pas dire.

LE BARON.

C'est vrai! mais le silence sur ce point ne vous autorisait pas à mentir sur d'autres. (A Morisson.) Vous m'avez dit ce matin . « Mon fils est avocat. »

MORISSON.

Oui, monsieur le maire.

LE BARON.

Et il se donne à moi pour employé d'une maison de commerce...

HENRI.

Pardonnez-moi, monsieur le baron. — Je mentais.

LE BARON.

Quand je faisais appel à toute votre franchise, quand je vous interrogeais en ami, en père?...

HENRI, embarrassé.

Je tremblais pour le mien, monsieur, et, afin de mieux détourner les soupçons...

LE BARON.

Mais alors ce récit... l'argent détourné... mensonge!... tout ce qui justifiait ou du moins expliquait votre faute... l'entraînement, le désespoir... mensonge! et enfin ces regrets... ces larmes qui m'ont touché... mensonge aussi, comme tout le reste... mensonge et comédie!...

HENRI.

Oh! pour cela, monsieur, pouvez-vous douter?...

LE BARON.

De vos terreurs, non, mais de vos remords, oui.

MORISSON, anxieux.

Monsieur le maire, le temps se passe.. il nous presse et...

LE BARON, repoussant la fenêtre.

Ah ! pardonnez-moi. Rien ne presse, au contraire.

MORISSON, effrayé.

Quoi ! cette liberté que vous lui rendiez ?...

LE BARON.

Au malheureux repentant, oui, mais au coupable endurci, qui, par des larmes hypocrites, me vole jusqu'à mon attendrissement et jusqu'à sa grâce...

MORISSON, désespéré.

Ah! monsieur, si ce n'est pour lui, que ce soit pour moi, je vous en supplie. Je suis le père, moi... son déshonneur, c'est le mien... sa condamnation, c'est la mienne... Je ne vous ai rien fait, moi... je ne suis pas coupable, moi... et c'est moi que vous frappez le premier... Est-ce juste, monsieur ?... est-ce juste?

LE BARON.

J'apprécie votre douleur, monsieur Morisson; mais vraiment...

MORISSON.

Ah ! monsieur le baron !... tenez, laissez-le partir... croyez-moi... cela vaut mieux pour tout le monde... je vous jure que cela vaut mieux.

LE BARON.

Allons! ce sera bien pour vous seul... car l'intérêt qu'il m'inspire à présent... (S'écartant de la fenêtre.) Qu'il se sauve comme il pourra.

MORISSON.

Ah! merci, monsieur.

HENRI. Il ouvre la fenêtre.

Enfin!

LES VILLAGEOIS, dans le jardin.

Vive M. le maire !... (Henri recule à leur vue.)

LE BARON.

Ah ! trop tard !...

MORISSON, à Henri.

Ils sont là?...

HENRI, revenant tout pâle.

Tous...

LE PETIT PIPART, dehors sur le balcon.

V'là M. le commissaire de police!...

LES VILLAGEOIS, de même, dans le jardin.

Vive M. le commissaire!...

LE PETIT PIPART.

Vive la gendarmerie!...

LE BARON.

Allons... c'était écrit... Pauvre homme de père, va! (Il remonte.)

MORISSON, désespéré, à Henri.

Oh bien, alors, tant pis!... Mais je dis tout, moi!...

HENRI.

Oui; mais je me bats, et je ne me défends pas...

MORISSON, accablé.

Ah! mon Dieu, mon Dieu!... (Il tombe assis, Henri cherche à le consoler. La porte du fond s'ouvre, M. Grandménil paraît, suivi de son secrétaire, de Floupin et des témoins.)

LE BARON.

Entrez, monsieur le commissaire, entrez, je vous prie...

SCÈNE VII.

Les Mêmes, M. GRANDMÉNIL, FLOUPIN, GRINCHU, TÉTILLARD, CASSEGRAIN, le Secrétaire du Commissaire, Paysans, tous les Villageois, en pompiers; puis LA BARONNE.

GRANDMÉNIL.

J'arrive des Oublies, monsieur le maire, où m'est venu querir M. Floupin. Un vol, m'a-t-on dit?... (Floupin montre

au secrétaire la table à gauche, l'installe, prépare les chaises, les papiers, les plumes.)

LE BARON, à M. Grandménil.

Rien de plus, heureusement.—Ce jeune homme, quelle pitié!

GRANDMÉNIL.

Et c'est vous, monsieur le baron, qui avez procédé à l'arrestation?...

LE BARON.

Mais oui.

FLOUPIN, gracieusement et désignant la table.

Si M. le commissaire veut prendre la peine de...

LE BARON, stupéfait de l'aplomb de Floupin.

Ah çà! vous vous croyez déjà M. le maire, vous?

FLOUPIN.

Pas encore, monsieur le baron... (A part.) Mais ça brûle... (Il va se placer derrière le commissaire.)

GRANDMÉNIL, assis à la table, tous les villageois derrière lui.

Voulez-vous, monsieur le maire, avoir la bonté de nous mettre, en deux mots, au courant de ce qui s'est passé?

LE BARON, assis à gauche.

Ah! c'est fort simple... J'ai surpris monsieur dans le petit salon du rez-de-chaussée, au moment où il cherchait à s'évader avec les diamants de la baronne.

GRANDMÉNIL.

Alors, en flagrant délit?

LE BARON.

Oh! sur le fait.

GRANDMÉNIL.

L'inculpé reconnaît-il l'exactitude de cette déclaration?

HENRI, à droite, debout avec son père.

Oui, monsieur.

GRANDMÉNIL.

Ainsi, vous avez pénétré dans cette maison avec l'intention...?

HENRI.

De voler, oui, monsieur.

GRANDMÉNIL, étonné.

Pesez bien, dans votre propre intérêt, la gravité de vos réponses. Vous êtes venu, de propos délibéré, avec l'intention de voler ces diamants?

HENRI.

De voler ces diamants, oui, monsieur.

GRANDMÉNIL.

Écrivez...

MORISSON, qui lutte depuis un instant, voulant se lever.

Mais non!... Je...

HENRI, le contenant en le forçant à se rasseoir.

Je me fais tuer, tu sais. (Ce jeu de scène n'est remarqué de personne. Morisson retombe accablé.)

GRANDMÉNIL.

Inculpé, vos noms?

HENRI.

Henri Morisson.

GRANDMÉNIL.

Profession?

HENRI.

Avocat. (Mouvement d'étonnement.)

GRANDMÉNIL.

Domicile?

HENRI, ému, après hésitation.

Dans ce pays même... chez mon père... (Il démasque son père, dont il serre la main affectueusement, sans qu'on le voie.)

GRANDMÉNIL.

Quel motif vous a poussé à une action si condamnable?

HENRI.

Le jeu, monsieur le commissaire; j'ai perdu au jeu, il y a trois jours, une somme considérable... Mon père, à bout d'indulgence, refusait de me venir en aide, et alors...

LE BARON, surpris.

Pardon, monsieur le commissaire, mais il y a ici un tel désaccord entre les paroles du prévenu et celles de son père... Voulez-vous me permettre?... (Il se lève.)

GRANDMÉNIL.

Comment donc, monsieur le maire!

LE BARON.

Monsieur Morisson, pardonnez-moi de troubler votre douleur par mes questions...

HENRI, à son père, vivement et bas.

Dis comme moi. — Courage!

LE BARON.

Votre fils est donc joueur?

MORISSON, avec effort.

Oui, monsieur.

LE BARON.

Comment m'avez-vous dit alors, ce matin même, que c'était un excellent sujet? (Morisson va pour parler et ne peut pas.)

HENRI, vivement.

Mon père croyait à mon repentir...

LE BARON.

Je parle à votre père... (A Morisson.) Vous étiez si fier de votre fils, si heureux de son retour... Comment concilier tout cela?

HENRI, de même.

Mais mon père ne me chargera pas, monsieur, vous le voyez bien. Il ne peut pas vous dire la vérité... C'est que, depuis trois ans, il n'est pas de fautes que je n'aie commises et de douleurs que je ne lui aie fait connaître!... N'est-ce pas vrai, père?... (Il lui prend la main.) Que vingt fois il a dû payer mes dettes, étouffer mes scandales! N'est-il pas vrai, père?... Mais dis donc la vérité, puisque je l'avoue... je t'en prie, enfin!... Dis donc comme moi...

MORISSON, avec effort.

C'est vrai!...

HENRI, triomphant.

Ah! vous voyez bien...

LE BARON.

Je vois bien que M. Morisson a peine à vous accabler de son témoignage, et je le conçois; mais ce que je ne conçois pas du tout... c'est l'intérêt que vous avez, vous-même, à vous charger de la sorte.

HENRI, troublé.

Moi?

LE BARON.

Oui.

HENRI, se remettant.

Pas d'autre, monsieur, que de réparer, par cette franchise, tous les mensonges dont je me suis rendu coupable envers vous.

LE BARON, non convaincu, à lui-même.

Ah! il y a là-dessous quelque chose qui m'échappe. — On ment encore.

GRANDMÉNIL.

Du moment que le coupable avoue, ma tâche est bien reduite et l'on peut se retirer...

HENRI, à part, respirant.

Enfin!... (A son père.) Courage!

FLOUPIN.

Pardon, monsieur le commissaire; mais les témoins...

GRANDMÉNIL.

Le flagrant délit et l'identité constatés, c'est l'affaire de M. le juge d'instruction, et...

FLOUPIN.

Pardon, pardon!... mais la déclaration d'un témoin peut éclairer la procédure d'un jour tout nouveau. Je requiers l'audition du témoin.

GRANDMÉNIL.

Soit! — Vivement alors! Tous les témoins sont présents?

LE BARON.

Tous, je crois...

FLOUPIN.

Sauf madame la baronne.

LE BARON.

Jean... Madame la baronne.

FLOUPIN.

C'est ça! (A Grinchu,) Attention!

HENRI, à part.

Encore!.. (Pauline entre, silence.)

GRANDMÉNIL, debout.

Pardonnez-nous, madame, cette formalité indispensable en pareil cas. Dans cinq minutes, je vous rends à la paix de votre sommeil. (La baronne s'assied à gauche près du baron, et Grandménil se rassied.) Quelqu'un a-t-il vu le prévenu s'introduire dans le parc?

LES VILLAGEOIS.

Oui, monsieur le commissaire.

GRANDMÉNIL.

Qui, le premier?

TÉTILLARD, vivement.

Moi, monsieur le commissaire! je l'ai vu ouvrir la porte verte...

LE BARON, frappé.

Il est entré par la porte verte?

GRINCHU.

Avec une clef...

LE BARON.

Une clef?

HENRI, vivement.

Oui, monsieur le baron, une fausse clef.

LE BARON.

Vous parliez d'escalade.

HENRI.

Je mentais.

LE BARON.

Encore!...

COURTECUISSE.

Et Tétillard aussi, il ment,... c'est moi qui l'ai vu le premier.

TÉTILLARD.

C'est moi!

GRINCHU.

Nom de nom! Pas pus l'un que l'autre... C'lui qu a vu le jeune homme le premier, c'est moi, nom d'une brique!

TÉTILLARD et COURTECUISSE.

Toi?

GRINCHU.

Ils ne l'ont vu entrer qu'aujourd'hui; moi, je l'ai vu entrer z'hier!

FLOUPIN, soulignant.

Hier!... (Mouvement.)

LE BARON, tressaillant.

Hier!... (Vivement, d'une voix sourde, prenant le bras de Grinchu.) Vous avez vu ce jeune homme, hier, dans mon parc?

GRINCHU.

Comme j'vous vois!... y avait une lune!...

LE BARON.

C'était la nuit?

GRINCHU.

Sur l'coup d'onze heures...

LE BARON.

Et vous êtes sûr?...

GRINCHU.

Ah! — Puisque j'ai encore chez moi son chapeau, qui a chu dans le ru... Et il le sait ben, le malin!... Demandez-lui.

LE BARON, à Henri.

Vous avez donc déjà pénétré chez moi la nuit dernière ?...

HENRI.

Oui, monsieur.

LE BARON, avec une colère froide qui va croissant et qu'il cherche à contenir.

Mais alors tout ce qui se dit ici est donc un effroyable tissu de mensonges ?... Pourquoi chez moi ?.. dans quel but ?.. Voyons ! Dans quel but ?...

HENRI.

Pour tenter ici ce que j'ai fait aujourd'hui.

LE BARON.

Les diamants ?...

HENRI.

Oui, monsieur.

LE BARON.

Et comment saviez-vous hier qu'ils existaient, ces diamants que madame a mis aujourd'hui pour la première fois ?

HENRI.

Je ne venais pas pour les diamants précisément, monsieur... J'espérais trouver de l'or, des bijoux... de l'argenterie...

LE BARON.

A onze heures du soir... dans une maison habitée... où toutes les fenêtres étaient encore éclairées et tous les domestiques debout ?...

HENRI.

Aussi, j'ai renoncé pour ce jour-là, monsieur, je me suis sauvé !...

GRINCHU, avec une fausse naïveté.

Parbleu ! — Il s'a sauvé en entendant appeler madame la baronne de tous les côtés.

LE BARON. Après avoir reçu le coup, il va pour saisir Grinchu à la gorge, puis s'arrête et se contient.

Monsieur Grandménil, veuillez éloigner tout le monde, je vous prie... J'ai besoin de tout mon sang-froid !...

FLOUPIN, à part.

Ça y est! (On fait remonter tout le monde au fond, dans l'antichambre, et il ne reste sur la scène que le baron, Henri, Morisson, la baronne, puis M. Grandménil qui redescend.)

LE BARON, à Henri, contenant sa fureur.

Donc, étant parti hier pour une cause quelconque, vous êtes revenu cette nuit?...

HENRI.

Oui, monsieur.

LE BARON.

Alors, on vous a vu et l'on vous a poursuivi?...

HENRI, soulignant sa pensée.

Et c'est alors seulement que je me suis réfugié dans le château, sans savoir que l'appartement où j'allais était celui de madame....

LE BARON.

Oui, et, vous sachant poursuivi, vous vous êtes emparé de ces diamants pour me donner le plaisir de vous arrêter les mains pleines?

HENRI.

J'espérais encore fuir avec mon butin!... J'étais seul!... Le collier brillait là... sur la table... l'occasion...

LE BARON.

Et pourquoi avez-vous laissé les boucles d'oreilles?...

HENRI.

Elles n'y étaient pas!...

LE BARON.

Je vous demande pardon! Elles étaient dans l'écrin; je les y ai mises moi-même.

HENRI.

Je n'ai vu que le collier.

LE BARON.

Qui n'y était pas... car, quand je suis sorti, je me rappelle bien, madame l'avait encore sur elle.

HENRI.

Je l'ai pourtant pris dans l'écrin, où il n'a pu être placé que par madame.

LE BARON, se retournant vers sa femme, vivement

Qui avait profité, pour l'y mettre, du moment où l'on était dans le parc : « Au voleur ? »

PAULINE, avec trouble.

Mais non... je l'avais gardé.

LE BARON.

Ah!... (A Henri.) Il n'était donc pas dans l'écrin!

HENRI, à part.

La malheureuse! (Haut.) Non, c'est vrai; madame l'avait encore.

LE BARON, éclatant.

Ah!... mais alors... vous n'étiez donc pas seul! vous vous êtes donc trouvé en sa présence et vous mentez donc! vous mentez donc toujours!...

GRANDMÉNIL.

Monsieur le baron!...

LE BARON.

Oh! laissez-moi! Je veux la vérité. Je la veux et je l'aurai.... Comment avez-vous eu ce collier? Répondez! je le veux!

HENRI.

Eh bien, je ne voulais pas l'avouer, parce que cela est plus grave pour moi... Je l'ai arraché à madame.

LE BARON, se tournant vers sa femme.

Qui vous a laissé faire et n'a pas crié au secours?

HENRI.

Madame était glacée par la peur.

PAULINE, perdant la tête.

Oui... et dans mon trouble... en vous entendant venir...

LE BARON.

Vous vous êtes sauvée! (Silence. — Pauline, épuisée, se laisse glisser

dans le fauteuil. Morisson fait passer son fils à sa place entre lui et le baron pour le protéger.)

LE BARON, pâle, et s'efforçant de paraître calme.

Monsieur Morisson... avez-vous quelque chose à me dire pour la défense de votre fils?...

MORISSON, effrayé de son regard.

Rien, monsieur.

LE BARON.

Il faut donc l'arrêter comme un misérable coquin et comme un voleur qu'il est... sans excuses... (Morisson ne répond que d'un geste.) Pourtant, si vous m'assurez, vous, qu'il n'a pas menti sur tous les points... et que c'est véritablement par amour et pour sauver une femme compromise...

MORISSON, effrayé.

Je n'ai pas dit cela.

LE BARON.

Pourquoi, si c'est vrai?...

MORISSON.

Mais ce n'est pas vrai; personne ne l'a dit, ni lui, ni moi, ni...

LE BARON, hors de lui.

Ni qui?... Achevez donc!...

MORISSON, épouvanté, couvrant son fils de son corps.

Mais je ne dis rien, moi... je ne sais rien!... (A part.) Pour qu'il me le tue à présent!

LE BARON, à lui-même.

Allons! le père ne dira rien... mais il faudra bien que l'autre... (D'une voix brève et sourde.) Monsieur le commissaire... (il montre Morisson), cet homme est un faux témoin, c'est un complice! Arrêtez le père!...

HENRI, s'élançant devant son père.

Mon père!...

LE BARON.

Deux voleurs qui s'entendent!

HENRI.

Un voleur, toi?... lui?...

MORISSON, voulant le calmer.

Laisse donc!

HENRI.

Et t'arrêter?... en prison?... Jamais!...

MORISSON, voulant lui fermer la bouche

Mais tais-toi donc!

HENRI, oubliant tout.

Eh qu'il me tue s'il veut... mais te faire victime, toi... d'un vol que je n'ai pas commis...

LE BARON, éclatant.

Allons donc!... Voilà ce que je voulais vous faire dire! (A Morisson, sans voix et terrible.) Eh bien, il a raison; oui, je vous le tuerai, votre fils!

MORISSON, à Henri, qu'il entoure de ses bras.

Ah! malheureux enfant! tu ne pouvais pas les laisser faire!

LE BARON.

Monsieur Grandménil, votre main, je vous prie... (Il se retourne et aperçoit Pauline debout et pâle comme une morte, et recule d'un pas.) Voilà de ces coups auxquels on ne s'attend pas, tenez... Et, quand cela vous frappe subitement, on a beau faire appel à tout son courage... (Avec douleur.) Ah! mon Dieu! ah! mon Dieu! qu'ai-je donc fait pour mériter cela?... (Il tombe assis.)

GRANDMÉNIL.

Monsieur le baron, tout ce monde qui est aux écoutes...

LE BARON, se redressant.

Ah! c'est vrai!... Merci!... (Il essuie vivement ses yeux, compose son visage et se retourne vers les témoins.) Eh bien, rentrez, messieurs, rentrez... voilà qui est fini... Le jeune homme avoue, et, ma foi... en faveur de sa franchise... monsieur le commissaire... je retire ma plainte...

FLOUPIN, descendu.

Ah bah!...

LE BARON.

Oui! il est si jeune! Une bonne leçon lui suffira... Bonsoir, messieurs!... (A Henri, vivement et bas.) Vous m'attendez?...

HENRI.

Certes, monsieur!

LE BARON, prenant le bras à sa femme qui chancelle.

Allons!... vous tombez de sommeil, baronne... Allons dormir!...

GRINCHU, tandis qu'ils remontent, stupéfait.

Nom d'une brique!...

TÉTILLARD, de même.

Raté! encore!

FLOUPIN, de même.

Saperlotte! s'il est de ceux qui ne se fâchent pas, il fallait donc le dire!

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Même décor qu'au troisième acte

SCÈNE PREMIÈRE.

LE BARON, PAULINE, précédés de JEAN, qui les éclaire.

LE BARON, à Jean.

Courage, madame, nous voici chez vous... (Pauline s'assied, pâle et épuisée. Le baron continue en affectant la plus grande aisance.) Tout le monde est parti, Jean?

JEAN.

Oui, monsieur le baron... Il n'y a plus que ce jeune homme et son père, qui sont dans le parc. Le père voulait l'emmener, mais le jeune homme a dit qu'il attendait les ordres de monsieur.

LE BARON, de même.

Quelle heure est-il?

JEAN.

Deux heures, monsieur.

LE BARON.

Ah! ah!... Le jour n'est pas loin. Mademoiselle Geneviève n'est pas rentrée de ce bal?

JEAN.

Non, monsieur; mais ça va bientôt finir.

LE BARON.

C'est bien. Vous n'avez besoin de rien, baronne? Non... (A Jean.) Tu peux sortir. (Jean sort.)

SCÈNE II.

LE BARON, PAULINE.

LE BARON, dont la figure change dès que Jean est sorti.

Maintenant, madame, je vous écoute...

PAULINE, avec effort.

Je n'ai rien à dire... Tout m'accuse... et ce que je pourrais invoquer pour ma défense, vous ne le croiriez pas

LE BARON, après un silence.

C'est-à-dire que cet homme n'est pas votre amant?

PAULINE, vivement.

Dieu! non, il ne l'est pas!... (Elle s'arrête à la vue de son sourire ironique, et désespérant de le convaincre.) Mais vous voyez bien... (Silence.)

LE BARON.

Enfin, sachons toujours sur quoi s'appuie cette innocence?

PAULINE.

Je ne suis pas innocente!... J'ai commis une faute que je vais expier du bonheur de toute ma vie... J'ai eu la faiblesse, lors de ce voyage que j'ai fait avec Geneviève, de ne pas repousser des protestations d'amour que je ne devais pas entendre... et je m'en accuse hautement!... Mais, après la vérité qui me condamne, il y a celle qui m'absout... J'ai vu le peril à temps et je m'y suis arrachée par un brusque départ... Ici, près de vous, mon vrai refuge... j'étais sauvée!... Mais tout à coup le voici... il réclame ce qu'il appelle ses droits!... Il semble que je sois déjà sa complice!... L'épouvante me prend .. Que faire?... J'ai cru qu'en faisant appel à son honneur j'obtiendrais de lui qu'il quittât ce pays et renonçât à m'obséder de sa présence! Et puis... il avait des lettres de moi... Vous voyez bien que je dis tout!... des lettres que vous pouvez lire, monsieur... mais enfin je ne les voulais plus dans les mains de cet homme... et, pour cela, il fallait le voir... et

pour le voir, il n'y avait que le parc!... la nuit!... Et avant-hier... je lui ai ouvert la petite porte du parc... Oui, c'est vrai... je l'ai ouverte... et je l'avoue.

LE BARON.

Continuez...

PAULINE.

Une faute nouvelle... je le sais trop maintenant... mais j'étais folle de terreur!... Il est venu! et tout ce que l'on peut faire pour réparer sa faute... je l'ai fait!... J'ai prié, supplié, pleuré!.. Je lui disais : « Oui, j'ai été légère, coquette, imprudente, mais je ne vous aimais pas, mais je ne vous ai jamais aimé!... Allez-vous-en! laissez-moi!... » Et, comme il refusait d'obéir et de me rendre mes lettres... au moment où il s'est enfui à la vue de quelqu'un, je n'en étais plus à lui dire : « Je ne vous aime pas...» mais : « Je vous hais!... je vous déteste! » et je disais vrai... Je vous jure, sur le salut de mon âme, que je disais vrai... (Elle le regarde.) Vous ne me croyez pas encore?...

LE BARON.

Non, tant que vous ne m'aurez pas expliqué comment, chassé par vous avant-hier, il est revenu cette nuit même.

PAULINE, avec chaleur.

Mais à mon insu!... sans moi, malgré moi!...

LE BARON.

Et comment a-t-il pénétré dans le parc, par cette même petite porte de la veille... s'il n'a reçu de vous une clef, pour faciliter ce second rendez-vous?

PAULINE.

De moi!... une clef... un rendez-vous... pour cette nuit... un rendez-vous de moi?...

LE BARON.

Apparemment, puisque cette porte, on l'a vu l'ouvrir.

PAULINE.

Mais j'atteste Dieu que je n'y suis pour rien!... mais ce

n'est pas moi !... Voilà tout ce que je peux dire... ce n'est pas moi... Mais rappelez-vous... Comment l'aurais-je attendu?... J'étais là avec vous... là... quand on est venu nous crier : « Il y a un homme dans le parc ! »

LE BARON.

Oui... et même vous avez changé de visage.

PAULINE.

Ah ! Dieu oui... car je me suis dit : « C'est lui ! »

LE BARON, vivement.

Ah!... vous l'attendiez donc?...

PAULINE, brisée.

Ah !... ah ! tenez, tout ce que je pourrais dire, voilà comme vous l'entendrez!... Accusez-moi, monsieur... je ne réponds plus rien... je suis perdue !

LE BARON.

Je ne vous accuse pas... Si je vous accusais, ce serait pour vous condamner; et, condamnée, vous seriez déjà...

PAULINE, vivement.

Eh bien, tuez-moi! Oui, tenez, tuez-moi!... J'aime mieux cela que toutes les tortures que je prévois...

LE BARON.

Il n'y aura pour vous ni mort ni torture... La mort sera pour un autre, et la torture sera pour moi... Vous avez tort de vous défendre, il y a quelqu'un ici qui plaide votre cause mieux que vous... Et c'est moi!— Deux fois, en vous ramenant tout à l'heure à cette chambre, une sueur de sang a trouble ma vue... et de cette main qui soutenait vos pas... Mais j'ai su dompter cette violence d'une seconde... et ma raison m'a dit tout bas : « Hélas! s'il y a crime... le premier coupable, ce n'est pas elle... c'est toi... »

PAULINE.

Vous !

LE BARON.

Bien coupable, en effet... puisqu'à l'âge où l'on ne peut guère

inspirer l'amour, j'ai commis l'impardonnable faute d'unir votre vie à la mienne; moi, presque un vieillard, à vous qui pourriez être ma fille... Mais je vous aimais éperdument et je n'ai pas compris que c'est avec ces amours-là que l'on se fait haïr à mon âge... (Mouvement de Pauline. — Il continue sans l'écouter.) Je me disais : « Je serai si bon, si constamment affectueux, si tendre!... je me ferai si jeune pour lui plaire, qu'à défaut d'amour, elle aura du moins quelque reconnaissance... quelque affection... Et, l'honneur faisant le reste, nous serons sauvés tous deux!... moi, de l'abandon... elle, de l'ingratitude... » Je me suis trompé... Il ne fallait peut-être pas m'en punir si cruellement, mais je vous le pardonne : je n'ai contre vous ni colère, ni désir de vengeance Et la seule chose dont je ne puisse me défendre... c'est, vous le voyez... c'est une immense douleur... que je devrais dompter... mais je ne puis pas... Un ridicule de plus!...

PAULINE.

Ah! monsieur, je vous en supplie!... Je tombe à vos pieds! Pour vous, pour moi, pour notre bonheur commun, écoutez-moi! Et croyez-moi, je vous en conjure, croyez-moi!...

LE BARON, la relevant.

Je ne le puis pas.

PAULINE, désespérée.

Mais alors tuez-moi donc!... On tue une femme quand on croit d'elle ce que vous croyez de moi... Tuez-moi, ce sera charité.

LE BARON.

A mon âge, on ne tue que l'amant...

PAULINE.

L'amant!... Ah! monsieur, Dieu vous pardonne!... Vous êtes sans pitié!...

LE BARON.

Si vous le voulez bien, nous verrons plus tard ce que nous déciderons dans l'intérêt commun... mais, pour le moment, je

désire être seul, et, s'il vous plaît de rentrer chez vous.. (Il ouvre la porte de la chambre.)

PAULINE.

Oui... (Le baron va à son secrétaire qu'il ouvre, Il se retourne et voi Pauline à la même place.)

LE BARON.

J'ai ouvert la porte, madame... Qu'attendez-vous?

PAULINE, appuyée sur le dossier d'un fauteuil, et sans force.

J'attends que j'en aie la force.

LE BARON. Il va pour lui donner le bras, puis s'arrête.

Votre femme de chambre est peut-être rentrée...

PAULINE.

C'est inutile, monsieur, j'irai seule... (Le baron, qui la regarde de loin, va encore pour la soutenir, puis s'arrête. — Elle sort.)

SCÈNE III.

LE BARON, puis HENRI.

LE BARON, seul, éclatant.

Oh! cet homme!... cet homme!... où est-il?... que je le tue!... Ah! misérable!... une goutte de ton sang pour chaque larme!... (A Jean.) Ce jeune homme, qu'il monte!... mais seul... et sans son père.

JEAN.

Le voici, monsieur... Il voulait entrer malgré moi! (Henri paraît sur le seuil, et entre vivement.)

LE BARON, à Jean.

C'est bien, laisse-nous. (Jean se retire et ferme la porte.)

HENRI, cherchant Pauline, à part.

Elle n'est plus là...

LE BARON.

Vous êtes pressé, monsieur, moi aussi, e le suis; mais nous

ne pouvons pas nous battre avant le jour. D'ailleurs nous n'attendrons pas longtemps, l'horizon s'éclaire... Voici les armes...

HENRI, *très-pâle, très-défait, un peu égaré.*

Monsieur, un seul mot... Madame la baronne... Monsieur, je vous en supplie, permettez cette demande à un homme désespéré... Elle vous a tout dit, n'est-ce pas?... Ce n'est pas une demande que je vous adresse, c'est une prière...

LE BARON.

Après?

HENRI, *avec anxiété.*

Alors, elle s'est justifiée... elle vous a bien convaincu qu'il n'y a ici qu'un seul coupable... moi seul!... Elle vous l'a dit, vous le croyez, vous en êtes sûr?...

LE BARON.

Non.

HENRI.

Vous ne la croyez pas innocente?...

LE BARON.

Je ne vous reconnais ni le droit ni le pouvoir de m'en convaincre...

HENRI.

Ainsi, parce que la fatalité a voulu que je rencontre sur mon chemin une honnête femme à obséder de mon fol amour; parce que j'ai été assez lâche pour venir, jusque chez vous, renouveler d'odieuses poursuites; parce que ces hommes m'ont coupé la retraite au moment où je me retirais... sans l'avoir vue, monsieur, je vous le jure!.. à cause de tout cela, monsieur, à cause de toutes mes folies, de tous mes crimes, vous ferez une malheureuse femme responsable du mal qu'elle a subi?... Ce n'est pas assez qu'elle soit ma victime, vous la faites ma complice?... Vous, vous monsieur!... Ah! cela ne se peut pas, vous ne le voudrez pas... non, non, vous ne ferez pas cela.

LE BARON.

Voici le jour, monsieur.

HENRI.

Mais... au nom du ciel, vous m'écouterez.

LE BARON.

Ah! ceci me lasse.

HENRI, avec l'accent de la prière.

Enfin!... pourtant... si j'étais ce que vous supposez, monsieur, un amant, mais je vous haïrais... mais je serais trop heureux de me voir face à face avec vous, pour conquérir, par votre mort, la liberté de mon amour!... Et, au lieu de tout cela, j'attends vos coups, je les implore!...

LE BARON.

On voit bien que vous êtes avocat, monsieur, vous plaidez fort bien.

HENRI, désespéré.

Mais que faut-il donc attester?... Quel ciel, quel Dieu, quel serment?...

LE BARON.

Aucun. Pourquoi vous croirai-je, ne l'ayant pas crue elle-même?

HENRI, abattu.

C'est vrai!... Monsieur le baron, ce que vous faites là est épouvantable... Grâce à vous, monsieur, je ne suis plus seulement l'odieux poursuivant d'une malheureuse femme, je suis son bourreau, c'est moi qui la perds... Et pas de preuves, rien!...

LE BARON.

Encore!

HENRI, avec espoir.

Si... Ah! l'intention excuse bien ce que je fais là... Deux lettres!... (Il les lui présente.) Deux lettres, monsieur, qui m'étaient réclamées... Lisez, monsieur, lisez! c'est la preuve d'innocence la plus éclatante.

LE BARON, prenant froidement les lettres.

C'est bien son écriture, en effet.

HENRI, vivement.

Oui, oui, lisez, monsieur.

LE BARON.

A quoi bon? — Vous ne me donnez à lire que ce qui peut être lu. (Il déchire les lettres.)

HENRI.

Ah!

LE BARON.

Est-ce tout? qu'avez-vous encore à m'offrir?

HENRI, froidement et résolûment, après un silence.

Ma vie, monsieur. Je suis prêt.

LE BARON.

Enfin! — Voici une arme, de la poudre et des balles; vous chargerez vous-même.

HENRI.

Oui, monsieur.

LE BARON.

Vous allez sortir...

HENRI.

Mon père est là, qui s'inquiète et surveille. — Comment l'éviter?

LE BARON.

Par là! Vous traverserez cette chambre; au fond est une petite porte, un vestibule; vous gagnerez l'extrémité du parc...

HENRI.

Bien, monsieur.

LE BARON.

Vous franchirez le ruisseau et le suivrez jusqu'à la lisière du bois. — Là, vous m'attendrez... c'est un endroit désert où nous serons tranquilles... Vous avez un quart d'heure pour vous y rendre : il fera jour... Je partirai dix minutes après vous... Embusquez-vous où vous voudrez. Le premier qui verra l'autre tirera : à l'américaine... *Garde-toi, je me garde!* Vous avez des balles, j'en emporte, et nous ne mettrons fin au

combat que par la mort de l'un de nous : ceci vous convient-il ?

HENRI.

Oui, monsieur.

LE BARON.

Des témoins, inutile!... nous n'en trouverions pas, d'ailleurs, à de telles conditions ; et, quant à la certitude que vous serez au rendez-vous...

HENRI.

Oh ! vous m'y trouverez, monsieur.

LE BARON.

Je ne vous retiens plus, monsieur.

HENRI.

Pardon, monsieur, un mot d'écrit...

LE BARON, lui désignant sur la table tout ce qu'il faut.

Faites.

HENRI.

Voulez-vous, monsieur, être assez bon pour vous charger de remettre ceci à son adresse, au cas... ?

LE BARON.

C'est dit.

HENRI.

Merci. (Henri place l'écrit sur la table.)

LE BARON.

Dans dix minutes.

HENRI.

Dans dix minutes, monsieur, je vous le jure, vous me trouverez... à la place même que vous avez dite. (Il sort.)

SCÈNE IV.

LE BARON, puis GENEVIÈVE.

Le jour paraît, et tout le fond commence à s'éclairer

LE BARON, seul, prenant l'autre arme.

Maintenant, cette arme... (La porte du fond s'ouvre toute grande, laissant voir le parc éclairé par le soleil qui se lève, et Geneviève qui entre, laissant dehors la femme de chambre.)

GENEVIÈVE.

C'est moi, baron... bonjour!... C'est le cas de le dire... voici le soleil qui se lève.

LE BARON, cachant l'arme derrière lui.

Bonjour, enfant.

GENEVIÈVE.

Vous êtes déjà debout?

LE BARON.

Et toi, encore?

GENEVIÈVE, riant.

J'ai dansé avec tout le village, et je ne suis partie que quand les musiciens ont crié grâce... Tiens! qu'est-ce que vous tenez donc là?

LE BARON.

Moi?

GENEVIÈVE.

Un pistolet... Pour quoi donc faire?

LE BARON.

Rien!... Je vais prendre l'air du matin dans le parc,... et si je rencontre un lièvre...

GENEVIÈVE, riant.

Chasser au pistolet?...

LE BARON.

Cela fait moins d'embarras qu'un fusil!... (Il regarde l'heure à sa montre.)

GENEVIÈVE.

Vous ne tuerez rien du tout...

LE BARON.

Que si fait!... je tuerai...

GENEVIÈVE.

Enfin, c'est votre affaire! (Tombant assise.) Dieu! que j'ai dansé!...

LE BARON, prenant son chapeau pour sortir.

Il faut t'aller coucher...

GENEVIÈVE.

Ah! ma foi, non!... J'ai envie de faire un tour avec vous, dans l'herbe et la rosée.

LE BARON.

En robe de bal?...

GENEVIÈVE.

Le temps de changer.

LE BARON, vivement.

Non, non!... Va dormir, va!... Tu tombes de sommeil.

GENEVIÈVE, le retenant, en lui prenant le bras.

C'est pour vous, pourtant, ce que j'en ai fait... Et vous ne me remerciez seulement pas... Ingrat!...

LE BARON.

Pour moi!... (Il regarde l'heure.)

GENEVIÈVE.

Mais!... Qu'est-ce que vous avez donc à regarder comme ça à votre montre?

LE BARON.

Moi? Rien...

GENEVIÈVE.

Laissez donc là votre arme à feu, et veuillez m'exprimer vo-

tre reconnaissance, pour le solide appui que je viens de donner à votre pouvoir municipal.

LE BARON.

Comment ça?

GENEVIÈVE.

En dansant... D'abord je n'ai accepté pour cavaliers que des villageois... ce qui les a flattés... Puis, tout en balançant, mon villageois faisait son galant, moi, ma coquette... « Et pourquoi donc lui en voulez-vous, à ce pauvre maire, qui est si bon pour vous?... (Imitant le paysan.) — Moi, mamselle?... C'est pas moi qui lui en veux... c'est Cassegrain !... — Qui ça, Cassegrain?—Ce petit rousseau là-bas, qu'a un gilet jaune...» Bon! A la première ritournelle, j'enlevais M. Cassegrain... (Elle reprend le bras du baron.) « Allons!... allons, monsieur Cassegrain, en place, c'est votre tour... » Et Cassegrain aux anges!... « Ah! monsieur Cassegrain (toujours en balançant), c'est bien mal!... Comment, vous êtes l'ennemi de mon beau-frère? (L'imitant.) — Moi, mamselle? Jamais de la vie... M'sieu le maire!... ah! ben sûr, qu'c'est un homme comme il y a pas beaucoup d'hommes!... parmi les hommes... C'lui-là qui peut pas le souffrir... c'est ce propre à rien de Chipoteau!... — Où ça, Chipoteau?... — Ce grand-là qu'a des *boucques* d'oreilles... » Et même jeu avec Chipoteau!... Si bien, baron, qu'à l'aube naissante, je comptais autour de moi quarante villageois... la fine fleur de la jeunesse bouzine,... tous acquis à votre cause, et gens, si je criais: « Qui est-ce qui m'apporte les oreilles de M. Grinchu?. à répondre tous en chœur (les imitant) . « J'en sommes. »

LE BARON.

Voyez-vous ce petit diplomate... (Il regarde l'heure et va pour se dégager.)

GENEVIÈVE, le retenant par le bras.

Oh! mais doucement... Il ne s'agit pas d'accepter comme ça le service et puis de se sauver... sur une pirouette...

LE BARON.

Oui, mais l'heure.

GENEVIÈVE, le retenant encore.

Mon Dieu, laissons l'heure!... Ce qui presse, c'est ma récompense.

LE BARON.

Vite, alors! qu'est-ce que tu veux?

GENEVIÈVE, baissant la voix.

Nous sommes bien seuls ?

LE BARON.

Oui.

GENEVIÈVE

Eh bien!... une autre demanderait à partager le pouvoir avec vous... Moi, plus modeste, je veux tout bonnement votre protection!...

LE BARON.

Pour ?

GENEVIÈVE, baissant la voix.

Pour... pour me marier!..

LE BARON.

Oh! c'est trop long, plus tard...

GENEVIÈVE.

Ah! je ne vous lâche pas...

LE BARON, insistant pour se dégager.

Voyons, chère enfant!...

GENEVIÈVE.

Oh!... je me cramponne à vous et vous suis dans le parc; ainsi!...

LE BARON.

Trois mots, voyons, vite!...

GENEVIÈVE.

Pas plus de quatre! — Il m'aime! Je l'aime!

LE BARON.

Eh bien, alors ?

GENEVIÈVE.

Chut!... Il demandera ma main cette après-midi... et vous appuierez...

LE BARON.

C'est convenu.

GENEVIÈVE.

Vous ne pouvez pas dire. « C'est convenu! » Vous ne le connaissez pas!...

LE BARON.

Du moment qu'il te plaît...

GENEVIÈVE.

Oh! pour cela... autant qu'il vous plaira à vous-même... un charmant jeune homme que nous avons connu, Pauline et moi, dans notre dernier voyage...

LE BARON, s'arrêtant.

Ah!...

GENEVIÈVE.

Et qui se trouve être le fils de notre voisin...

LE BARON, vivement

Morisson?

GENEVIEVE.

M. Henri Morisson, oui.

LE BARON.

Et il t'aime?... Il te l'a dit? Et il t'a promis qu'il demanderait ta main?...

GENEVIÈVE.

Mais oui, c'est convenu.

LE BARON, à part.

Elle aussi!... Ah! le misérable!... Toutes deux!... Misérable! misérable!... (Il reprend son arme.)

GENEVIÈVE.

Eh bien, qu'avez-vous donc?... Vous ne m'écoutez pas?...

LE BARON, mettant les balles et la poudre dans sa poche et s'apprêtant à sortir.

Si, si, je t'écoute. (Il remonte jusqu'au seuil.)

GENEVIÈVE, le suivant.

Alors, c'est juré : vous m'aiderez... même contre Pauline ?

LE BARON, s'arrêtant court et la regardant.

Pourquoi contre Pauline ?

GENEVIÈVE, baissant la voix.

Ah ! voilà... c'est que j'ai peur que Pauline.. (Elle désigne la chambre.) Chut ! elle est là... J'ai peur que Pauline ne fasse un peu de résistance à ce mariage.

LE BARON, la regardant.

Et pourquoi Pauline ferait-elle de la résistance ?

GENEVIÈVE, assise à gauche et lui faisant signe de descendre.

Pourquoi?... (entre nous, n'est-ce pas ?) Parce que je crois que Pauline ne l'aime pas beaucoup... mon futur...

LE BARON, descendant près d'elle et finissant par s'asseoir.

Ah !... tu crois cela ? Mais qui te fait penser... ?

GENEVIÈVE.

Oh! mille petites choses !... Dans les premiers temps de notre rencontre aux Pyrénées, Pauline était avec lui d'une amabilité... elle lui faisait un accueil... Puis tout à coup, au bout de huit ou dix jours, et sans que j'aie jamais su pourquoi... brrr!... tout change... On le recevait bien encore poliment, mais ce n'était plus cela... Vingt fois, par exemple, il est arrivé qu'au milieu du jour ma sœur lui faisait dire par la femme de chambre : « Ces dames sont en promenade... » Et pas du tout... ces dames étaient chez elles... et il y en avait une qui était vexée !... Mais je n'osais rien dire... Pauline lui ayant très-bien signifié, devant moi, que ses visites devenaient trop fréquentes...

LE BARON.

Ah!... elle lui avait fait... ?

GENEVIÈVE, l'interrompant.

Oh! mais ce n'est rien encore... Le pire, c'est notre départ ! (S'interrompant et se levant.) Je ne vous ennuie pas avec ma petite histoire ?...

LE BARON.

Non, Dieu! non ; continue...

GENEVIÈVE.

Figurez-vous donc qu'un beau matin... au petit jour... ah! mon Dieu! à cette heure-ci, tenez.... Pauline me réveille et me dit : « Geneviève, nous partons! — Comme ça tout de suite?... — Tout de suite... — Ah! mon Dieu!... » Moi, je ne savais plus où j'en étais, et j'avais le cœur gros; justement, nous avions projeté pour ce jour-là une partie au Cirque de Gavarnie... et M. Henri était des nôtres... Je dis à Pauline : « Mais, au moins, écrivons-lui, prévenons-le... — C'est inutile... » En partant, pour le mettre à même de nous suivre, je demande à Pauline, devant les gens de l'hôtel : « Où allons-nous? — A Bagnères! » Et, en effet, nous prenons la route de Bagnères... mais en chemin... changement de front... et nous allons à Pau!... Comme si elle avait mis de l'obstination à dérouter sa poursuite...

LE BARON, dont la figure s'éclaircit à mesure qu'elle parle.

En effet!... oui!

GENEVIÈVE.

Enfin!... une fuite... quoi!... une vraie fuite!...

LE BARON, de même.

Une fuite, oui. . c'est vrai... (A lui-même.) Ce qu'elle m'affirmait tout à l'heure...

GENEVIÈVE.

Je me suis dit alors : « Ce n'est pas possible... elle ne peut plus le voir... elle l'a pris en horreur... » Et c'était bien visible, du reste, car plus nous allions, en nous éloignant de lui, plus elle était heureuse!... Elle riait... elle était d'une gaieté...

LE BARON.

Ah! vraiment!... si gaie que cela!...

GENEVIÈVE.

Oui, et moi bien triste, au contraire... Car je me disais « Je ne le reverrai plus!.. » Et, en effet, je ne l'ai plus revu... qu'hier, arrivant de Paris... Dès qu'il m'eut dit : « Je suis le

fils de M. Morisson,... je pensai : « Oh! alors, nous sommes sauvés!... Mon beau-frère nous aidera... » (Le câlinant.) Quand il veut, il est si mignon!... Et alors, pour faciliter à M. Henri... (S'interrompant.) Vrai!... je ne vous ennuie pas?...

LE BARON.

Mais non... va donc... chère petite... va!

GENEVIÈVE.

Eh bien, pour lui faciliter l'entrée du parc... je lui ai donné... Ici ne me grondez pas... j'ai été un peu légère...

LE BARON.

Mais bon Dieu! achève... Tu lui as donné... quoi?

GENEVIÈVE.

Ma petite clef...

LE BARON.

Ta clef?...

GENEVIÈVE.

Oui, de la porte verte.

LE BARON.

C'est toi?... c'est...? Et ce n'est pas Pauline?

GENEVIÈVE.

Comment, Pauline?

LE BARON.

Non... je veux dire... Où vais-je chercher Pauline, moi?... C'est toi, c'est bien toi qui lui as donné cette clef... tu en es bien sûre?

GENEVIÈVE, surprise, debout.

Tiens!...

LE BARON.

Oui, oui... (A lui-même.) Ah! mon Dieu!... mais alors, ce serait donc vrai? tout serait vrai?... Elle le fuyait... Cette nuit, pas de rendez-vous!...

GENEVIÈVE.

Vous dites?

LE BARON, vivement.

Rien... Continue, chère enfant, continue... Alors, il a donc pris cette clef, n'est-ce pas?...

GENEVIÈVE.

Et il est venu... (un peu honteusement) hier au soir...

LE BARON.

Ah! tu sais...?

GENEVIÈVE.

Je crois bien, il m'a fait assez peur !

LE BARON.

Alors, tu l'as vu ?

GENEVIÈVE

Mais il n'y a que moi qui l'ai vu !

LE BARON

Tu es sûre?

GENEVIÈVE.

Mais oui ! Pauline n'était pas là... elle était sur la terrasse.

LE BARON, heureux.

Ah!... Pauline n'était pas là...? Pauline ne l'a pas vu... un instant, une seconde?

GENEVIÈVE.

Oh! Dieu, non... heureusement!... J'étais ici, toute seule... Il arrive comme un fou!...

LE BARON, de même.

Oui!...

GENEVIÈVE.

Et, une fois avec moi, il ne voulait plus partir... j'avais une peur ! Je lui disais : « Si Pauline rentrait, qu'est-ce qu'elle penserait de moi ? » Et lui : « Laissons là Pauline... Qui est-ce qui pense à Pauline? »

LE BARON.

Et alors?

GENEVIÈVE.

Et je lui répétais: « C'est très-mal, c'est très-mal. » Et j'avais

l'air si chagrin... qu'il a été touché de mes larmes. Et alors... (*S'interrompant.*) Je dis tout, vous voyez... Du moment que vous m'aiderez...

LE BARON.

Oui, oui, va, je t'aiderai... Poursuis, chère enfant, poursuis, je t'en conjure !

GENEVIÈVE.

Alors, il s'est écrié : « Oui, vous avez raison, Geneviève!... Oui, je suis un coupable! un grand coupable!... Cent fois plus coupable que vous ne le pensez!... »

LE BARON, *vivement.*

Ah! il a dit ça?

GENEVIÈVE.

Oui... Je n'ai même pas très-bien compris ce qu'il voulait dire.

LE BARON.

Peu importe, je comprends, moi... Continue... Alors?

GENEVIÈVE.

« Mais... (c'est toujours lui qui parle) vous êtes un ange, Geneviève, et vous venez de me sauver. »

LE BARON.

Ah! il a dit ça aussi?

GENEVIÈVE.

Il a dit ça aussi, oui... Encore quelque chose que je ne comprends pas très-bien.

LE BARON.

Je comprends, moi, je comprends... Et enfin?

GENEVIÈVE.

Et enfin... ses derniers mots : « Tenez, Geneviève... Cette clef, complice de ma faute, reprenez-la, je n'en veux plus, elle me brûle! »

LE BARON.

Ta clef?

GENEVIÈVE.

Oui.

LE BARON.

Il te l'a rendue ?

GENEVIÈVE.

La voici.

LE BARON.

Ah! ça, c'est très-bien... ah! c'est très-bien!

GENEVIÈVE.

N'est-ce pas? — Et je ne voulais pas, encore... moi ! — Je lui disais : « Non, pour revenir demain, en plein jour. » Mais lui : « Non ! non! non !... je ne veux plus rentrer ici qu'en honnête homme. »

LE BARON.

Bien !

GENEVIÈVE.

« Par la grande porte... et pour demander votre main. » Ça, j'ai compris, par exemple.

LE BARON, radieux.

Et moi aussi, je comprends... je comprends tout.

GENEVIÈVE.

Vous comprenez tout?... Vous êtes bien heureux!

LE BARON.

Eh bien, oui, tiens... oui... je suis bien heureux, cher ange... pour toi, pour moi, pour lui, pour elle... ah! pour tous... Eh bien, oui, la, vraiment je suis bien heureux! bien heureux ! bien heureux! (Il l'embrasse comme un fou. — Au même instant, un coup de feu retentit au loin.)

GENEVIÈVE.

Qu'est-ce que c'est que ça?

LE BARON, surpris.

Un coup de feu !... dans le parc!... (Il remonte vivement vers le fond.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, PAULINE, puis MORISSON.

PAULINE, entrant, pâle, chancelante, sans voir le baron, qui est au fond.

Geneviève!... As-tu entendu?

GENEVIÈVE.

Oui, c'est un coup de feu!... (Elle remonte.)

PAULINE.

Ah!... Ils se battent... courons!... mon mari!... (Elle veut s'élancer sans en avoir la force, et, en se retournant, elle se trouve en face du baron qui est descendu en entendant son cri. — Avec bonheur.) Ah! vous êtes là!...

LE BARON, la prenant dans ses bras.

Pauline... mon amie!... mon enfant!...

PAULINE.

Ah! vous me croyez donc, maintenant?

LE BARON, seul avec elle sur le devant de la scène, lui fermant la bouche.

Oui, oui, je te crois! mais devant Geneviève, silence!

MORISSON, au fond sur le seuil; effrayé et cherchant Henri sur la scène.

Monsieur le baron!... mon fils n'est pas là? Où est mon fils?...

LE BARON.

Votre fils?... Mais... (A lui-même, frappé d'une idée subite.) Mon Dieu!... ce coup de feu!...

MORISSON, du fond.

Quoi donc?

LE BARON, se contenant.

Mais rien, je ne sais!... Il est dans le parc... Voyez... (Morisson remonte sur le seuil vers Geneviève. Le baron saisit la lettre laissée par

Henri sur la table.) Cette lettre!... (Regardant la suscription.) A vous, Pauline!... (Il ouvre et lit à demi-voix) : « Pardonnez-moi le mal que je vous ai fait, madame!... Je m'en punis!... »

PAULINE.

Ah!...

LE BARON l'arrête en lui prenant la main et poursuit sa lecture d'une voix tremblante.

« ... M. le baron, qui n'a pas cru la parole d'un vivant, croira-t-il celle d'un mort, qui signe ici votre innocence de tout son sang!... » Ah! le malheureux!

PAULINE.

Il s'est tué!...

LE BARON.

Ah! j'ai été impitoyable...

MORISSON, redescendant.

Personne, monsieur le baron!... mais il était ici avec vous. (Apercevant la lettre.) Cette lettre?...

LE BARON.

Mais elle n'est pas pour vous!

MORISSON.

C'est de lui, je veux la voir!

LE BARON.

Vous ne la verrez pas.

MORISSON, désespéré.

Mon fils!... Où est mon enfant?... Je veux mon enfant!..

HENRI, dehors.

Mon père!

GENEVIÈVE.

Le voilà.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, HENRI, FLOUPIN, GRINCHU, TÉTILLARD, TOUS LES VILLAGEOIS, au fond.

HENRI.

Mon père!...

MORISSON, le prenant à bras-le-corps.

Ah! vivant! vivant! vivant!... Mon Henri!... (Il le ramène en scène.)

FLOUPIN.

Oui, oui, il en fait de belles, votre Henri!... Monsieur le maire... nous étions cachés dans le parc, Grinchu, Tétillard et moi... Voilà monsieur qui passe à deux pas de nous, comme un fou, un pistolet à la main!... Nous disons: « Bon! il mijote quelque mauvais coup sur M. le maire... » Nous le suivons!... Il s'arrête... il charge son pistolet, je saute sur lui... le coup part... nous l'arrêtons!... Et le voilà... Depuis hier, à nous trois, c'est la quatrième fois que nous sauvons le village.

LE BARON, lui serrant la main.

Et, cette fois-ci, mon cher monsieur Floupin, merci... de tout mon cœur.

FLOUPIN.

Il n'y a pas de quoi, monsieur le maire. — Vous me devez la vie, voilà tout.

MORISSON.

Ainsi, ce coup de feu?

TÉTILLARD.

Parti en l'air... sans aucun mal...

FLOUPIN.

Sauf pour Grinchu, qui a reçu le coup de crosse dans la mâchoire. (Il montre Grinchu, qui se tient la mâchoire, et baragouine trois ou quatre mots.)

LE BARON.

Qu'est-ce qu'il dit?

FLOUPIN.

Il dit que ça lui a cassé une dent.

LE BARON, à lui-même.

C'est toujours ça de moins.

FLOUPIN.

Monsieur le maire, toutes ces bonnes gens demandent ce que l'on va faire du meurtrier?

LE BARON.

Du meurtrier?... Ma foi, mes amis... voilà ce que je propose, moi... Nous allons l'enchaîner, pour qu'il ne fasse plus de mal.

TÉTILLARD.

Tout de même!

LE BARON, qui est allé prendre la main d'Henri.

Et c'est mademoiselle Geneviève qui tiendra la chaîne... car je les marie.

TOUS, stupéfaits.

Ah!

HENRI.

Ah! monsieur!...

FLOUPIN.

Comment! c'était pour mademoiselle?

LE BARON.

Qu'il s'introduisait dans le parc en cachette.... tout bonnement.

FLOUPIN, toujours avec Grinchu et Tétillard.

Mais alors, alors, alors, c'est nous trois qui avons fait ce mariage-là?

LE BARON.

C'est vous trois! (Grinchu baragouine une phrase.)

MORISSON.

Qu'est ce qu'il dit?

FLOUPIN.

Il dit... ou doit dire : « En faisons-nous assez, de bonnes actions... depuis hier! »

TOUS.

Vive monsieur le maire!

GENEVIÈVE, au baron.

Entendez-vous mes recrues?

FLOUPIN, seul.

Populace!... Et c'est lui qu'on acclame!. . O vils!...

GRINCHU et TÉTILLARD.

Hein ?

FLOUPIN, achevant.

... Lageois !... (A Morisson et au baron.) Je me fais Parisien!

MORISSON.

Ah!... Il n'y a encore que ça... allez !...

LE BARON, à Morisson.

Alors, vous retournez à Paris?

MORISSON.

Ah !... Je me le demande si j'y retourne!

FIN.



